

YVES PACCALET

https://t.me/livres_2020

L'HUMANITÉ DISPARAÎTRA, bon débarras !



ARTHAUD

Yves Paccalet

L'Humanité disparaîtra,
bon débarras !

Arthaud

© Arthaud, Paris, 2006

87, Quai Panhard-et-Levassor

75647, Paris Cedex 13

Composition : PCA à Rezé

Tous droits réservés

ISBN : 2-7003-9665-0

*Je déplore le sort de l'humanité d'être, pour ainsi dire,
en d'aussi mauvaises mains que les siennes.*

Julien Offray de La Mettrie

Œuvres philosophiques

UN BARBARE À DEUX PIEDS SANS PLUMES

J'ai cru en l'homme. Je n'y crois plus.

J'ai eu foi dans l'humanité : c'est fini.

J'ai pensé, dit et écrit que mon espèce avait un avenir. J'ai tenté de m'en persuader. Je suis maintenant sûr du contraire : l'humanité n'a nul destin. Ni lendemain qui chante, ni surlendemain qui fredonne. *No future* : elle est comme une droguée – avide et déjantée, esclave des biens matériels, en souffrance de consommation, asservie à ce qu'elle imagine être la « croissance » ou le « progrès », et qui sera sa perte. Si elle ne s'autodétruit pas dans une guerre atomique...

Une épave !

L'humanité est en train de couler. Elle a de l'eau par-dessus la ligne de flottaison. Elle est trop lourde, elle se démembre, sa quille éclate : « ô que j'aille à la mer ! », tel le « bateau ivre » d'Arthur Rimbaud. Elle ne veut rien voir ni rien savoir du désastre qui se prépare. L'équipage et les passagers ne se préoccupent que de charger encore l'embarcation, parce qu'ils imaginent que le bonheur est dans le « toujours plus ».

J'ai milité pour la survie de ma lignée animale, mais le genre *Homo* refuse de regarder en face les calamités qu'il se prépare ou que, déjà, il s'inflige. Il ne supporte même pas qu'on les évoque. Je n'entends partout que ces mots : « Parlez-nous d'autre chose ! Soyez positif ! Divertissez-nous ! »

Ô Pascal : le divertissement...

Je continue le combat pour la planète et pour l'homme sans la moindre perspective de succès. Par habitude. Par devoir. Mais sans autre espérance que d'en rire ou d'en pleurer – tel le musicien du *Titanic* en train de jouer *Plus près de toi, mon Dieu*, de l'eau jusqu'aux genoux.

Je suis un déçu de l'humanité, comme d'autres le sont du socialisme ou du capitalisme.

Depuis belle lurette, je sais que le navire de notre espèce ira par le fond. L'arche de Noé ne touchera pas d'autre mont Ararat. On peut exprimer cette idée de diverses façons : la dernière goutte fera déborder le vase. Le bolide percutera le mur. Nous fonçons vers le précipice en nous réjouissant de notre vitesse prodigieuse, que nous nommons « croissance »... Chaque métaphore est éculée, mais pertinente.

Comme tous les pessimistes, j'ai appris à singer l'optimisme. Pendant plus de trente ans, j'ai parlé ou écrit « positif ». Je n'ai jamais nourri de réelles illusions, mais j'ai fait semblant. En quelques occasions, il m'est même arrivé de parier sur la vertu des miens – par exemple en 1972, lors de la conférence de Stockholm qui a lancé le Programme des Nations unies pour l'Environnement, et que j'ai rêvée « fondatrice » d'une nouvelle harmonie de l'homme et du monde. J'ai clamé, alors, ma confiance en mon espèce, et j'ai commis un petit cortège de livres, articles, entretiens, émissions de radio et de télévision dans lesquels j'ai loué notre sagesse ; ou, comme disait Descartes, notre bon sens, « la chose au monde la mieux partagée ».

Je n'étais pas convaincu de ce « bons sens ». Je me sentais plus proche de l'*Éloge de la folie* d'Érasme. J'ai simulé, ainsi qu'un partenaire sexuel frustré, mais gentil... Pendant trente ans, j'ai fait mine. J'ai assuré la discrimination positive des bonnes nouvelles : contre toute vraisemblance et contre ma propre conviction, j'ai proclamé qu'elles équilibraient les mauvaises.

Je ne voulais pas « désespérer Billancourt », comme on disait naguère. Je rappelle aux générations nouvelles que Boulogne-Billancourt accueillait les usines automobiles Renault, la « forteresse ouvrière » de la France. En ce temps-là, le Parti communiste engrangeait un quart des voix aux élections, et le prolétariat attendait la révolution socialiste comme les chrétiens le Messie. Les membres du Parti et les intellectuels « compagnons de route » qui revenaient d'Union soviétique, et

qui avaient vu le désastre chez Lénine, Staline ou Brejnev, professaient qu'il n'en fallait rien révéler aux masses populaires afin qu'elles continuent de croire aux lendemains musiciens. Je n'ai pas désespéré le Billancourt écologiste. J'ai vu les résolutions de la conférence de Stockholm s'engloutir dans les pollutions, les saccages et les profits boursiers qui s'ensuivent. J'ai regardé le Programme des Nations unies pour l'Environnement se consumer dans les dévastations civiles et guerrières. Le même sort est advenu à l'appel de Rio de Janeiro de 1992, une ville de carnaval et de favelas où j'avais pourtant vu le commandant Cousteau se faire acclamer devant un parterre de chefs d'État – sacré « *Captain Vianet* » ou « conscience écologique » d'une humanité enfin soucieuse de la maison Terre.

Fariboles à usage médiatique !

Le protocole de Kyoto, élaboré en 1997, s'asphyxie dans l'égoïsme forcené des riches – tout comme la planète étouffe dans les excès de gaz carbonique, d'ammoniac et de méthane. Le principe en est dramatiquement modeste. On voudrait qu'en 2010 on n'injecte pas dans l'atmosphère plus de gaz à effet de serre (et même un peu moins) qu'on n'en envoyait en 1990. Une ambition minimale, au regard de la santé de la planète... Les États-Unis (un quart des émissions totales) ne veulent rien signer au nom de leur sacro-saint « niveau de vie », qui « n'est pas négociable ». La Chine dit « oui » du bout des lèvres et regarde ailleurs. L'Inde accepte et botte en touche. La plupart des pays qui ratifient le texte traînent des pieds, prennent du retard dans son application et organisent leur industrie, leur agriculture, leurs transports et leurs habitations de façon que jamais rien n'aboutisse.

J'ai essayé de me cramponner à mes espérances écologiques, telle la moule à son rocher pendant une tempête de force dix. Je voyais bien que les biotopes étaient de plus en plus pollués, les mers pillées, les forêts dévastées, les marais asséchés, les montagnes bétonnées, la biodiversité ruinée, l'esprit de la Terre bafoué, souillé, violé, assassiné. Je continuais de sourire pour ne pas avoir à en pleurer.

*

Pendant trente ans j'ai entretenu des illusions – pour les autres comme pour moi-même. J'ai tenté de dénicher des raisons de garder confiance en l'homme ; de continuer à croire en son futur. J'en ai même rajouté dans le registre béat. J'ai proclamé que tout est possible, y compris le meilleur. « L'espèce humaine, ai-je argumenté, est sensible, sociable, solidaire et généreuse. Elle a un gros cerveau et un cœur. Elle est intelligente et créatrice. Sa science et sa morale la sauveront. La gravité de la situation apparaît à tout le monde : par conséquent, les remèdes seront administrés. La prise de conscience écologique s'effectue, le consommateur change : les décideurs (le politicien, l'industriel, vous et moi) ne peuvent qu'en tenir compte. Au pis, l'éducation permettra aux jeunes générations de finir le travail que les anciennes ont négligé. »

Voilà trente ans que je m'efforce de croire à ce discours ou à cette utopie, et d'en persuader les autres. Mais le temps a dissous mes ultimes espérances. Pour résumer, je suis excédé. J'en ai assez de jouer les don Quichotte en bataille contre les raffineries de pétrole et les centrales nucléaires (les moulins à vent m'auraient mieux convenu : l'énergie éolienne est propre et renouvelable). Je suis écœuré des paroles généreuses qui s'envolent et des textes lucides qu'aucun acte ne conclut. Je suis fatigué des bonnes décisions qui s'enlisent dans les sables mouvants des passe-droits, des coups de bourse et des profits illicites. J'en ai par-dessus la tête des projets subtils que l'avidité de quelques-uns tue dans l'œuf ou étouffe à la naissance. J'en ai marre de la perpétuelle dictature des intérêts individuels, familiaux, corporatistes, religieux, communautaires ou nationaux ; du je-m'en-foutisme et de l'hypocrisie ; de la bassesse ordinaire ; de l'égoïsme général (je me range, évidemment, sous l'adjectif « général »). J'en ai ma claque des promesses la main sur la poitrine, dont on sait qu'elles n'engagent que les imbéciles qui les croient.

Je suis épuisé de me mentir à moi-même et de mentir aux autres – y compris à mes proches. Il est temps que je couche, noir sur blanc, ma véritable opinion sur mon espèce, et mon pronostic sur son futur. Je ne suis pas certain de prendre plaisir à le faire, mais je suis convaincu qu'il s'agit d'un devoir.

Chacun se remémore ce sujet de dissertation classique au lycée – la phrase des *Caractères* où La Bruyère écrit que Corneille « peint les hommes comme ils devraient être », tandis que Racine « les peint comme ils sont ». Voilà précisément le problème ! Jusqu'à ce jour, en écologie, comme aux chapitres de la guerre et du crime, de la morale et des droits de l'homme, presque tout le monde (au talent littéraire près !) a fait du Corneille.

Moi le premier.

Je désire, dans ce modeste essai, me mettre enfin à Racine. Je veux présenter l'*Homo sapiens* tel qu'il est ; sans complaisance, ni langue de bois, ni flou, ni fard. En oubliant le « politiquement correct ». En me moquant de désespérer Billancourt. Je veux déshabiller le roi, mettre à nu ce primate insignifiant et vaniteux qui se prend pour le prince de l'univers.

J'ai peur que, dépouillée de ses oripeaux, la bête ne soit pas belle à voir.

Je crains, surtout, de devoir la ranger parmi les espèces en voie de disparition.

*

Qu'est-ce que l'homme ?

Selon la formule dévastatrice de Platon, c'est « un animal à deux pieds sans plumes ». Un poulet peu poilu... J'ajoute : un ravageur imprévoyant ; un destructeur invétéré ; un saccageur qui n'a d'autre préoccupation que son intérêt immédiat ; une

espèce violente envers les autres comme envers elle-même ; un danger pour tout ce qui respire.

L'homme est un barbare à deux pieds sans plumes... Paul Gauguin demandait, dans un fameux tableau : *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* Ces questions sont à la fois biologiques, écologiques, historiques, sociologiques, économiques, éthologiques, philosophiques, voire métaphysiques. Mais, d'abord, vaniteuses et drolatiques.

Aux yeux du philosophe qui n'a jamais entretenu d'illusions, ou du moraliste qui a perdu toutes les siennes, l'homme est un poulet à deux pieds sans plumes qui descend des bactéries et qui y retourne après avoir saccagé le poulailler. Sauf miracle... Mais, je le rappelle, un miracle est un événement que tout le monde attend pour conjurer la catastrophe, et qui n'arrive jamais.

Qu'est-ce que l'homme Pour Alexandre Vialatte, « un animal à chapeau mou qui attend l'autobus 27 au coin de la rue de la Glacière » ; pour Philippe Val, de *Charlie Hebdo*, « un animal qui aime le foot ». Pour Aristote, il s'agit d'un être politique et qui parle. Les scolastiques y voient un animal doué de raison. Pour Rabelais, son propre est le rire. Pour Descartes, c'est la pensée (le *cogito*).

Pour Hobbes, « l'homme est un loup pour l'homme ».

Pour Kant, il incarne celui qui juge. Pour Marx, celui qui travaille. Pour Bergson, celui qui crée... Pour Freud, il est affublé d'un inconscient et de divers complexes ridicules. Pour le sociologue, il est grégaire comme le termite et le rat. Pour les religions monothéistes, c'est la seule créature à laquelle Dieu ait offert une âme immortelle. Pour la Bible, l'Éternel l'a même conçu à son image. Si c'est le cas (ô paradoxe !), l'Éternel a entamé son suicide ; en lançant : « Dieu est mort ! », Nietzsche n'a fait qu'anticiper.

L'humanité m'amuse quand elle ne me met pas en rage. L'homme est drôle à en pleurer. Comique à en imbiber des piles de mouchoirs... C'est le roi de l'acte manqué, le prince de la gaffe, l'empereur du gag involontaire. Il croit avoir un

esprit, ou une âme immatérielle, et ne devoir de comptes qu'à sa conscience, à la justice ou au Ciel.

En vérité, il incarne un presque rien à la surface d'une boule de matière minuscule, dans l'infini d'un univers qui n'a aucun besoin de lui et qu'il ne comprendra jamais, même si la relativité générale et la mécanique quantique sont plus proches du réel que les concepts bizarres des philosophes – les idées pures de Platon, les monades de Leibniz, la dialectique de Hegel ou l'« être-là de Heidegger.

*

L'homme est un organisme vivant.

Comme tous ses homologues, il se reproduit (et même activement : c'est l'un de ses traits distinctifs) ; et il consomme. Il a besoin de respirer, de manger, de se chauffer, de s'abriter et de loger sa nichée (pardon ! sa famille). Ce faisant, parce qu'il engloutit beaucoup plus d'énergie et de biens matériels que les espèces sauvages, et parce qu'il prolifère, il détruit à grande vitesse la seule maison, le seul vaisseau spatial dont il dispose : la Terre.

Il baptise « progrès » ce saccage.

Il massacre la nature, et tout aussi allègrement les autres hommes, au nom du Bien, du Beau et du Juste. Il torture pour des causes qu'il croit « sacrées ». Il défigure, blesse et contamine le monde, puis il applaudit son propre acharnement ravageur. Il vole et pille au nom de la religion, de la morale ou de la loi. Il se perd en se persuadant qu'il avance vers un avenir radieux.

J'ai peine à imaginer qu'un Dieu un tant soit peu malin ait pu créer un être aussi bête et méchant ; aussi lâche et cruel ; aussi borné et perfide. Je conçois mal que l'évolution darwinienne, qui ne s'encombre ni de morale, ni de finalité, ni de « dessein intelligent », ait pu favoriser une espèce aussi envahissante, nuisible, mal embouchée et peu durable.

Les mystères du Créateur ou les énigmes de l'acide désoxyribonucléique me resteront à jamais impénétrables.

Pour la créature humaine, qu'elle soit pétrie par l'Éternel ou commandée par ses gènes, le problème est de savoir si son engeance continuera. Je voudrais savoir combien d'entre nous ont gagné au Loto en rêve, et se sont réveillés la bouche amère en s'apercevant qu'ils avaient simplement oublié de jouer... En tant qu'espèce, nous nous conduisons sur cette planète comme si elle était non seulement généreuse, mais infiniment bonne et riche. Comme si elle devait ne jamais s'épuiser. Comme un tonneau des Danaïdes à l'envers, qui ne cesserait de se remplir à mesure que nous le vidons. Comme un gros lot que nous aurions gagné à perpétuité.

Illusion !

La Terre n'est qu'un minuscule tourbillon d'énergie, un fantasme de l'espace-temps. Nous avons débarqué par hasard dans ce rêve. Mais, pour nous, le cauchemar a déjà commencé.

Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.
« Où ils font un désert, ils l'appellent la paix. »

TACITE

Vie d'Agricola, 30

NOUS SOMMES TOUS DES PAPOUS

Voyage en Nouvelle-Guinée.

Quelque part sur la Terre. Sur la planète des Papous...

C'est connu : il n'y a pas plus « sauvages » que ces hommes-là. Nous avons vu des reportages ou lu des livres qui leur ont été consacrés. Nous imaginons des infinis de forêts, de mangroves et de vallées perdues où ces « primitifs » vivent à l'âge de pierre ; simples et nus comme au Paradis terrestre ; avec des peintures sur le corps et, chez les mâles, cet étui pénien érigé qui en a fait fantasmer plus d'une – ou plus d'un.

Nous nous représentons les Papous comme ils étaient il y a un siècle ; ou comme nous les ont décrits les anthropologues. La réalité est différente : en Nouvelle-Guinée, les cultures traditionnelles agonisent. La génération actuelle en conserve des fragments. Les suivantes n'en auront que des réminiscences. La plupart des huit cents langues de l'île auront disparu dans vingt ans. Avec une bonne partie de ceux qui les pratiquent...

J'ai rendu visite aux Papous – notamment, aux Kamoro et aux Asmat de la côte nord-ouest. Avec l'équipe Cousteau, nous avons rencontré les tribus du fleuve Sepik. Ces gens-là ne vivent pas comme Adam et Ève. Ils se décorent de peintures rituelles, mais rien que pour les fêtes. D'ordinaire, ils s'habillent d'un tee-shirt usagé, aux couleurs du Milan AC ou de Manchester United, et d'un short à la gloire des Chicago Bulls ou des Lakers de Los Angeles. Ils ont les pieds chaussés de baskets (trouées) Nike ou Adidas. Sur la place du village, à côté de la « longue maison » où se réfugie la tradition – l'âme – de la tribu, se dresse une parabole de télévision par satellite. Dans le magasin sur pilotis, on vend du Coca-Cola, des sodas, des packs de bière (trop, beaucoup trop...) et des objets d'artisanat destinés aux touristes.

Les communautés humaines dites « primitives » meurent de quatre tragédies combinées : l'épuration ethnique ; les maladies transmises par les envahisseurs (grippe, rougeole,

variole, poliomyélite, syphilis...) ; le cataclysme de l'économie marchande ; la destruction massive de l'environnement. Ces désastres ont frappé les Indiens d'Amérique ; les Aborigènes d'Australie ; les Nouba, les Pygmées ou les Bochimans d'Afrique ; les Inuit, les Samoyèdes ou les Tchouktches de l'Arctique... Les responsables, c'est nous, les « nations civilisées », avec nos vagues d'explorateurs, de conquistadores, de soldats, de commerçants, de missionnaires...

En Papouasie, la « dernière terre vierge », j'ai vu un résumé du destin de la planète – cette boule de vie *qu'Homo sapiens* remplit, ronge de toutes parts et empoisonne avec ses déchets.

L'île des Papous symbolise le passé et le présent de la Terre. Mais, surtout, son avenir.

Consternant.

*

J'avais éprouvé le même accablement en visitant d'autres peuples.

Je me souviens des Indiens Txukahamei du Xingu, au cœur de l'Amazonie brésilienne, eux aussi en shorts et baskets Adidas – et tellement pathétiques lorsqu'ils revêtent leur pagne et leur coiffe de plumes pour danser devant la caméra...

Je me remémore les Jivaros Ashaninka de l'Amazonie péruvienne – les fameux « réducteurs de têtes » des récits de mon enfance ; à présent expulsés, dépossédés de leur terre, opprimés, anéantis par les firmes pétrolières, les trafiquants d'animaux, les chercheurs d'or et les cartels de la cocaïne...

Je revois les aborigènes d'Australie, ivres morts, clochardisés au bord de la route, à quelques milles des sublimes « peintures magnétiques » laissées par leurs ancêtres sur les parois des grottes de Kakadu... Je me rappelle les derniers des Qawashqar (ou Alakaluf) de l'archipel Magellanique, au

Chili ; sales, ahuris et regroupés (il en restait vingt et un lors de notre mission Cousteau de 1973) dans un hameau de l'île Wellington baptisé (involontaire humour noir !) « Puerto Eden »...

Je me remembre les Koriak du Kamtchatka, jadis nomades et éleveurs de rennes ; désormais titubant de vodka dans des villages crasseux où des décennies de russification puis de soviétisation forcées leur ont vidé l'âme...

Je me remémore les Inuit de Point Barrow, en Alaska, devenus obèses à force de s'empiffrer de hamburgers, de crème glacée (dans l'Arctique !), de sodas et de bière, eux dont les ancêtres restaient minces en faisant des ripailles de lard de baleine et de graisse de phoque...

Je revois les Touareg d'une oasis du Sahara. Ils sont assis sous la tente, en haillons – certes, bleus ; mais en haillons quand même... Ils regardent, sur un téléviseur de fortune, une cassette de la finale 1998 de la Coupe du monde de football. Zinédine Zidane marque un but. Dans un coin, une fillette me fixe de ses grands yeux noirs. Elle est mystérieuse et belle. Elle ne réagit pas aux sons. Elle ne dit pas un mot...

Je comprends qu'elle est sourde et muette.

Comme la civilisation dont elle hérite.

*

Je me rappelle Hispaniola, cette Grande Antille aujourd'hui partagée entre Haïti et Saint-Domingue.

Christophe Colomb la découvre et s'en éprend. Elle est peuplée d'Indiens Caraïbes et ennoblie de forêts d'émeraude où la nature tire des feux d'artifice d'orchidées, de colibris et de perroquets. Il en reste une enfilade de collines pelées où les enfants des esclaves se partagent la misère, la peur et le vaudou. Haïti et Saint-Domingue composent le navrant résultat de cinq siècles de colonisation. Les Indiens Caraïbes

ont été exterminés. Les Africains qu'on a déportés ici, pour cultiver la canne à sucre ou la banane, ont accédé à une indépendance vite dévoyée par de sanglants dictateurs.

Les sylves originelles ont été rasées et brûlées. Privé de son ancrage de racines, l'humus a dégouliné vers la mer avec les pluies. La terre fertile a laissé la place à une latérite rouge, dure comme le roc, où rien ne pousse. Dans l'océan, les récifs de coraux ont été asphyxiés par la boue des fleuves : or, ils constituent la base de la pyramide alimentaire dont dépendent mollusques, crustacés et poissons. L'humus manque au-dessus de la surface et tue au-dessous : double effet de la prolifération, de l'imprévoyance et de la rapacité de notre espèce, pour laquelle il n'est de bon espace que celui qui rapporte – et vite ; et beaucoup...

Je crains qu'Haïti et Saint-Domingue ne nous montrent ce que sera, demain, la planète entière. Nue. Moche. Stérile. Hostile.

Je songe à ce misérable pêcheur, dans sa pirogue mal taillée, au large de Cap-Haïtien. Il relève son filet. Il n'a pris qu'un minuscule poisson. Je lui demande : « Ne devrais-tu pas le remettre à l'eau, afin qu'il grandisse, se multiplie et donne de bonnes pêches à tes enfants ? »

L'homme me répond tristement : « Demain, peut-être. Mais c'est aujourd'hui que je dois rapporter à manger... »

*

La Nouvelle-Guinée, donc.

La planète des Papous...

Je me remémore ce voyage en partie enchanteur, mais qui finit en spleen... L'Indonésie compte deux cent quarante millions d'âmes (et donc de corps à nourrir) sur un cinquième de la superficie de la France. Imaginons une France de six cents millions d'habitants !

L'île de Bornéo (dont la partie indonésienne est appelée « Kalimantan ») fut une jungle des prodiges. Le dauphin orcelle y dansait sur les fleuves. L'orang-outan aurait pu traverser la contrée de branche en branche, sans jamais toucher terre. C'est fini...

L'orang-outan, notre cousin rouquin, ne survit plus que dans quelques parcs. Plus de quarante pour cent de la sylve insulaire ont été tronçonnés, déracinés, brûlés par les riches compagnies forestières et par les miséreux qui les suivent. Les indigènes (les Dayak et les Punan), autrefois qualifiés de « coupeurs de têtes », auraient mieux fait de justifier leur réputation aux dépens des étrangers : faute d'avoir assez décapité, ils mendient aujourd'hui dans les bidonvilles.

Sur les rivages, les colons rasant la mangrove pour aménager des bassins à crevettes. Ils se rendent compte (trop tard...) que les larves dont ils ont besoin pour leurs élevages éclosent et se développent dans la mangrove que, justement, ils viennent de détruire. *Sancta simplicitas* ! Grands ou petits, les aménageurs ont-ils jamais entendu parler de l'Ouroboros, ce serpent mythologique qui se dévore en avalant sa queue ?

Le désastre est analogue dans l'île de Sumatra, qu'ensanglantent les guerres civiles et religieuses de l'Aceh (et où le tsunami du 26 décembre 2004 a causé deux cent mille morts). Même consternation à Bali, à Lombok, à Sumba, à Sumbawa, à Flores, à Timor. À Halmahera, à Amboine et à Céram...

À Sulawesi (aux Célèbes), on n'aperçoit plus que des lambeaux de la forêt primaire où se vautraient les babiroussas, ces improbables sangliers à quatre défenses en crochet, qui semblent avoir été imaginés par Jérôme Bosch.

Enfant, j'ai rêvé de l'Insulinde. Que reste-t-il de cette splendeur ? On a pillé les temples de Borobudur et de Bali. Les plus grosses fleurs du monde – les rafflésies géantes – sont menacées par les bulldozers et les incendies. Les dragons de Komodo ne survivent que pour les touristes. Nous aurons bientôt perdu le rhinocéros de Java et celui de Sumatra. Les

tigres de Java et de Bali ont déjà été rayés de la liste des vivants.

Les volcans fument comme des dieux en colère.

La tortue mythologique remue sous la croûte de la Terre : de nouveaux séismes se préparent.

Avec une telle densité de population, le nombre de morts sera déraisonnable.

*

Je gagne la partie indonésienne de la Nouvelle-Guinée, qu'on appelait « Irian Jaya » et que (victoire à la Pyrrhus ?) les Papous ont réussi à faire rebaptiser « Papouasie-Occidentale ». (La moitié orientale de l'île forme la Papouasie-Nouvelle-Guinée indépendante.) Dans l'avion, j'espère encore toucher l'une des ultimes terres encore vierges du globe, avec (mettons) l'Antarctique, les *tepui* d'Amazonie et le cap Anadyr, sur la rive du détroit de Béring.

Atterrissage à Sorong. Pas de chance. On a trouvé du pétrole dans la contrée : les Papous en ont été expulsés.

Décollage vers Timika. Je contemple le pic Jaya, qui culmine à plus de cinq mille mètres. Le glacier qui le coiffe, l'un des rares qu'on trouve sous l'équateur (avec ceux du Kilimandjaro en Afrique et du Chimborazo dans les Andes), est en train de fondre à cause du réchauffement climatique. Une énorme mine d'or et de cuivre éventre la montagne. Réduit en boue liquide, le minerai descend par des pipelines jusqu'aux cargos qui l'emmènent en Australie ou en Amérique. Une impeccable route privée (celle de la compagnie) longe la piste défoncée réservée aux autochtones. Certains Papous travaillent à la mine dix heures par jour, mais leur peuple n'a aucun droit sur les trésors d'une terre qu'il occupe depuis au moins soixante mille ans.

L'or ou le pétrole ne font pas le bonheur des peuples dits
« premiers ».

Je pars en bateau à la rencontre des Kamoro et des Asmat. Le voyage est un pur bonheur, avec des aubes et des crépuscules flamboyants sur la mer, comme on en rêve en voguant vers les îles aux épices. Il me vient aux narines des parfums de poivre et de gingembre. Je goûte la chair parfumée des fruits du muscadier. Je débarque sur des plages de sable rose, où se hissent des tortues prêtes à pondre et où s'échouent des nautes, entre des châteaux de calcaire sculptés par l'érosion et enguirlandés de plantes carnivores – les népenthès de l'oubli... Je patauge dans des mangroves où les poissons marcheurs périophthalmes escaladent les palétuviers et gobent des insectes. Je m'enfonce dans la forêt confuse. Je soupçonne des oiseaux de paradis. Je cherche des papillons ornithoptères aux ailes de bijoux. Des cacatoès m'adressent des mots de bienvenue (ou des injures : je ne parle pas leur langue). Mais le malaise est là. Je vois passer sur la mer des bateaux grumiers chargés de billes. Certaines parties de l'île ne sont déjà plus vierges. Le couvert végétal a des trous. Des chancres. L'image s'impose : le cancer de la déforestation envoie ses métastases dans la contrée... Je ne connais aucun lieu de la Terre où l'on ait guéri de cette saleté. La maladie accorde parfois des rémissions. Elle tue la victime. C'est ainsi que, voici trente ans, elle a touché Bornéo, Sumatra et Sulawesi, après avoir attaqué l'Inde, la Birmanie, la Thaïlande, la Chine et l'Indochine.

Quand les manieurs de tronçonneuse posent le pied sous les tropiques, le malheur des arbres est écrit. *Mektoub*... Les employés des compagnies ouvrent des pistes au bulldozer. Ils choisissent les bois les plus précieux, ceux qui plaisent aux nantis et que j'ai retrouvés, sous forme de lambris, jusque dans des salles de réunions où des écologistes de pays riches déploraient la déforestation des pays pauvres...

Les va-nu-pieds se voient attribuer les lopins qu'ils défrichent. Ils s'engouffrent dans les brèches béantes créées par les engins mécaniques. Ils coupent, essartent et brûlent. Ils sèment de

quoi survivre. Les premières années, le rendement est excellent. Mais la suite, elle aussi, est réglée. Dans les forêts pluviales, la couche d'humus est mince. Sans arbres, la terre arable est lessivée par les pluies...

Comme à Haïti, oui...

Partout, le même malheur se répète. En Asie du Sud et du Sud-Est, en Afrique, à Madagascar, en Australie, en Amérique latine... L'unique différence tient à la dimension du couvert originel.

Sur notre planète, les jours du géant vert sont comptés. L'énoncé du problème est simple : sachant que, dans quelques décennies, la sylve des Papous ne sera plus qu'un souvenir, à quelle autre forêt vierge allons-nous nous attaquer ?

La réponse claque comme une gifle : aucune !

C'était la dernière.

*

En mer, la situation n'est pas meilleure.

Neptune sait, pourtant, que ces contrées liquides restent belles ! Je plonge dans des sortilèges de récifs où les étoiles de mer linckias bleues semblent porter bonheur à ceux qui les rencontrent. Ici, les coraux cornes-de-cerf côtoient les coraux-champignons, avec des folies d'éponges, d'anémones et d'alcyonaires en arbres de Noël roses ou mauves. Je survole des bénitiers et des porcelaines. Je surprends des crabes fantômes, des concombres de mer phalliques et des calmars scintillants... Sans oublier les poissons, plus bariolés que dans un « voyage » d'Henri Michaux à la mescaline : poissons-papillons, poissons-demoiselles, poissons-chirurgiens, poissons-perroquets, poissons-anges, etc. ; auxquels se joignent des mérous, des barracudas et des requins. Or, là aussi, ça coince...

Tel récif est aussi beau (que dis-je ? bien plus prodigieux !) que la description que j'en ai esquissée. Sur le platier suivant, je contemple un désastre. Plus un seul animal... Les poissons ont été exterminés au cyanure. Non seulement les grands sujets, bons à manger, mais les larves, les juvéniles – et le reste de la faune... La pêche au cyanure est une plaie que (je le rappelle) contribuent à aviver les amateurs d'aquariums d'eau de mer dans les pays riches.

Plus loin, des étendues de madrépores semblent concassées, pilées, réduites en miettes par la crise de rage d'un géant fou. J'identifie les dégâts des chaluts traînés par petit fond. Pis : je survole une enfilade de cavités qui évoquent des trous d'obus. Ces cratères trahissent le saccage le plus atroce : la pêche à la dynamite. Un crime crapuleux. Un concentré de stupidité. L'antithèse de l'idée de conservation de la ressource.

Je rencontre des pêcheurs. Ce sont des Papous Kamoro. Naguère, ces indigènes vivaient de la mer. Ils filaient dans la vague à la rame, sur leurs élégants « longs bateaux », et rapportaient au village thons, bonites, mérous et dorades. À présent, de riches marchands, surtout chinois, leur vendent (très cher) des moteurs hors-bord et leur achètent (trois fois rien) leur production. Les Papous ne pêchent plus pour eux, mais pour d'autres. Ils ne capturent plus le poisson en fonction de leurs besoins, mais pour un marché lointain et toujours plus avide. À peine sortis de l'âge de pierre, les voilà jetés dans le tourbillon de la mondialisation. Les précieuses protéines animales ne finissent plus dans le ventre de leurs enfants, qui souffrent de la faim, mais dans la panse des nantis, qui mangent du poisson pour maigrir tout en dissertant sur les vertus médicinales des oméga 3.

Le produit le plus demandé, donc le plus cher, est l'aile de requin. Les squales du monde entier crèvent de ce commerce. Requins pointes noires ou pointes blanches, requins gris, requins bleus, requins-tigres, requins-marteaux, grands requins blancs, énormes requins-baleines ou modestes chiens de mer : tout y passe. On me laisse visiter un bateau collecteur. La cale est bourrée d'aillères. Je contemple, ahuri, les nageoires

séchées de milliers de squales dont le reste de la chair a été jeté. J'en demande le prix. Le négociant chinois paie cent cinquante mille roupies indonésiennes (environ douze euros) le kilo. Pour les Papous, une fortune.

Pour les trafiquants, le pactole.

Pour les squales, le commencement de la fin.

Après quatre cents millions d'années de triomphe dans les océans, l'aventure des requins finira en potage. Il nous restera les cassettes des *Dents de la mer* pour nous donner le frisson.

*

Les Papous Kamoro vivent un drame culturel, social, économique et écologique. Non seulement leurs forêts subissent les assauts des bûcherons et des mineurs étrangers ; non seulement ils se transforment en lumpenprolétariat de la mer ; mais ils endurent l'irruption massive des colons (surtout javanais) envoyés par le pouvoir de Djakarta vers la « nouvelle frontière » de l'Indonésie.

Je visite des villages. Dans les plus peuplés, la bâtisse de prestige n'est plus la « longue maison » mélanésienne : c'est l'église, le temple ou la mosquée ; souvent, les trois côte à côte. Le curé, le pasteur et l'imam se marquent à la culotte. Étrange monothéisme à trois têtes... Ô puissances animistes des cultes papous : réveillez-vous ! Du plus profond de mon matérialisme poétique, j'implore votre retour...

Je bois des bières avec des indigènes : même en ne parlant pas la même langue, on peut trinquer. Je donne des tee-shirts « Sauvons les oiseaux de paradis » à des adolescents qui connaissent mieux que moi ces volatiles, mais qui, pour quelques roupies, les piègent et les vendent à des trafiquants. L'un des « souvenirs » qu'on peut rapporter de Nouvelle-Guinée consiste en un paradisiacal coupé en deux dans le sens de la longueur, séché et cloué avec ses plumes sur une planchette

de bois. Un objet du meilleur goût, plus cher et plus chic que le coquillage en voie de disparition ou la mâchoire de requin...

Je croise un homme hilare, qui arbore un tee-shirt « Winston », une casquette « Marlboro » et un short « Camel », tout en fumant des cigarettes *made in Indonesia* : réconfortant mélomélo ! Ce luron aux cheveux crépus résume le mépris qu'il faut opposer aux grandes compagnies industrielles et commerciales.

Je salue mon frère papou soixante-huitard.

*

Je cingle vers le pays des Asmat.

Je remonte un estuaire dans un « long bateau » qui prend l'eau et qu'il faut écoper. Naufrage déconseillé : il y a des crocodiles de mer, les plus gros et les plus féroces... Je débarque dans une mangrove, je patauge dans la boue, j'arrive dans un village à la tombée de la nuit.

Une cérémonie se prépare. Des feux crépitent. Des hommes convergent vers la place. Certains ont des tambours. Ils les chauffent, au sens propre, en les passant au-dessus des flammes ; et, au sens figuré, en commençant à taper dessus. Au début, les rythmes ne sont pas accordés. Peu à peu, les joueurs se répondent et se coulent dans la même harmonie. Les percussions s'amplifient et deviennent obsédantes. Des femmes esquissent une danse. Des enfants les imitent.

Et tout devient irréel et grandiose... Les tambours tonitruent. Trois vieillards jaillissent de la « longue maison » en hurlant. Ils ont le corps peint, la taille ceinte d'un pagne de rotin et la tête cachée sous un masque grimaçant, surmonté de plumes de paradisiaque. Ils se mettent à sauter et à tourner. Ils protestent et invectivent.

Dans un tohu-bohu, une troupe hurlante de jeunes gens sort des ténèbres et se précipite vers la « longue maison ».

L'interprète m'explique le sens du spectacle. Les vieillards masqués sont des sorciers. Ils incarnent la civilisation asmat. Ils défendent la culture de leur peuple. La génération nouvelle représente le monde du dehors, agressif et destructeur. Les sages réussiront-ils à conserver les croyances, la langue, les eaux, la forêt sans lesquelles le village et ses habitants ne sont rien ? Sauveront-ils la « longue maison » qui symbolise leur univers ?

Pour réussir dans leur entreprise, les sorciers inhalent des drogues qui les mettent en communication avec les esprits. Ils repoussent les jeunes gens grâce aux imprécations que les puissances occultes profèrent par leur bouche. Invasion, repli : dix fois, vingt fois, la scène recommence... Les joueurs de tambour cognent de plus en plus fort. Des drogues circulent. Des hommes entrent en transe.

Une violence primitive et sublime s'exhale de ce théâtre farouche. Je ne vois pas passer la nuit. « En principe, me souffle l'interprète, la cérémonie s'achève par la victoire des anciens. La "grande maison" n'est jamais investie... »

En principe... Peu avant l'aube, je suis témoin d'un dérapage. L'un des trois sorciers, ivre de fatigue et d'hallucinogènes, est saisi d'un malaise. Il s'écroule, il bave, il tremble. Ses deux acolytes le portent à l'intérieur de la « longue maison ».

Laquelle n'a donc plus de défenseurs...

La bataille de la tradition contre la modernité s'achève en confusion. Dans les yeux rougis du vieillard épuisé, auquel on a ôté son masque et qui se remet lentement de son vertige, je décèle un insondable désespoir. Mes pensées et les siennes s'unissent. Nous savons, tous les deux, que la civilisation traditionnelle est à l'agonie et que les forces de la mort prendront le dessus.

L'aube se lève sur la jungle. Un cacatoès salue le soleil levant. Je généralise, de la Nouvelle-Guinée à la Terre entière. Les liens fragiles qui unissent l'homme à la nature sont en train de lâcher. Sur notre planète, la « longue maison » de la sagesse et

de la poésie supporte la violence et les pillages, la brûlure des incendies et la suffocation des déluges.

Notre espèce ne survivra pas aux désastres qu'elle provoque.
Nous n'en avons plus pour très longtemps. Nous sommes tous des Papous.

Et Dieu les bénit, et il leur dit : « Croissez et multipliez, et remplissez la Terre ; et assujettissez-la, et dominez les poissons de la mer, et les oiseaux du ciel, et toutes les bêtes qui bougent sur la Terre. »

La Bible

Genèse, 28

DÉVORONS NOS BÉBÉS !

La dérisoire et vaniteuse humanité ferait bien de méditer ce vers d'Anna de Noailles :

« Je suis morte déjà, puisque je dois mourir. »

Ô lecteur (« mon semblable, mon frère », disait Baudelaire) : je vais tenter de t'expliquer pourquoi l'*Homo sapiens* est fichu, foutu, perdu, déjà mouru. En hébreu, *mane, thecel, phares* (« compté, pesé, divisé ») : selon la Bible, les trois mots tracés par une main mystérieuse sur un mur du temple de Babylone, et qui résument notre dérisoire destin... L'humanité n'a aucun avenir. Elle fera encore quelques « progrès » scientifiques et techniques. Mais aucun en morale, en amour ou en désir de paix. Elle est convoquée au néant ; vouée à l'extinction, comme le trilobite, le dinosaure et le grand pingouin.

L'homme est un grand pingouin sans lendemain.

Il disparaîtra comme cet oiseau plongeur exterminé par les chasseurs, et dont le dernier périt sur un rocher d'Islande en 1844 – l'année où naquirent Verlaine et Nietzsche. (Je cherche le lien.) Sauf miracle, l'*Homo sapiens* rejoindra la cohorte des terriens qui furent et qui ne sont plus : quatre-vingt-dix-neuf pour cent des espèces créées par l'évolution. Ami lecteur, les chiffres sont éloquents : il existe, aujourd'hui, quelque dix millions d'espèces végétales et animales sur le globe. La Terre en a engendré un milliard depuis les balbutiements de la vie, il y a quatre milliards d'années. Ne subsiste qu'un pour cent de tout ce qui a été fabriqué. Ce presque rien inclut notre genre et n'en mène pas large. Y aura-t-il miracle ? J'ai la faiblesse de ne pas croire à ce genre d'événement. Pas plus à la résurrection des morts qu'à la multiplication des pains ; et encore moins à la mutation de l'eau en vin : un exploit impossible, même pour le Tout-Puissant !

Le genre *Homo* aura incarné un groupe animal à la fois prévisible et imprévisible, obsessionnel et contradictoire. Généralement lâche, vil et cruel ; parfois intelligent et bon.

Comme Achille, mais sans le faire exprès, il aura opté pour une existence courte et glorieuse, plutôt que longue et fastidieuse. Le temps d'un clin d'œil géologique (à peine trois millions d'années, presque rien comparé aux quatre milliards d'années de la vie), il aura grillé ses cartouches. Moins vivace que l'hallucigénie, le diplodocus ou le baluchithérium. Plus éphémère que l'éphémère, cet insecte qui ne vole que vingt-quatre heures, mais dont le groupe remonte à l'ère primaire...

L'homme est une espèce jetable, à l'image de la civilisation qu'il a inventée.

Et dont il est si fier !

*

En science, on doute. En écologie, plus encore que dans les autres disciplines. La même incertitude plane sur l'amour.

L'amour, précisément ! Voici la première cause de notre voyage au néant. Nous sommes condamnés par le comportement que nous imaginons le plus tendre, le plus romantique, le plus subtil et le plus éthéré.

L'homme est un grand pingouin doublé d'un obsédé sexuel. Il donne à la fornication des noms étranges : « penchant », « inclination », « affection », « sentiment », « passion »... Mais Beaumarchais avait raison d'écrire : « Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que cela qui nous distingue des autres bêtes. » L'*Homo sapiens* est un copulateur intempérant. Un inlassable producteur de bébés. Il aurait mieux fait de se nommer *Homo proliferens*. Il adore répliquer son ADN et transmettre ses gènes. Il se souhaite une longue descendance, ce qui n'est le cas ni de la morue, ni de la baleine bleue, ni du panda, lesquels semblent atteints de mélancolie génésique ; et pas davantage du bambou, dont certains pieds attendent un siècle pour ne fleurir qu'une seule fois.

« Croissez et multipliez ! » ordonne la Genèse. L'homme s'attelle à la tâche avec un enthousiasme touchant. C'est la seule injonction divine qu'il suive à la lettre, et même qu'il anticipe. Certaines espèces animales pullulent lorsque les conditions ambiantes le permettent. Cela arrive aux criquets, aux cafards, aux lapins ou aux rats. L'humanité est en phase de prolifération massive depuis dix mille ans. En inventant l'agriculture et l'élevage, lors de la révolution néolithique, elle s'est façonnée un milieu écologique favorable. Elle fornique et accouche. Elle obéit à sa pulsion lapinesque ; le latiniste dirait : « cuniculesque ».

Il en résulte la situation actuelle : six milliards et demi de problèmes, et peu de solutions. Les bébés humains sont attendrissants, beaux, baveux, remplis de fossettes et de risettes, capables de nous enchanter quand ils ne braillent pas, et promis à un grand avenir sauf lorsqu'ils naissent dans une HLM de banlieue ou un bidonville de Calcutta ou de Lima. Nous les aimons au point que nous les fabriquons à la chaîne. L'image ne surprendra pas ceux qui ont visité une maternité indienne ou chinoise.

Nous produisons des enfants. Beaucoup trop d'enfants !

Nous remplissons la planète de notre engeance. Nous tartinons le globe d'une couche de bambins, marmots, gosses, gamins ou mouflets, désormais si nombreux qu'une armée d'ogres n'en viendrait pas à bout. Dans sa *Modeste proposition*..., Jonathan Swift suggérerait qu'on mangeât les nouveau-nés pour résoudre le problème de la faim en Irlande. Toute la Terre est devenue l'Irlande, et il n'y a plus d'Amérique où émigrer. Nous devons dévorer nos bébés. En pâté ou à la broche. À l'étouffée ou en grillades. En pot-au-feu ou en ragoût.

Car les enfants grandissent, hélas ! Ces petites choses délicates se métamorphosent en adolescents boutonneux, en dadais niaiseux, en bécasses qui rêvent de passer à la télé, en coquelets des beaux quartiers ou en délinquants cagoulés des cités. À la fin, ce sous-ensemble diffus atteint l'âge adulte, et se retrouve aussi méchant, menteur, voleur, égoïste, aigri, vindicatif et raciste que les générations précédentes.

On appelle cela l'« éducation ».

Encore ai-je teinté ma description d'un excès d'optimisme.

*

J'ai moi-même expérimenté la force irrésistible de la pulsion reproductrice. J'ai déposé quatre enfants (cela va plus vite en faisant des jumeaux) sur une Terre qui ne m'avait rien demandé.

J'ai hésité à ajouter à la démographie collective ces demi-lots de mes chromosomes.

À l'époque où la question s'est posée (voilà plus d'un quart de siècle), j'étais déjà soucieux d'écologie. Je savais que, si je mettais une famille en route, ce serait pour l'abandonner tôt ou tard sur un terrain encombré de milliards d'autres pingouins à poils rares ; sur des chemins jonchés de pièges et de mines antipersonnel ; avec des marées noires et des déchets radioactifs, des métaux lourds et des pesticides, un air pollué, une eau salie, une terre souillée, des forêts rasées, des océans pillés, des climats bouleversés, des famines et des épidémies ; sans oublier les cyclones, les volcans, les séismes et les tsunamis ; le chômage de chaque jour ; l'insécurité de chaque nuit ; les épurations ethniques ; les camps de concentration et les guerres – civiles, conventionnelles, chimiques, biologiques ou nucléaire. « Nucléaire » au singulier, monsieur le correcteur : il n'y en aura qu'une.

En songeant à tout cela, j'admets que j'ai eu un bref moment de flottement qui n'a duré que quelques années.

Comme je voulais fabriquer ma progéniture par les voies naturelles, et non en éprouvette, j'en ai parlé avec la *Femina sapiens* qui manifestait le désir d'unir aux miens ses demi-lots de chromosomes. Elle m'a donné des baisers riches en phéromones. Elle a proposé à ma lubricité d'australopithèque haletant la roseur humide et les fragrances d'un certain coquillage qui « entre autres, me troubla ». (L'image est de

Verlaine, né l'année de l'extinction du grand pingouin : je savais bien qu'il y avait un rapport !) Afin de m'encourager à procréer, ma compagne m'a fait observer que je passais mon temps à remâcher mon pessimisme en privé, mais à tenir en public des propos plus optimistes. Dans mes livres, mes articles ou mes conférences, je m'efforçais de démontrer qu'il n'était pas trop tard ; que l'avenir avait un futur ; et qu'on allait enfin extirper de l'humanité la bête infâme qui la ronge.

Le plus sûr moyen de démontrer la sincérité de mon combat consistait à faire des enfants. J'ai fourni la preuve par le spermatozoïde que j'assumais mon rôle d'écologiste impliqué et d'humaniste solidaire. J'ai semé la petite graine.

Non seulement j'ai jugé l'épisode exquis, mais ce fut mon pari de Pascal. En copulant pour la bonne cause, je validais l'hypothèse d'une planète future douce et accueillante.

Mes enfants se sont faits chair. Je les ai mis dans l'ambiance dès le stade du fœtus en leur racontant des histoires d'ogre et de méchant loup à travers le ventre de leur mère. J'ai observé leur naissance comme on contemple un ciel d'étoiles : émerveillé, mais sans rien comprendre. Voir un bébé s'extraire de celle qui l'a porté pendant neuf mois constitue un spectacle dont la magie surpasse celle des Quarantièmes Rugissants. Attraper dans ses mains le petit être tiède et gluant représente un Himalaya d'émotion. La voilà, ô Courbet, la version complète de *L'Origine du monde* : non seulement des poils, des lèvres, un clitoris et un vagin désirables, mais du sang, des eaux, du mucus, de la souffrance – et le cri libérateur de la vie !

Mes enfants ont paru, tété, roté, dormi, pissé, déféqué, vagi, souri, marché, parlé, grandi. À présent, ils me comblent. Ils sont aussi intelligents, agréables et modestes que leur père.

Du point de vue de l'écologie, j'ai conscience d'avoir commis une lamentable erreur. Les engendrer fut un non-sens – la pire imbécillité de mon existence, qui n'en a pas manqué.

Avec l'accent provençal, une belle cagade !

*

J'ai ajouté mes rejetons à la vague humaine. Mes enfants sont, à présent, en âge d'additionner les leurs au tsunami démographique.

Je suis né juste après la Seconde Guerre mondiale. La Terre comptait alors moins de quatre milliards d'habitants. Mettons que je cesse d'encombrer la planète en 2025, à l'âge de quatre-vingts ans : on en dénombrera plus de huit milliards. Durant ma négligeable aventure, la population du globe aura plus que doublé. J'aurais mieux fait d'avaler un bol de bromure lorsque je me suis laissé chatouiller par l'envie de fonder une famille. Abélard s'était châtré pour oublier le coquillage parfumé d'Héloïse : j'aurais dû avoir son courage !

Il n'existe guère de solutions au problème de notre surnombre. Stériliser l'espèce n'est pas simple. Nous y travaillons, certes, en répandant dans la nature des produits chimiques (dioxines, PCB, pesticides, métaux lourds...) qui provoquent un effondrement du nombre et de l'ardeur de nos spermatozoïdes : ceux-ci deviennent si rares et si mous de la queue que l'ovule leur demeure une impossible étoile. Nous déversons dans l'environnement des œstrogènes qui provoquent des anomalies génitales chez les garçons et les filles. Mais tout cela est trop lent. Une méthode plus radicale s'inspirerait de la *Modeste proposition...* de Jonathan Swift. Je l'ai évoquée. Personne n'ose la préconiser, alors qu'elle procède du bon sens. Elle consisterait à manger les nouveau-nés lors de leur arrivée en ce bas monde ; l'économiste dirait « dès leur mise sur le marché ». Il y aurait maints avantages à tenir les nourrissons pour une réserve de protéines animales et d'autres matières premières. Songeons à ce que cela créerait de richesses et d'emplois. Imaginons le négoce de la viande d'enfant ; les boucheries-charcuteries spécialisées dans le jambon de loupriot ou le filet mignon de mioche ; le bébé label rouge et le marmot fermier ; les appellations d'origine

contrôlée : « vieux village », « banlieue rouge », « Brésil », « Niger », « Thaïlande », etc. On n'omettrait ni les contrôles vétérinaires ; ni les tests comparatifs dans les magazines ; ni le commerce équitable pour aider les pays pauvres ; ni l'exigence du consommateur en matière de traçabilité. Il faudrait, bien entendu, lutter contre les tricheurs prêts à vendre de la vieille carne de retraité au prix du poupon de lait ou du chérubin sous la mère.

*

On peut juger mon humour consternant, mais je pose la question : que vaut-il mieux pour l'enfant ? Agoniser dans les affres de la faim, du choléra ou du sida ? Ou mourir proprement, le sourire aux lèvres, sous le couteau affûté d'un boucher plein d'expérience et qui fait honneur à sa profession ? Je redeviens écologiste, c'est-à-dire sérieux (ou « emmerdant », selon la recommandation d'Hubert Beuve-Méry). L'Anglais James Lovelock a formulé l'hypothèse selon laquelle la Terre – la déesse Gaïa des Grecs – se comporte comme un unique et immense organisme dont les êtres vivants sont les cellules. Tout ce qui palpite, s'enracine, nage, rampe, marche, court ou vole, appartient au système. Chaque individu joue son rôle et dépend des autres – de la vigne à l'éléphant rose en passant par l'ivrogne.

Lorsque, dans un végétal ou un animal, une population cellulaire augmente de façon aberrante, elle déstabilise l'édifice. Elle accapare l'oxygène, l'eau et la nourriture. Les cellules conquérantes ont besoin de celles qui les entourent pour vivre, mais elles les asphyxient, les assoiffent et les affament, tout en les intoxiquant avec leurs déchets.

À terme, les envahisseuses ruinent l'édifice dont elles sont une pièce. Elles se suicident.

Pour le médecin, une population excessive de cellules prend le nom de « tumeur ». Si le processus de multiplication

s'emballer, la tumeur devient maligne : on a affaire à un cancer.

Sur la Terre, on voit parfois pulluler les criquets, chenilles, moustiques, pucerons, poux, punaises et autres « plaies », « pestes » ou « sales bestioles » qui dévorent les récoltes, aspirent la sève des végétaux ou pompent le sang des innocents. Mais ces explosions démographiques restent limitées. Après une phase d'inflation, la population des parasites s'effondre et tout rentre dans l'ordre. La tumeur était bénigne.

Une seule bête colonise en masse, et depuis belle lurette, la planète entière ; un mammifère vorace et égoïste ; un primate ; un singe anthropoïde, cousin de l'orang-outan, du gorille, du chimpanzé et du bonobo : l'homme, bien sûr ! Nous sommes trois cent mille fois plus gros que le moustique et nous vivons mille fois plus longtemps. Comme simple animal (sans compter nos maisons, nos usines et nos véhicules), chacun de nous vaut trois cents millions de ces diptères.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Le moustique nous suce le sang : nous l'écrabouillons d'une gifle. Nous aspirons le sang de la Terre : elle nous assénera une grande claque.

*

La population humaine grandit. Ce que nous appelons notre « civilisation » ressemble à un chancre. Nous envahissons, nous dévastons, nous salissons l'air, l'eau, l'humus fertile, les mers, les prairies, les forêts, les marais, les montagnes, les déserts et les pôles ; demain, la Lune et la planète Mars... Nous produisons des quantités phénoménales de déchets. Nous menons à l'agonie Gaïa, le superorganisme qui nous inclut. Du même coup, nous nous précipitons dans le néant.

Nous ne sommes ni le fleuron, ni l'orgueil, ni l'âme pensante de la planète : nous en incarnons la tumeur maligne.

L'homme est le cancer de la Terre.

Cette formule choquera les âmes sensibles ; mais peu me chaut d'offusquer les « humanistes » qui ont des yeux pour ne pas voir et un cerveau pour imaginer que Dieu les a conçus afin qu'ils passent leur éternité à chanter des cantiques au paradis ou à cuire en enfer. (Si Dieu existe, il nous a faits pour s'amuser, comme nous fabriquons nos programmes de télévision, nos OGM et nos armes de destruction massive. À la fin, c'est toujours la catastrophe.)

Le cancer est une métaphore. Il en existe bien d'autres : Le vaisseau spatial surchargé. Le nénuphar qui recouvre l'étang. (Le végétal double sa surface chaque jour ; il a mis une semaine à envahir la moitié de la pièce d'eau ; dans combien de temps aura-t-il conquis l'ensemble ? Réponse : demain !) Tout le monde utilise ces images. Je pourrais encore mentionner la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf : nous sommes ce batracien bouffi d'orgueil, suremballé et gavé de nourritures surchargées en sucres et en graisses. Notre ventre explosera dans une gerbe de chair, de sang et d'excréments.

Pour les sceptiques ou les optimistes béats, qui pensent que j'exagère parce que je suis un incorrigible misanthrope, je rappelle quelques chiffres. Prononcez le mot « population ». Cela vous prend une seconde. Dans le même temps, trois bébés ont quitté le ventre de leur mère... Dites : « Oh ! la la ! » et trois nouveaux mouflets ont paru. Ajoutez : « Pas possible ! » et trois de plus réclament la becquée ! À chaque battement de votre cœur, encore trois. Pensez-y : vous aurez vite à l'œil l'image d'un Niagara ou d'une marée de nourrissons braillards...

Seule consolation : pour que trois bébés naissent chaque seconde, il faut que trois orgasmes à but reproducteur se soient produits dans le même laps de temps. La Terre n'est qu'une orgie. Mais Onan avait raison : mâles, mes frères, faisons jaillir notre semence hors du vase !

Chaque seconde, trois *Homo sapiens* tombent sur notre planète ahurie, tandis qu'un seul la quitte pour recycler ses molécules dans les boyaux des asticots, en attendant le Jugement dernier

ou une éventuelle réincarnation (si ça se trouve, en asticot...). La cigogne, le chou ou la rose – pourvoyeurs légendaires de nouveau-nés – ne suffisent plus à la tâche. Trois bébés par seconde font cent quatre-vingts par minute. Deux cent soixante mille par jour. Quatre-vingt-quinze millions par an : la population de la France et de l'Espagne réunies.

Une cataracte, une avalanche, un raz-de-marée de nouveau-nés ! Déduction faite des chers disparus, notre peuple de bipèdes à poils rares s'accroît chaque année de plus de soixante millions de sujets. Une France ou une Grande-Bretagne supplémentaires tous les douze mois.

Disons, plus justement, un demi-Bangladesh ou six Niger ; car la grande majorité de ces nouveau-nés passent directement des entrailles de leur mère dans les bras de la misère.

*

Nous n'avons pas toujours pullulé ainsi.

Il y a environ deux millions d'années, nos ancêtres *Homo erectus* (« hommes debout »), héritiers des australopithèques, habitaient l'Afrique orientale, notre berceau commun. Ils étaient quelques centaines de milliers, comme les chimpanzés avant le docteur Livingstone. Ils se sont lancés une première fois à la conquête du monde, pithécanthropes (hommes de Java) en Indonésie, sinanthropes (hommes de Pékin) en Chine, hommes de Tautavel dans le Roussillon ou hommes de Mauer en Allemagne.

Homo sapiens a fait son entrée sur la scène voici moins de deux cent mille ans, lui aussi en Afrique. Une catastrophe écologique et climatique, il y a (pense-t-on) cent vingt mille ans, a failli l'anéantir. Notre espèce n'a plus compté, alors, que dix mille représentants. Nous aurions pu ne jamais goûter nos merveilleuses cités HLM, nos délicieux embouteillages du week-end et nos sublimes massacres de Troie, de Verdun ou du Rwanda. Il eût été triste que nous ne connussions pas

l'épieu, l'arc, le fusil, le canon, le zyklon B, la mine antipersonnel et la bombe atomique. Il eût été regrettable que nous ne fussions pas enrôlés par César, Attila, Gengis Khan, Napoléon, Staline, Hitler, Mao, Pol Pot ou Ben Laden...

Si la Terre nous avait éliminés d'Afrique voici cent vingt mille ans, elle se fût épargné nombre d'ennuis. Hélas ! pour elle : nous avons survécu. Nous sommes, une deuxième fois, partis à l'assaut de la planète. Jusqu'en Australie et en Amérique, où *Homo erectus* n'était jamais allé... Voici trente mille ans, à l'époque de Cro-Magnon, nous étions à peu près dix millions de gros cerveaux à deux pieds sans plumes.

C'est au terme de la dernière glaciation, voilà dix mille ans, que nous avons tiré notre feu d'artifice de spermatozoïdes et d'ovules. Nous avons accompli la révolution néolithique. En inventant l'agriculture et l'élevage, nous nous sommes offerts la sécurité alimentaire, la maison, le village, la ville, l'artisanat, le commerce, les classes sociales, l'État, les impôts et la guerre (la vraie, bien plus passionnée et passionnante que l'escarmouche occasionnelle de la tribu nomade). Nous avons imaginé l'écriture, donc écrit l'Histoire ; et accumulé les connaissances.

Au début de l'Antiquité (« du haut de ces pyramides... »), nous avons décuplé nos effectifs de Cro-Magnon : nous étions cent millions.

Nous avons atteint notre premier milliard en 1800. Napoléon perçait sous Bonaparte ; Austerlitz et Waterloo n'ont pas ralenti le rythme.

Nous étions deux milliards en 1860. Trois milliards en 1910. Quatre milliards en 1950. Cinq milliards en 1980. Six milliards en 2000. (Je donne des chiffres ronds ; pour être précis, nous avons passé la barre des six milliards en 1999.)

J'écris ces lignes à l'aube de 2006. Nous sommes six milliards et demi ; dont un milliard trois cents millions pour la Chine, un milliard pour l'Inde, et plus de cinq milliards pour l'ensemble des pays pauvres. Même en espérant un fléchissement substantiel de la natalité mondiale (les États les plus démunis,

tels le Niger et le Mali, en sont encore à près de huit enfants par femme), nous serons sept milliards en 2012 et huit milliards en 2020. Nous poursuivrons pendant un quart de siècle sur cette lancée « lapinique » ou « lapinesque », sans rien pouvoir y faire, même si nous en décidions autrement à l'ONU, au Vatican ou à la Mecque (ce qui me surprendrait).

La courbe hyperbolique s'infléchira sans doute ensuite, mais l'effectif du genre humain avoisinera les douze milliards en 2050. C'est demain ! Les enfants que j'ai conçus quand nous étions cinq milliards feront partie de ce recensement : ils n'auront que soixante-dix ans... À cette date, sauf si elle a sauté dans l'orgasme d'un feu d'artifice atomique avec le Pakistan, l'Inde sera la nation la plus peuplée de la Terre : un milliard six cents millions d'âmes ; l'équivalent de toute l'humanité deux siècles plus tôt, lors de la disparition du grand pingouin.

Nous serons (c'est plus difficile à prédire) entre douze et quinze milliards en 2100 : imaginez le métro aux heures de pointe, mais jusqu'en Antarctique ! Avec des continents qui auront rétréci à cause du réchauffement climatique et de la montée des eaux... Déjà que nous ne savons plus où nous mettre ! Déjà que nous nous entre-tuons pour chaque pied carré de territoire et pour la moindre ressource...

Le scénario le plus pessimiste (ou le plus drôle !) qu'ont élaboré les experts de l'ONU parle de trente-six milliards d'humains en l'an 2300. Autant de fous furieux enfermés chacun dans leur bidonville, et prêts à s'étriper au moindre prétexte...

Inutile de préciser que je ne crois pas une seconde à cette hypothèse. En 2300, l'espèce humaine aura cessé de jouer sur la planète le rôle de Shylock, l'usurier du *Marchand de Venise* qui prélève une livre de chair sur tout ce qui bouge.

Notre genre interprétera une autre pièce de Shakespeare : *Roméo et Juliette*. Mais après la chute du rideau. Dans les ténèbres du tombeau. Nous nous serons suicidés ;

empoisonnés comme Roméo par nos pollutions ; et poignardés comme Juliette par nos guerres.

Un final de théâtre ! Jusqu'au dénouement, nous n'aurons pu nous empêcher de cabotiner.

*

Certains « optimistes » – religieux horrifiés par le péché de luxure, politiciens natalistes ou généraux exigeants en chair à canon – pensent que le problème de la démographie n'a pas de réalité. L'homme est malin, disent-ils. Il a de la ressource. Il invente et se sort des pires traquenards comme un héros de bande dessinée. Grâce à son intelligence, à ses techniques et à ses sciences, il pourra (certes, avec l'aide de Dieu !) continuer de pulluler sans entraves... La Terre n'est nullement surchargée : elle pourrait héberger cinquante milliards d'hommes, voire davantage. Quatre-vingts, cent milliards...

Un petit nombre d'illuminés voient comme un « progrès » décisif la possibilité d'ajouter à ce nombre en recourant aux bébés-éprouvettes ; en remplaçant l'utérus des mères par des récipients de laboratoire. Je laisse juger s'il s'agit d'une idée pertinente.

Ces forcenés de l'union fructueuse de l'ovule et du spermatozoïde (y compris par la paillette et la pipette) oublient de poser une ou deux questions capitales : tous ces bébés, oui ; mais dans quel but ? À quel prix physique, psychologique, culturel et moral ? Pour leur offrir quel genre de vie ?

Je me souviens d'un livre paru il y a une trentaine d'années : *La Bombe P*, de l'Américain Paul Ehrlich. L'auteur y pousse à l'absurde les projections des démographes. Il imagine à quoi finirait par ressembler le monde si l'humanité persistait à croître et à se multiplier de façon exponentielle.

Si le processus durait neuf cents ans, calcule Ehrlich, on ne compterait pas moins de soixante mille milliards d'hommes sur la Terre... Soit cent vingt personnes par mètre carré, sur

toute la surface de la planète – déserts, pôles, montagnes et océans inclus. Il faudrait procéder par empilement. Ce prodigieux grouillement logerait dans un unique bâtiment en béton de deux mille étages, qui couvrirait la totalité du globe. Cette usine humaine ne fonctionnerait qu'à la condition que nous ayons domestiqué l'énergie de fusion, celle qui fait luire le Soleil. Les mille étages supérieurs de la bâtisse contiendraient les installations indispensables à la marche du clapier : production de nourriture et d'électricité, installations de recyclage de l'air et de l'eau, tuyaux d'amenée et d'évacuation, etc. Les mille étages inférieurs accueilleraient les lapins ; pardon : les humains. Chaque individu jouirait d'une luxueuse cellule privative de la dimension d'un placard.

Paul Ehrlich complète sa démonstration avec un revigorant humour noir. Si la population humaine continuait à croître au même rythme effréné, calcule-t-il, notre espèce pourrait envisager de coloniser d'autres planètes. Mais, même si elle y parvenait (par quel miracle énergétique, technique, logistique, financier ?), le système solaire serait saturé en... moins de deux siècles !

Qui rêverait de faire partie de ce « Meilleur des mondes » ?

Physiquement, ce serait possible. Nos veaux, vaches, cochons, couvées de batterie disposent de moins d'espace en attendant l'heure du boucher.

Quant à moi, je préfère jouer Roméo dans sa tombe – mort d'avoir trop pleuré le corps inanimé de celle qu'il aimait : la Terre...

Gaïa... Juliette !

*Seul un espace vital suffisant sur cette Terre peut garantir à un
peuple sa liberté d'existence.*

Adolf HITLER

Mein Kampf

*Partout où j'ai trouvé du vivant, j'ai trouvé de la volonté de
puissance ; et même dans la volonté de celui qui obéit, j'ai
trouvé la volonté d'être maître.*

Friedrich NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra

QUELQUE CHOSE EN NOUS D'UN PEU
NAZI...

L'homme est-il bon ? Est-il méchant ?

Cette controverse hante les philosophes et les moralistes. Elle oppose, depuis plus de deux siècles, les partisans de Hobbes (« l'homme est un loup pour l'homme ») à ceux de Rousseau (« l'homme est bon, la société le corrompt »).

La postérité est injuste envers Rousseau, sur les idées duquel on commet des contresens, et qui a même écrit (*Discours sur les sciences et les arts*) : « Les hommes sont pervers ; ils seraient pires encore s'ils avaient eu le malheur de naître savants. » Pour Jean-Jacques, le « bon sauvage » (tel que le conçoit plutôt Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de *Paul et Virginie*) n'existe pas ; c'est un être hypothétique d'avant la civilisation ; un ange dans les nimbes... De fait, aucun humain ne vit hors d'une société. L'*Homo sapiens* est pétri par ses mythes, sa religion, ses parents, son village, sa culture ; y compris, depuis un siècle, par la radio, la télévision ou Internet. Comme dirait madame Évidence, non seulement rien n'a changé, mais c'est toujours la même chose. Au fond, Hobbes a raison : l'homme est animé de pulsions violentes envers son espèce. Mais l'auteur du *Léviathan* a tort de nous assimiler au loup : celui-ci n'est jamais « grand méchant » pour ses congénères (ne parlons pas de la façon dont il traite l'agneau : nous agissons de même). *Canis lupus* obéit à des lois sociales. Il adopte des comportements régis par un code. Il indique son humeur par des grognements, des jappements, des hurlements ; par la position de ses oreilles, de ses babines, de sa crinière et de sa queue. Il lui arrive de donner des coups de dents à un congénère, mais sans haine inextinguible, ni désir de vengeance, ni terrorisme aveugle, ni armes de destruction massive. Le meurtre du loup par le loup est tabou, dès lors que le vaincu offre sa gorge en signe de soumission.

Depuis la nuit des temps, le loup a aboli la peine de mort. Les États-Unis et la Chine (le plus riche et le plus peuplé des pays du globe) en sont loin. Le loup est un loup pour le loup. L'homme est bien pire : un homme pour l'homme ! Aucune

« bête sauvage » n'aurait jamais assassiné ses congénères comme nous nous y sommes employés à Oradour-sur-Glane ou à Srebrenica. Aucun animal n'aurait pu concevoir et exécuter cet ordre que je tiens pour le plus barbare qui ait été proféré depuis le commencement de l'univers, voici près de quatorze milliards d'années :

« Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! »

*

Bien plus que le tigre de Racine, nous sommes « altérés de sang ». Meurtriers, tortionnaires et fiers de l'être... Nous aimons nos reîtres, nos spadassins, nos soudards, nos uhlans, nos mercenaires. Nous louons la soldatesque qui pille et viole. Nous décorons nos « héros ». Nous élevons des statues à ceux qui ont le mieux éventré ou incendié. Nous leur composons des hymnes. *Arma virumque cano...* (« Je chante les armes et les vainqueurs... ») : le premier vers de *L'Énéide* de Virgile nous résume. Nos œuvres les plus fameuses sont des épopées rougies de coups d'épée, depuis *L'Iliade* et *La Chanson de Roland* jusqu'à *La Guerre des étoiles* ; même si, dans cette dernière, le glaive n'est plus de métal, mais de lumière. La survie de l'humanité au vingt et unième siècle (verra-t-elle le vingt-deuxième siècle ?) dépend de la réponse qui sera donnée à ces questions : notre espèce peut-elle surmonter ses désirs de pouvoir et ses haines nationales, ethniques ou religieuses ? L'homme est-il capable de maîtriser les forces qui le poussent à la tyrannie ? Réussira-t-il à réfréner son agressivité pour tendre vers un but collectif qui le dépasse ? Sauvera-t-il ainsi la planète de la ruine, et – du même coup – sa négligeable espèce ?

Mon cœur voudrait dire « oui ».

Ma raison répond « non ».

Est-il imaginable qu'un jour nous soyons, sur le globe, non pas même soixante mille milliards d'êtres humains, comme

l'imaginait Paul Ehrlich (dans neuf cents ans, ce qui nous laisserait un peu de temps...), mais « seulement » douze à quinze milliards en 2100 ? Ou trente-six milliards en 2300 ?

Bien sûr que non !

Nous y réussirions si nous étions des termites, des fourmis, des onychophores, des ornithorynques ou des oryctéropes ; des poulets, des veaux ou des cochons de batterie abrutis par la promiscuité, la nourriture industrielle, les antibiotiques et les drogues (je sais : nous y ressemblons ; mais il y a des différences). Nous y parviendrions si nous étions génétiquement modifiés, sans aires du cerveau vouées à la douleur et au plaisir ; et sans matière grise qui puisse imaginer, se mettre à la place d'autrui et élaborer des projets. Autrement dit, ce serait possible si nous étions ces robots biologiques dont rêvent les chefs d'entreprise, les dictateurs et les généraux.

Nous le pourrions si nous étions décérébrés ; privés à la fois de la sphère des émotions et de celle du savoir. Or – le problème est là – nous avons quelque chose dans la cervelle, y compris chez ceux d'entre nous dont le crâne sonne creux. Non seulement nous obéissons à des instincts (ces comportements inscrits dans le patrimoine génétique), mais nous sommes des animaux de savoir et de mémoire, de concept et de langage. Des créatures d'imagination et de projet.

La combinaison de notre animalité et de notre humanité est indissoluble ; mais c'est elle qui nous rend méfiants, calculateurs, voleurs, féroces envers nos pareils et prêts à tout pour les asservir – jusqu'au viol, à la torture, au crime et à la guerre.

L'homme est méchant parce que c'est un animal pensant.

*

Je pense, donc j'asservis.

Je pense, donc j'exploite et j'humilie. Je pense, donc je vole et je tue.

La vérité de la nature humaine est loin du *cogito* philosophique de Descartes ; plus proche du *Prince* de Machiavel et de la *Juliette* de Sade. Ce que je dois dire à présent me sort avec peine des neurones. Je rougis, je pâlis, mes yeux papillotent, ma bouche se dessèche, mes doigts tremblent sur le clavier de mon ordinateur. Il y a longtemps que je le pense, mais je n'osais l'écrire, par crainte de plaire aux fascistes fiers de l'être – petites moustaches des années trente ou crânes rasés de notre époque. Mon propos consternerait ceux qui veulent croire en l'humanité de l'homme, au progrès de notre espèce ou à son salut. Au terme de ce chapitre, je réécrirai l'exergue du *Capital* de Karl Marx : *Dixi et salvavi animam meam*, « J'ai dit et j'ai sauvé mon âme. » Je me risque.

L'espèce humaine est affreuse, bête et méchante. Nous avons tous en nous quelque chose d'un peu nazi.

Je ne parle pas d'une petite salissure, d'une tache résiduelle, d'une macule en voie de dissolution ou d'un défaut mineur que nous pourrions tenir sous contrôle. Non... J'examine la partie constitutive de notre personne. Je peins la région de nous-mêmes qui nous guide lorsque nous subissons un stress ; lorsque nous avons peur ou que nos intérêts vitaux sont en jeu.

Parce qu'ils se veulent humanistes ou qu'ils croient au paradis, certains d'entre nous endossent le costume de saint Michel et tentent de combattre ce Lucifer de nos tréfonds. Courage ! Je crains que la victoire n'advienne ni à Pâques, ni à la Trinité, ni à l'aïd el-Kébir, ni au Têt, ni à l'occasion d'aucune fête de quelque religion que ce soit.

Que cela plaise ou non, et quelles que soient les indignations du philosophe ou du moraliste, la vérité s'impose : nazis nous sommes.

Certains *Homo sapiens* le sont en totalité : ils saluent le bras levé et marchent au pas de l'oie. Ils contribuent à la « solution finale » à Auschwitz ; à la rééducation par le travail au

goulag ; à la chasse aux ennemis du peuple pendant la révolution culturelle en Chine ; au génocide des Arméniens en Turquie ; ou à la mise en pièces de l'ennemi ethnique en Bosnie ou au Rwanda. Ces actes de gloire constituent des sports de plein air, peu coûteux à pratiquer et excellents pour la santé. À recommander aux grands et aux petits ! On y embrigade d'ailleurs des enfants : jeunesses fascistes, jeunesses communistes et soldats de dix ans font le légitime orgueil de leurs éducateurs.

La majorité des individus de notre espèce incarnent des nazis de petite envergure. Ils barbotent dans le marigot de l'ignominie ordinaire. Ils jouent la vilenie au rabais. Ils saisissent l'occasion de mal faire sur le mode poussif, sans gloire ni système, mais sans hésiter non plus lorsqu'ils sont sûrs de l'impunité. À la fois lâches et cruels, ils perpètrent leurs bassesses en douce. Ils trafiquent au marché noir. Ils dénoncent les Juifs à la Gestapo ou les contre-révolutionnaires à la Tcheka. Puis ils rentrent gentiment chez eux infliger des tortures morales ou physiques à leur conjoint, à leurs enfants ou à leur chien.

De rares individus, qu'on appelle « bienfaiteurs de l'humanité » ou « saints », sont un peu moins pires que les autres. Ils protègent la veuve et l'orphelin. Ils font monter les femmes et les enfants dans les canots de sauvetage. Ils se jettent avec bravoure dans le brasier, tels les « liquidateurs » de Tchernobyl ou les pompiers new-yorkais du 11 Septembre. Ils donnent la moitié de leur manteau comme saint Martin ou soignent les lépreux à Lambaréné comme le docteur Schweitzer. Ils tirent plaisir de leur grandeur d'âme et de leur altruisme. On les admire et on les révère. Ils jouissent d'un statut social élevé. Bien entendu, l'ermite au désert ne croise pas grand monde et reçoit peu de louanges ; mais il se rengorge à l'idée de s'asseoir un jour à la droite de Dieu.

Je cherche l'humanité au fond de l'homme : je n'y vois que la moustache d'Hitler.

Désolé d'être aussi brutal et désespéré...

Le Führer n'est pas un monstre, un psychopathe ou une « bête immonde », ainsi que nous essayons de nous en persuader pour ne pas avoir à regarder en nous-mêmes. C'est un *Homo sapiens* ordinaire, avec un encéphale de mille trois cents centimètres cubes et cent milliards de neurones (avant Alzheimer). Le petit barbouilleur autrichien prend le pouvoir de façon démocratique, puis cède aux pulsions habituelles de notre espèce. Bilan : quarante millions de morts... J'observe que nous obtenons un résultat voisin avec le sida : quarante millions de séropositifs et trois millions de décès par an... Nos fantasmes et notre mépris d'autrui lors de nos relations sexuelles sont-ils moins coupables que les délires nazis ? Le bon époux qui fait un extra sans capote, l'homosexuel adepte du « cul nu » (en jargon : *bare-back*) dans une *backroom* (« arrière-salle »), le marchand de sang qui contamine des centaines de milliers de Chinois en réutilisant les mêmes seringues sont-ils plus moraux que les soldats du Troisième Reich ? En tant que victime potentielle, je préfère qu'on m'inocule une rafale de mitraillette plutôt qu'un contingent de VIH : ça va plus vite et ça fait moins mal... Pendant ce temps, au Zimbabwe (trente-cinq pour cent de séropositifs), des hommes infectés violent des fillettes en prétendant que le sida est déclenché par la colère des ancêtres et se soigne par la défloration des vierges.

Staline, Mao, Pol Pot, Fidel Castro, Mussolini, Salazar, Franco, Pinochet, pour ne citer que ces figures d'un vingtième siècle en rouge et noir, ne sont pas des « déments ». Pas davantage que les colonels grecs, les tortionnaires français d'Algérie, les nettoyeurs américains de My Lai, l'ayatollah Khomeiny, Ben Laden ou Saddam Hussein. Hélas ! Selon la formule de Nietzsche, chacun d'eux est « humain, trop humain ».

J'applique l'étiquette au *big boss* bardé de stock-options et (littéralement) cousu d'or, avec son *golden hello* par-devant et

son *golden parachute* par-derrière : ce personnage, en proportion plus riche et plus puissant que le seigneur du Moyen Âge, humilie et épuise le prolétaire. J'aime l'entendre encenser les bienfaits du libéralisme devant un parterre de journalistes qui lèchent son *golden* postérieur sans savoir qu'eux-mêmes sont déjà virés...

Humain, trop humain !

Cela vaut pour le trafiquant d'esclaves (même Voltaire avait des intérêts dans la traite des Nègres). Pour le général d'armée qui lance la chair à canon à l'assaut de la tranchée ennemie. Pour le proxénète qui commercialise le sexe d'autrui. Pour le violeur d'enfant qui saccage l'innocence. Pour le flic qui matraque le « basané ». Pour le juge qui met à l'ombre plus vite que son ombre. Pour le petit chef qui harcèle ses inférieurs. Pour le rond-de-cuir qui ricane derrière son guichet... Je n'oublie ni le vainqueur du « Maillon faible » à la télé, ni le vieillard grabataire qui perd ses dernières forces à insulter son infirmière.

Cent pour cent des *Homo sapiens* sont méchants.

Je me demande si ce que j'ai mangé ce matin est bien passé. Une remontée d'acidité, peut-être ? Même pas. Rien qu'un constat. De non-conformité.

Ou d'accident de l'évolution.

*

Nous sommes des « salauds » au sens sartrien du terme : nous accomplissons nos mauvaises actions en toute liberté ; en ayant conscience du mal que nous faisons.

Je dirais même plus : nous aimons nos perfidies. Nous les justifions. Nous leur trouvons toutes les excuses possibles et impossibles. Nous les rebaptisons « légitime défense », « acte de bravoure » ou « choix tactique ». Les Anglais ont inventé le mot *fair play*, qui amuse tous ceux qui ont affronté les Anglais

à la guerre ou au rugby. Les capitalistes parlent de « concurrence loyale », ce qui fait rire tous ceux qui étudient les relations entre les entreprises ; chacune d'elles n'a qu'une obsession : le monopole. Nous sommes doués pour emballer nos vilenies dans des paquets cadeaux. Sur le fond, notre simplicité est désarmante. Notre pensée unique, le socle de notre réflexion et de notre action, s'énonce ainsi : j'ai raison et tous les autres ont tort.

Cette règle ne souffre aucune exception. Je suis dans mon droit, mes congénères feraient mieux d'en convenir sans barguigner. Non seulement je ne leur ai jamais causé le moindre mal, mais je leur prouve à longueur d'année mon infinie générosité. Face à cela, je n'endure que tracasseries et avanies. On me ment, on me spolie, on m'agresse. J'incarne la crème des hommes, je suis pacifique et conciliant : mais trop, c'est trop ! Mes pareils m'exploitent et me haïssent, y compris ceux qui font mine de m'aimer.

Le péril éventuel que mon voisin fait peser sur moi exige que je l'attaque de façon préventive et que je l'écrabouille. Physiquement, par la guerre. Devant la justice, avec un bon avocat. Ou sur la place publique, en recourant à la calomnie.

Nous incarnons un étrange édifice de molécules. Lorsque nos intérêts (réels ou supposés, vitaux ou secondaires) sont en jeu, nous agissons selon l'un de ces trois modes opératoires : comme des voleurs, comme des tyrans ou comme des assassins.

1. Comme des voleurs...

Nous sommes les princes de l'embrouille et les rois de l'arnaque. Nous nous approprions le bien d'autrui en lui faisant les poches, en maraudant les pommes de son verger ou en falsifiant sa carte bancaire. Nous lui faisons perdre de l'argent et des places en le débinant auprès de ses supérieurs. Nous rabotons son salaire si nous sommes son patron. Nous lui vendons de la pacotille ou des marchandises frelatées si nous

sommes son fournisseur. Nous le harcelons dans la peau du corbeau. Nous lui faisons procès sur procès en Amérique.

2. Comme des tyrans...

Nous asservissons nos semblables dès que nous en avons l'opportunité. Nous imposons nos oukases à nos administrés, à nos employés, à nos voisins, à notre famille, à notre bétail, que sais-je ? À nos chiens, que nous faisons tantôt pitbulls et tantôt chihuahuas ; et à nos arbres, que nous torturons en bonsaïs... Nous aimerions commander à la pluie, au beau temps et au tirage du Loto, mais là, nous tombons sur plus fort que nous (d'où la prolifération des astrologues et des devins, qui tirent fortune de nos chimères). Un court séjour dans une famille unie, ou un moment de queue devant un guichet, suffisent à rendre mon propos concret. Les vociférations de l'adjudant qui fait ramper la recrue, la moue du professeur qui met zéro au « mauvais élève », l'extase du gourou qui impose à la fois la prière et la famine à ses ouailles ne constituent que quelques illustrations de cette dictature. Le marquis de Sade en a peint de plus décoratives : je renvoie mon lecteur à *Justine*.

3. Comme des assassins...

De façon directe ou indirecte... Nous feuilletons, maintenant, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*... Il nous arrive d'être Néron ou Barbe-Bleue, Jack l'Éventreur ou Landru, Charles Manson, l'Ogre de l'Ukraine ou Dutroux. Nous n'avons pas tous autant de charisme dans le crime ou d'opiniâtreté dans le meurtre. Nous n'éliminons pas chaque fois six millions de Juifs, un million et demi d'Arméniens ou neuf cent mille Tutsi : la perfection est rare ici-bas. Mais nous faisons des efforts. Nous tuons à la hache, au couteau, à l'arsenic, au revolver ou au pic à glace (dans *Basic Instinct*, Sharon Stone assassine ainsi Léon Trotski) ; par strangulation, défenestration, noyade, écrasement, ou sous l'apparence du suicide... Le plus souvent, nous anéantissons notre prochain en douce ; à petit feu ; loin du pathos et de la tragédie

grecque ; en nous inventant mille raisons raisonnantes de devoir en arriver à une aussi déplorable extrémité.

Nous épuisons l'ouvrier ou l'employé au travail : le vingtième siècle était « métro, boulot, dodo » ; le vingt et unième sera « métro, boulot, Prozac ». Nous liquidons lentement notre voisin avec des steaks aux prions de vache folle ou du sang contaminé par le sida (raison raisonnable : liquider les stocks). Nous le tuons à petites doses en lui faisant ingérer des fumées toxiques, des eaux polluées, des PCB, des plastiques, des dioxines, des nitrates, des pesticides, des métaux lourds, des isotopes radioactifs et dix mille venins du foie, du cœur ou du cerveau (raisons raisonnantes : « rentabiliser l'investissement », « gagner des parts de marché » ou « créer des emplois » ; variante : « lutter contre les délocalisations »). Nous faisons la promotion du sucre qui donne le diabète et du *fast food* qui rend obèse : les industriels de la malbouffe sont ravis. Nous savons que le tabac est toxique, mais l'État prélève ses taxes, et le buraliste se soucie de la santé de son commerce – pas de celle du fumeur. Il est avéré que l'alcool tue, mais nous garantissons le chiffre d'affaires des marchands de pastis et de whisky. Il est démontré depuis près d'un siècle que l'amiante est mortel, mais les producteurs de ces fibres ont réussi à les écouler (selon les pays) jusque dans les années quatre-vingt-dix.

Notre congénère ou notre voisin nous causent moins de souci que notre porte-monnaie. On proteste que j'exagère ? Ceux qui sont morts d'encéphalopathie spongiforme bovine à cause des sursis qu'on a offerts aux marchands de farines animales non chauffées, ou de cancer de la plèvre parce qu'ils ont floqué des plafonds à l'amiante, n'ont pas la même idée du verbe « exagérer ». On me rétorque que les morts ne pensent guère. En effet : les pétitions et doléances sont rares dans les cimetières.

La paix règne entre les tombes.

Tous les hommes naissent libres et égaux en droit, à l'exception de la majorité d'entre eux.

Un nombre croissant d'humains sont privés d'eau potable, de nourriture suffisante, d'énergie, de maison, d'hygiène, de médicaments, en un mot : de dignité. Nous appelons cela le « progrès ».

Nous laissons crever de soif ou de faim nos frères du Malawi ou d'Éthiopie ; du Mali ou d'Haïti. Nous les abandonnons au sida, au paludisme, à la pneumonie, au choléra, à la maladie du sommeil, à la bilharziose, à l'onchocercose ou à l'atroce noma qui leur dévore le visage. Nous leur refusons nos remèdes sous le prétexte imparable qu'ils ne peuvent pas se les payer. Et comment feraient-ils ? Leurs gains du mois n'achèteraient pas la dose quotidienne... Dans le même temps, nous leur volons leurs terres, leurs récoltes, leurs forêts, leurs zones de pêche, leur pétrole ou leurs minerais en invoquant les règles du commerce mondial que nous avons nous-mêmes édictées.

L'Homo sapiens se compose de soixante mille milliards de cellules et de beaucoup de substance égoïste. Nous allions la rapacité à la cruauté, tout en nous prenant pour la plus noble espèce ; la seule qui ait une conscience ou une âme... Je m'amuse en agitant l'idée que Dieu nous aurait conçus à son image.

Quels monstres serions-nous s'il avait choisi le diable pour modèle ? Ce ne serait peut-être pas pis.

Rares (rarissimes !) sont les héros qui luttent contre leurs tendances naturelles et offrent aux plus faibles le bouclier de leur corps. Le défenseur de la veuve et de l'orphelin incarne une variété bien plus difficile à localiser que le Thénardier, qu'on rencontre à six milliards et demi d'exemplaires. Être méchant va de soi : chacun en est capable. Se montrer généreux constitue une montagne à escalader. Le résultat est moins assuré que l'alpiniste : on a vu maintes belles âmes rouler dans le précipice et intégrer la cohorte des assassins.

L'homme n'agit dans l'intérêt général que par hasard ou par exception. Quand il a des témoins... Il ne se préoccupe de faire le bien que s'il peut aussi le faire savoir ; s'il est en mesure de prouver à la société combien il est dévoué et rempli d'abnégation. C'est ainsi que les riches donnent aux pauvres sur le perron de l'église, de la synagogue ou de la mosquée ; à la porte du palais de Versailles, de celui de l'empereur de Chine ou du sultan des *Mille et Une Nuits*...

La charité, oui ! La justice, non.

Nous ne partageons que le superflu ; et encore : à condition que cela se sache. C'est ce que j'appelle le syndrome « Je suis bon, Téléthon ».

Je dépose ostensiblement mon obole à la quête, je chante pour l'Éthiopie, je collecte des pièces jaunes, je donne aux victimes du tsunami... Je songe à mon prochain, non pas parce que je l'aime comme moi-même, mais parce que tout le monde me regarde et que je tirerai bénéfice de ce geste. La bienfaisance et la bonté ne durent que le temps de la guimauve et de la compassion ; des ruisseaux de larmes sur la misère du monde.

Bref, le temps d'une émission de télévision...

Certes, le Téléthon, les Restos du cœur, les chansons pour l'Arménie, les actes humanitaires ou charitables sont nécessaires. Ils font survivre quelques-uns de nos semblables, et c'est déjà ça. Mais ces offrandes rituelles ne sont que les oripeaux de notre égoïsme.

Voilà pourquoi, nous autres hommes, nous nous ferons encore la guerre – la plus acharnée, la plus cruelle, la plus meurtrière... Jusqu'à la dernière (« la der des ders », la vraie !) : la nucléaire. Sans espoir qu'elle élise un vainqueur puisque, à la fin, nous serons tous morts.

Voilà pourquoi nous ne lâcherons aucun de nos avantages personnels pour sauver notre mère la Terre... Nous préférons la voir crever que de renoncer à nos privilèges. Nous ne céderons rien (en tout cas, rien d'important : les autres n'ont qu'à commencer !) pour arrêter nos saccages et nos pollutions.

Quelques beaux gestes ne remplaceront pas le grand partage. Quelques moments de générosité ne sauveront pas le système. Nous éliminerons de la planète un nombre élevé d'espèces, à commencer par la nôtre – la plus étonnante et la plus désastreuse ; la seule qui ait beaucoup de matière grise, mais qui agisse avec le discernement du concombre de mer ou de l'étourneau.

Nous sommes intelligents, mais pas très malins.

La folie est notre lot. Non seulement nous la pratiquons, mais nous en faisons l'éloge. Hélas ! Nous n'avons pas l'ironie d'Érasme.

Nous sommes aliénés au premier degré.

*

Je veux en venir, à présent, aux explications de fond, aux considérations expérimentales et théoriques qui m'ont incité à rédiger cet essai amusé et désabusé. Je choisis pour guide l'éthologie – la science des comportements (du grec *êthos*, « mœurs », et *logos*, « discours »), fondée par Konrad Lorenz et Nikolaas Tinbergen. Le premier se prenait pour une oie, le second pour un goéland : raison pour laquelle ils ont si bien décrit l'homme.

L'éthologie nous enseigne que, comme tout être vivant (de l'amibe au chêne, de la crevette au gorille), l'*Homo sapiens* obéit à trois pulsions principales : le sexe, le territoire et la hiérarchie. La reproduction, la possession et la domination.

Ces trois penchants déterminent nos conduites de façon bien plus catégorique que les impératifs de la morale de Kant.

Le sexe permet la succession des générations – la copie de l'ADN et la transmission des gènes, c'est-à-dire la pérennité de l'espèce. Le territoire offre à l'individu l'espace physique et les facteurs écologiques grâce auxquels il accomplit son

destin : l'air, l'eau, la nourriture, la lumière, la chaleur, le refuge, etc. ; ainsi qu'un cadre à ses amours.

La hiérarchie désigne ceux, parmi les sujets d'un groupe, qui peuvent accaparer le plus de ressources ; ceux qui ont donc le plus de chances de réussir leur parcours et de perpétuer leur lignée.

J'ai parlé, au chapitre précédent, de la pulsion sexuelle. Elle nous incite à nous multiplier comme le font aussi les poux, les cafards, les rats, les chacals et les hyènes, toutes créatures aussi dignes d'intérêt que les orchidées, les chats, les chiens et les dauphins. Le sexe est une locomotive, et pas seulement dans les boîtes branchées. Je n'insisterai pas davantage sur cet agréable passe-temps, qui consiste à partager des phéromones, des caresses et des fantasmes, puis à emboîter deux anatomies compatibles en éprouvant le grand frisson. Les variantes de cet exercice sont pittoresques. Nous avons pu croire qu'elles étaient l'apanage de l'homme. Mais le costume de parade, le parfum qui chavire, la sérénade sous la lune, la danse de séduction, le cadeau de mariage, la fidélité, l'infidélité, l'échangisme, l'homosexualité féminine ou masculine, la bisexualité, la transsexualité, le fétichisme, le viol, le sadisme et le masochisme, l'urologie et la scatologie, la zoophilie, l'inceste et la pédophilie existent aussi chez les animaux. Un jour, je traiterai de ces délires afin de rire un peu en attendant la mort.

Je dois m'attacher, pour l'heure, aux deux autres de nos trois pulsions essentielles : le territoire et la hiérarchie. C'est à elles que je me réfère expressément lorsque j'évoque notre côté nazi. Car elles forment la base avouée de la doctrine fasciste. Dans la bouche vociférante d'Hitler, le territoire s'appelle « espace vital ».

Sous la plume parfois délirante de Nietzsche, la hiérarchie se nomme « volonté de puissance ». Au sommet de la pyramide, perche le « surhomme »... Nietzsche n'incarne pas un vulgaire « nazi », comme l'ont soutenu certains commentateurs : le prétendre serait une caricature et un anachronisme. Mais

l'écume de sa pensée inspire le Führer, le docteur Gœbbels et leurs épigones.

Dans l'esprit (vous avez dit : « l'esprit ? ») de ces derniers, la conquête de l'« espace vital » constitue une mission historique, quasi sacrée, pour le peuple allemand. Ceux qui développent la plus impérieuse « volonté de puissance » (les « surhommes ») forment la « race des seigneurs ».

Tous les moyens sont légitimes pour assurer le triomphe de cette « élite » humaine : l'économie, la politique, la diplomatie, le sport, la propagande, la culture (« Quand j'entends le mot culture... »), mais surtout le fusil, le panzer, le bombardier, le croiseur et la fusée V2 ; sans oublier le four crématoire.

*

En ce qui concerne les pulsions de base (le territoire et la domination), rien ne distingue le Führer de n'importe quel conquérant de n'importe quel siècle et de n'importe quel continent.

Ramsès II, Xerxès, Alexandre le Grand, Jules César, Attila, Gengis Khan, les prédicateurs de guerres saintes, les conquistadores espagnols, Napoléon, la reine Victoria, Bismarck et les autres, fonctionnent selon le même schéma psychologique. Ils affirment la supériorité de leur « race », de leur peuple, de leur religion, de leur système politique, bref, de leur civilisation. Ils sont « désolés », mais ils ont un urgent besoin de terres et de ressources. Celles-ci leur sont dues, ils vont donc les prendre... Ils menacent leur ennemi désigné, qu'ils qualifient (lancinante rhétorique !) de « sauvage », « inculte », « immoral », « païen » ou « infidèle ».

Et ils attaquent... Leurs guerres coloniales, impériales, religieuses ou mondiales sont longues et admirables, avec des cortèges de carnages sublimes, des lacs de sang et des rivières de larmes. On observe des degrés dans ces ignominies. La

manière dont les « surhommes » traitent les *untermenschen* varie de l'horreur banale (viol, torture, exécution sommaire et fosse commune) à l'extermination massive : épuration ethnique, déportation, camp de la mort, génocide...

La Shoah représente l'ultime exacerbation des pulsions humaines de territoire et de hiérarchie ; une sorte d'absolu de la domination de l'homme par l'homme, dans lequel certains sont tout tandis que d'autres ne sont plus rien... Je récusé, cependant, l'idée que la « solution finale » a été perpétrée par des « monstres inhumains » ou des « déments ». Elle a, certes, été planifiée et organisée par les plus enragés de ceux qui se prenaient pour la « race supérieure » ; mais des dizaines d'administrations et d'entreprises jusque-là honorables (dans le bâtiment, la chimie, les transports, etc.), ainsi que des foules d'Allemands ordinaires, pas plus « fous » que vous et moi, se sont entendus pour soutenir ce dessein. Pour pousser le chantier. Pour en tirer profit par la spoliation des biens juifs. Ou (service minimum) pour faire mine de n'avoir rien vu, ni rien entendu... Ceux qui ont mené six millions de leurs pareils à la mort, et qui débouchaient les boîtes de zyklon B dans les douches, n'étaient pas des brutes épaisses à peine sorties de la préhistoire, mais nos frères européens ; de bons pères de famille, éduqués dans la morale chrétienne et cultivés, parfois férus de science, de littérature, de philosophie et de musique de Mozart.

Il est noble et humaniste de proclamer, comme je l'ai fait avec d'autres lorsqu'il fallait soutenir Daniel Cohn-Bendit expulsé de France après Mai soixante-huit, que « nous sommes tous des Juifs allemands ». Mais nous devons admettre l'existence de l'autre face de notre personnalité : la noire ; ou plutôt la vert-de-gris... Dans des circonstances différentes, nous aurions pu devenir soldats du « Reich de mille ans » ; ou exécuteurs de quelque autre tyrannie. Nul n'est à l'abri. L'expérience a d'ailleurs été menée : il suffit d'une autorité (ou d'une pseudo-autorité) scientifique, militaire ou politique, pour pousser à l'abomination (jusqu'à la torture et à l'assassinat) les plus doux et les plus pacifiques des *Homo*

sapiens. Je ne suis pas le premier à noter que nombre de communistes suppliciés par la Gestapo durant la Seconde Guerre mondiale ont approuvé les tortionnaires staliniens des procès de Prague. Après avoir vu leurs camarades fusillés par les SS, ils ont, pour ainsi dire, appuyé sur la détente des nettoyeurs de « contre-révolutionnaires petits-bourgeois », « koulaks ennemis du peuple » et autres « espions trotskistes à la solde de l'impérialisme américain ».

Universelle impuissance de l'humain confronté à ses pulsions !

Je me méfie des moralistes et des donneurs de leçons professionnels, qui montent sur leurs grands chevaux plus vite que Buffalo Bill (un autre fieffé massacreur, celui-là, dont les « sous-hommes » se nommaient les Apaches et les Sioux !). Je souris (avec amertume, il est vrai) en songeant à ceux qui protestent qu'en aucun cas, et sous aucun prétexte, ils ne participeraient à un génocide. Je leur souhaite de ne jamais se trouver dans la peau d'un kapo. Une seule espèce animale, sur le milliard de celles que la vie a inventées depuis ses origines sur la Terre, est capable de perpétrer des exterminations systématiques contre elle-même : la nôtre. *Homo sapiens*.

Le grand singe sage...

L'homme n'est ni un animal à deux pieds sans plumes, ni un animal doué de raison, ni celui qui pense, ni celui qui rit, ni celui qui parle, ni rien de ce qu'indiquent les définitions qu'on en a données.

L'homme est le seul animal qui s'autodétruit.

Les massacres que nous perpétons n'ont pas d'exemple dans le règne vivant. Ils signent notre originalité absolue. C'est parce qu'il est capable de tant d'horreurs que l'homme est aussi apte à entreprendre de grandes choses, par exemple à créer la Loi, la Science et le Beau.

En 1876, à Little Bighorn, le général Custer finit ses jours vaincu par les Sioux et les Cheyennes de Sitting Bull, et sous

l'apparence d'un steak haché annonciateur des triomphes culinaires de la civilisation américaine ultérieure.

Nous massacrons notre planète et ses habitants de la même façon que Custer traitait les Peaux-Rouges. (« Le seul bon Indien est un Indien mort... ») Nous périrons comme lui : encerclés, puis réduits en hamburgers saignants par les forces sauvages que nous aurons exacerbées.

Au cinéma de mon enfance, la cavalerie arrivait *in extremis* pour sauver les héros blancs. C'était du western. Cette fois-ci, notre destin ne sera pas raconté par Hollywood.

Il n'y aura pas de cavalerie pour nous empêcher de payer nos folies.

*Is this a dagger which I see before me,
The handle toward my hand ?
« Est-ce un poignard que je vois devant moi,
Le manche tourné vers ma main ? »*

William SHAKESPEARE

Macbeth, II, 1,33

AH ! DIEU QUE LA GUERRE EST
JOLIE...

La violence illustre notre côté nazi. La poésie et l'humour noir nous humanisent.

« Ah ! Dieu que la guerre est jolie... »

L'exclamation est de Guillaume Apollinaire. L'auteur *d'Alcools* part pour la guerre de Quatorze. En 1916, il est touché à la tempe par un éclat d'obus. Sa blessure lui inspire *Tristesse d'une étoile* :

« Une belle Minerve est l'enfant de ma tête

Une étoile de sang me couronne à jamais... »

Nous incarnons le seul animal qui ajoute la littérature au meurtre. L'humanité ressemble à ce poète qu'on envoie au front dans la boue et le sang. Le musicien des mots entrevoit l'ennemi dans la tranchée d'en face ; il doit le dominer ; le tuer ou être tué. Mais il transfigure la hideur des plaies, il exalte la puanteur des cadavres, il métamorphose la souffrance en beauté.

La férocité de notre espèce envers elle-même n'a nul exemple dans l'univers, du moins sur le fragment de galaxie que nous occupons. Notre aptitude à sublimer le malheur par le truchement de l'esthétique est tout aussi bizarre. L'homme est l'unique être vivant qui compose des poèmes avant la bataille ; ce qui ne l'empêche pas de salir son pantalon en montant à l'assaut. Pour paraphraser Karl Marx, nous écrivons toujours deux fois l'Histoire : la première en art, et la seconde en fumier.

Non seulement l'homme anéantit ses semblables en braillant *La Madelon*, *Lily Marlene*, *It's a long way* ou *L'Internationale*, mais il devient le bourreau de la nature. Apollinaire, encore lui, exprime ce constat dans *Ombre de mon amour* :

« Les canons font partir leurs obus en monômes

Et j'écoute gémir la forêt sans oiseaux... »

Les obus fusent, on n'entend plus gazouiller ni pinsons, ni mésanges. Vacarme des humains, silence des petits génies de l'atmosphère... Nous en sommes là, moins d'un siècle après le carnage de Quatorze-Dix-huit. Pas seulement au Chemin des Dames ou à Verdun : sur toute la planète. Impossible, pour qui « écoute gémir la forêt sans oiseaux » avec Apollinaire, de ne pas songer au *Printemps silencieux* de l'Américaine Rachel Carson. Ce livre, publié en 1962, révèle l'empoisonnement dramatique des chaînes alimentaires par les pesticides, surtout par le DDT. Il éveille le mouvement écologique moderne. Problème : nous avons banni le DDT, mais nous répandons bien plus d'insecticides aujourd'hui que dans les années soixante.

Le silence des oiseaux devient assourdissant. Qu'il soit causé par la guerre, la dévastation mécanique ou la chimie, il préfigure celui de la vie.

*

La tête fleurie par son « étoile de sang », le « poète assassiné » (comme il se nomme) symbolise nos contradictions. Nous sommes tous Apollinaire, cet homme estropié qui produit du Beau. L'instant suivant, nous devenons le bourreau armé d'un fusil, d'une mine antipersonnel, d'une ceinture d'explosif, d'une voiture polluante, d'un flacon de sang contaminé ou d'un chariot de supermarché bourré de sacs de plastique, qui finiront en dioxines et PCB dans le lait des mamans et la chair des bébés.

Nous n'avons plus aucun prédateur naturel, ni ours des cavernes, ni tigre à dents de sabre (terreurs disparues), ni grizzly, ni lion, ni tigre du Bengale, ni panthère, ni requin (il reste si peu de ces créatures bien peu agressives)... Nos seuls vrais ennemis sont des microbes pathogènes : virus, bactéries, protozoaires ou champignons. Mais ces parasites se dérobent à notre regard. Ils sont lâches. Ils bafouent les règles du duel régulier – Achille contre Hector, le tournoi du Moyen Âge ou

les revolvers du Far West. Nous subissons la grippe, la peste, le paludisme ou la mycose sans jamais voir nos bourreaux. Frustration ! Nous retournons notre violence contre nous-mêmes. Nous devenons nos tueurs. Prédateurs et proies à la fois, nous créons les conditions de notre extinction.

Nous saccageons et nous polluons le globe dont nous avons besoin pour respirer, boire et manger. Nous inventons mille machines à occire, depuis la hache de pierre et le glaive jusqu'à la kalachnikov et le missile nucléaire. Nous fabriquons des armes blanches, conventionnelles, chimiques, biologiques ou atomiques ; par milliers de tonnes ; par mégatonnes ! Nous appuyons sur la détente, nous mettons le feu aux poudres, nous dégoupillons la grenade, nous lançons les gaz de combat, nous grillons les populations civiles au napalm, nous préparons de terrifiantes épidémies de variole ou de charbon (les Anglo-Saxons disent « anthrax » : c'est la même chose ; de gros bubons noirs et le grand noir au bout).

Demain, nous appuierons sur le bouton rouge du grand feu nucléaire...

Nous nous faisons hara-kiri. Nous jouons Lady Macbeth, la lame du poignard tournée vers notre poitrine. Notre suicide nous fascine. Nous pleurons sur la tragédie humaine, mais nous l'accélérons. La maison s'écroule, et nous branchons la télévision. La fumée de l'incendie nous fait tousser, et nous regardons l'élection de Miss Blonde ou la Coupe du monde de football. Nous avalons, avec un sourire niais, la logorrhée des politiciens et des économistes qui nous promettent la croissance à perpète et s'extasient sur la progression d'un quart de point de l'indice de confiance des consommateurs, calculé par l'Institut de statistiques infailibles de l'université George le menteur du Texas.

Un extraterrestre doué de raison se tapoterait le front en nous observant. Si Dieu existe, il se moque de nous derrière son nuage ; quand il rit, nous croyons que c'est le tonnerre.

Mais si Dieu nous a créés, quel flop ! Quel raté historique et même préhistorique !... L'humanité est une marchandise

défectueuse. Je songe à ces mystiques américains qui prêchent l'hypothèse du « dessein intelligent » : l'évolution darwinienne, prétendent-ils, ne saurait avoir inventé la sublime complexité de la vie, notamment celle de notre genre. Les mutations au hasard et la sélection naturelle ne pourraient aboutir à l'humain, lequel procède forcément d'une intelligence supérieure... Je suis désolé de noter que, si nous sommes le plus parfait résultat de l'intelligence divine, le QI du Créateur avoisine celui du pithécanthrope !

Ce que je vais peindre dans ce chapitre n'est ni plus ni moins que la guerre de tous contre tous. Individus contre individus, groupes contre groupes, religions contre religions, États contre États, empires contre empires. Nous avons même, voici quelques décennies, imaginé en découdre avec les Martiens. Hélas ! Non seulement l'Éternel, Yahvé, Allah ou Vishnou nous ont faits de travers, mais ils ont oublié de fabriquer les Petits Hommes verts. Le « dessein intelligent » ressemble au cahier de brouillon d'un enfant de classe maternelle.

Parce que nous, *Homo sapiens*, sommes de plus en plus nombreux sur un vaisseau spatial aux dimensions et aux ressources limitées, nous aurons de plus en plus souvent, et avec de moins en moins de scrupules, recours à la violence.

Le vingt et unième siècle sera belliqueux, ou je ne m'y connais pas. La conclusion pourrait en être une série de conflits terrifiants qui s'achèveraient en guerre totale – la troisième et dernière à laquelle on accolerait l'adjectif de « mondiale ». Au bouquet final de ce feu d'artifice, l'humanité serait grillée, écrasée, irradiée, affamée, noyée, gelée, anéantie. Sans le moindre espoir de renaissance ou de réincarnation...

Sans aucune chance de ressusciter avant le Jugement dernier ; et encore : si Dieu ne foire pas la résurrection des morts comme il a loupé la création...

Mettons que la catastrophe finale survienne avant 2100 : le vingt et unième siècle serait le premier du genre qui durerait moins de cent ans. Ce serait drôle s'il y avait encore quelqu'un pour rire. Il resterait, certes, des cafards et des scorpions ; mais ces créatures ont-elles le sens de l'humour ?

J'ai évoqué, au chapitre précédent, nos pulsions essentielles : le sexe, le territoire et la hiérarchie. Nous sommes leurs esclaves. Nous adorons qu'elles nous fouettent et nous fassent ramper. Avant de décrire l'apocalypse à laquelle elles nous mènent, il me faut esquisser leur chemin organique.

Nous aliénons notre liberté à ces tendances parce qu'elles nous font plaisir. Le secret de notre vie (donc de notre mort) gît dans cette biologie des passions.

Certains pensent que le plaisir est subjectif, avec son cortège de fantasmes. Nous le renforçons, bien sûr, par des images excitantes. Mais il est d'abord matériel. Il requiert des neurones et des neurotransmetteurs. Je détaillerai ce processus dans un autre livre... si tel est mon bon plaisir ! Une chose est sûre : la notion de « péché », qui constitue la base de toute religion, s'y trouve aplatie. Nos actes altruistes participent du même schéma organique que leurs symétriques égoïstes. Le vice et la vertu, le bien et le mal se paient d'un poids égal de molécules. L'ermite dans sa grotte et Job sur son fumier jouissent en mobilisant les mêmes neurones que Sardanapale et Jack l'Éventreur. Le paradis communique avec l'enfer : ils ne sont séparés que par le hasard.

Nous possédons, dans notre encéphale (mille trois cents centimètres cubes de problèmes et peu de solutions), des aires du plaisir et de la récompense. La scène se passe dans notre cerveau primitif (ou limbique, ou reptilien), où se trouvent les supports de notre mémoire et de nos émotions, ainsi qu'un petit organe d'apparence négligeable : le noyau accumbens.

C'est dans cet amas de neurones que s'élaborent nos plaisirs.

Le noyau accumbens est farci de récepteurs de la dopamine. Cette substance est un neurotransmetteur, comme la sérotonine, l'acétylcholine, la noradrénaline ou le glutamate.

On pourrait écrire que c'est la « molécule du bonheur »... Lorsque les récepteurs dopaminergiques de notre noyau accumbens sont excités, nous aimons. Nous adorons. Nous dégustons. Nous savourons. Nous sommes gratifiés par ce que l'existence nous propose de plus positif : un instant d'extase...

Heu-reux ! Nous sommes heu-reux...

Notre peau s'échauffe, nos yeux papillotent, nous voyons des étoiles, notre respiration s'accélère, notre cœur bat plus fort, nos orteils sont en éventail, nous bavons, nous poussons de petits cris ridicules. Alléluia s'il s'ensuit un orgasme ! Nous avons l'air idiot, mais nous voulons prolonger ce moment. Ou le revivre. *Bis repetita placent*, et même beaucoup ! Lorsque nous ressentons un plaisir, nous en identifions la cause : un plat goûteux, un bon vin, le parfum d'une fleur, le visage d'un ami, le spectacle d'un sexe, etc. Nous en mémorisons la source. Nous cherchons à y revenir. Et nous nous retrouvons dépendants. En addiction. Obligés de renouveler la dose. Accros. *Junkies*...

Les drogues (licites ou illicites) comme le tabac, l'alcool, le cannabis, la morphine, l'héroïne ou la cocaïne, court-circuitent nos circuits du plaisir et de la récompense. Elles agissent, de façon directe ou indirecte, en stimulant nos récepteurs de la dopamine. Nous en devenons esclaves en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Tout s'écroule avec l'état de manque qui s'ensuit, et les souffrances physiques et morales qu'il inflige. Les opiacés (la morphine et ses cousines) poussent la trahison jusqu'à singer les endorphines, ces hormones antidouleur que sécrète notre cerveau.

Nous essayons de nous persuader que nous sommes adultes, vaccinés, éduqués, rationnels, maîtres de nos passions. En vérité, nous ne contrôlons rien. Nous disons « amen » à nos circuits de la récompense, qu'avec Sigmund Freud nous pourrions nommer notre « Ça »... Notre moi et notre surmoi, nos sentiments, nos lois, notre morale et notre religion se plient aux oukases de nos récepteurs de la dopamine. Je sais : c'est dur à avaler pour le métaphysicien et le philosophe spiritualiste, convaincus que l'homme possède une âme

distincte du corps. Mais rien n'échappe à la dictature de notre cerveau limbique. Tels les Lotophages (les mangeurs de lotus de *L'Odyssée* d'Homère), nous sommes drogués. Nous quêtons les paradis naturels ou d'artifice. Nous en oublions jusqu'à la signification du nom que nous nous sommes choisi : *Homo sapiens*, l'« homme sage ».

Et c'est ainsi que l'humanité disparaîtra.

*

Parmi les stupéfiants majeurs, les plus faciles à trouver sont le sexe, le territoire et la domination. Ce ne sont ni les moins chers, ni les moins dangereux, mais leur commerce est licite.

Le degré de tolérance sociale au sexe varie avec l'intensité de la coercition religieuse. Les intégristes de tout poil fustigent l'acte charnel qui les obsède. La vibration érotique n'est pas la même dans l'Occident de 1968 et dans l'Iran des mollahs. Je rêve d'un Woodstock à Téhéran : la musique rock et cent mille corps nus sous un portrait de l'ayatollah Khomeiny, en train de psalmodier : « Faites l'amour, pas la guerre sainte ! » J'abrège ce délire : les fous d'Allah hurlent au sacrilège. Si l'un d'eux me coupe la gorge, mon noyau accumbens aura de la peine à glaner sa ration de dopamine.

Du côté du territoire et de la hiérarchie, tout est permis et même encouragé. La possession et la domination sont élevées au rang de valeurs. On les récompense par des biens matériels, un salaire, une rente, une marge brute, des profits. On les célèbre par un tableau d'honneur, des médailles ou un tiraillement d'oreille de Napoléon au grognard.

Notre différence avec les animaux tient dans l'épaisseur de la matière grise (cortex et néocortex) que l'évolution a ajoutée à notre cerveau reptilien. Hormis l'ange et le diable, dont la place dans la classification des espèces reste douteuse, nous sommes l'unique créature qui manie le symbole et l'abstraction. Nous pratiquons l'analyse et la synthèse, y

compris la phénoménologie de l'esprit de Hegel, qui est à la brève de comptoir ce que l'écheveau est à la ligne droite.

On a pu croire que ce qui distingue l'homme de la bête, c'est l'intelligence, l'outil, le langage, le sentiment ou la conscience. Mais les grands singes, les dauphins, les éléphants, les perroquets possèdent une ébauche de ces facultés. L'originalité de notre genre réside dans sa capacité à interpréter le comportement de son semblable. Non seulement nous pensons mais nous savons que notre voisin en fait autant. Nous cherchons à deviner ce qu'il a dans le crâne, à comprendre ce qu'il mijote.

Cette aptitude, qu'on nomme aussi « empathie », apparaît chez l'enfant vers l'âge de trois ans et demi (dix-huit mois pour le langage). Le petit homme affine alors son art du caprice ou du mensonge. Il apprend l'humour et la saveur des contes. Il se passionne pour *Le Chat botté* ou *Peter Pan*...

L'empathie structure nos rapports individuels, nos us et coutumes, nos codes et nos lois. Elle unifie nos sociétés. Elle permet l'ironie, qui constitue notre plus noble production.

Elle ne nous rend pas heureux : au contraire ! Elle est facteur d'inquiétude. Elle alimente notre sentiment d'insécurité. À cause d'elle, nous devenons méfiants, soupçonneux, cauteleux, hostiles envers nos voisins, toujours prêts à leur tendre des pièges et à lancer des actions préventives. C'est ainsi que naissent la haine, l'appel au meurtre, la course aux armements, la mobilisation générale et la guerre.

*

Chaque fois que nous étendons notre domaine ou que nous prenons le dessus sur quelqu'un, nous en tirons une récompense chimique en dopamine et autres molécules gouleyantes. Nous n'avons qu'une hâte : recommencer. Devenir toujours plus riches et plus puissants !

À l'inverse, nous souffrons si notre fief est écorné ou si un concurrent nous dépasse dans la file. Comme tout animal, nous aimons notre territoire parce que nous nous y sentons en sécurité. Il nous garantit notre approvisionnement en éléments vitaux : air, eau, nourriture, etc. Il nous protège. Il accroît nos chances de rencontrer un (e) partenaire sexuel (le). Spinoza dirait qu'il permet à notre être de « persévérer dans son être ». Nous ne connaissons pas d'expressions plus douces que « faire son nid », « bâtir sa maison » ou « fonder son foyer ». *Home, sweet home*... Le sans-abri est malheureux ; il provoque la pitié. Le vagabond ou le nomade inquiètent : on se demande s'ils viennent voler ; ils suscitent la suspicion, le rejet, la haine.

Nous aimons notre chez-nous : j'appelle cela le « syndrome du château fort » (ou « du cocon »). Enfants, nous jouons au seigneur dans son donjon. Adultes, nous remplaçons le manoir imaginaire par un appartement, un bureau, une voiture... Notre ultime territoire est une concession au cimetière.

Notre petit royaume constitue une extension de nous-même. Nous le jugeons sacré.

Notre désir de dominer est tout aussi incœrcible. Les Romains avaient un proverbe pour formuler cette pulsion : « Plutôt le premier dans son village que le deuxième à Rome ! »

Nous défendons nos biens et notre place comme le chien sa niche ou l'éléphant de mer son harem aux îles Kerguelen. Il s'ensuit une foire d'empoigne dont la guerre n'est que le délire suprême. Le nœud tragique.

L'orgasme sadomasochiste !

*

Possession, domination... Avoir et être... Partout, l'individu affronte l'individu, le groupe défie le groupe. Qui veut se faire une idée de l'apreté des duels n'a qu'à observer les relations entre voisins ou collègues de travail ; entre politiciens,

avocats, sportifs, écrivains ou chercheurs scientifiques. Voyez ces philosophes qui se haïssent en dissertant de la bonté universelle ! Regardez ces humanitaires qui se disputent l'aide aux victimes ! Examinez ces soldats de la vraie foi qui égorgent l'infidèle en psalmodiant : « Dieu est amour ! »

Lorsqu'il nous arrive de manquer de territoire ou de congénères à dominer, nous accaparons le milieu naturel et les autres espèces : d'où la passion du chasseur pour la chasse et du clochard pour son chien... Je ne parle même pas de la prise de pouvoir perverse, mais si fertile en émotions, que constituent le saccage des biens d'autrui, l'incendie volontaire, la pollution criminelle, le viol, la torture, la pédophilie ou le meurtre...

Lorsqu'un grand nombre de sujets s'empèguent (verbe provençal), la partie devient drôle et dramatique à la fois, c'est-à-dire ridicule et sanglante. Les baffes physiques ou morales partent plus vite que les « obus en monômes » d'Apollinaire. La violence se déchaîne. Le sang gicle, puis coagule. On peut en faire un opéra ou un film : l'humanité déploie son génie dans la haine.

Les types de domination varient avec les époques et la géographie. Les critères hiérarchiques peuvent être socio-économiques : il en va ainsi avec les castes de l'Antiquité (esclaves, plébéiens et patriciens) ou de l'Inde (des intouchables aux maharadjahs) ; avec les strates féodales : serfs, clergé, noblesse ; ou avec les classes sociales capitalistes : quart-monde, prolétariat, petite et grande bourgeoisies, World Company...

La distinction relève parfois de la religion. Dans les théocraties, le curé, le pape, le pasteur, l'imam, le rabbin ou le lama sont infaillibles. À qui porte la bonne parole par le prosélytisme ou la guerre sainte, on promet la domination suprême : une place au paradis.

Avec les utopies communistes, le territoire et la hiérarchie revêtent d'autres oripeaux. Tout le monde est réputé avoir la même valeur. Mais, comme dit George Orwell dans *La Ferme*

des animaux, certains sont plus égaux que les autres. Les dirigeants du Parti épousent la cause du peuple : ils mangent du caviar, mais prolétarien. Ils vivent dans les palais des tsars ou des empereurs, mais se font appeler « camarade ». Ils citent Marx et Engels, et le congrès applaudit : preuve qu'ils aiment les masses populaires. Ils s'appellent Lénine, Staline, Mao Zedong, Kim Il-sung ou Fidel Castro. Ils séparent le bon grain révolutionnaire de l'ivraie gauchiste ou révisionniste en appliquant la vertu égalitaire des chars d'assaut dans les rues de Prague ou sur la place Tian'anmen.

D'autres codes d'évaluation sont moins pesants que les tanks. Par exemple, le bulletin scolaire, le championnat de football ou les étoiles au *Guide Michelin*. Il leur arrive également de faire des morts. En vérité, nous utilisons tous les moyens pour repousser nos frontières et escalader l'échelle sociale : la banque et la politique ; le commerce et l'industrie ; la science et la technologie ; l'escroquerie et le droit ; le sport et les médias ; l'amour et l'amitié...

Les stratégies de groupe excellent. Le corporatisme, le communautarisme, le poujadisme triomphent. On descend dans la rue, on incendie, on casse : le pouvoir cède. « Routiers en colère », « chasseurs en colère », paysans, cheminots, pêcheurs, enseignants, infirmières, chrétiens, juifs, musulmans « en colère » : tout le monde enrage. J'attends la manif qui brandira la banderole « colériques en colère » ! Dans le *Manifeste du Parti communiste*, Karl Marx lance le fameux : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Devant le spectacle de ceux qui se battent pour leur clocher, leur religion, leur corporation ou leur ethnie, il me revient en mémoire une phrase que j'avais écrite sur un mur de la Sorbonne, une nuit de Mai Soixante-huit (et alors que je militais dans un groupuscule gauchiste) : « Individualistes de tous les pays, restez-le ! »

J'adhère à ce slogan de mes vingt-trois ans.

Parce que tous les *Homo sapiens* possèdent les mêmes circuits du plaisir, la même faculté d'empathie et les mêmes pulsions animales, nous nous retrouvons emportés dans une effrayante dialectique du pouvoir et de la peur. Notre barbarie et notre angoisse se mettent en abyme : chacune relance l'autre. Nous glissons vers la paranoïa. Nous ne voyons aucun remède à ce vertige, sinon le recours à plus d'agressivité encore.

Rares sont ceux qui se lèvent et disent avec force : « J'arrête cette course insensée ! Je fais la paix avec les autres et avec moi-même ! » Rarissimes sont ceux qui tiennent leur résolution...

Le racisme est une des conséquences les plus sinistrement loufoques de notre nazisme essentiel. Les biologistes savent qu'il n'existe aucune race humaine, au sens où on en décrit chez les vaches ou les chiens. La couleur de la peau ou des yeux est un trait génétique négligeable. S'il faut greffer un cœur à un Aryen fasciste, on a autant de chances de trouver l'organe histologiquement compatible dans la poitrine d'un Juif, d'un Noir ou d'un Arabe que dans celle d'un Dupont-la-Joie blanc ou rose.

Rien n'y fait : le racisme prospère. Sa gestation est simple. Je veux accroître mon territoire (plaisir). Mon voisin me gêne : il faut que je le domine (plaisir) et que je l'extermine (double plaisir). Pour m'en débarrasser, je vais le déprécier par le verbe, puis l'achever par le pogrome.

Je commence par l'anéantir en paroles. Je répands l'idée « scientifiquement démontrée » qu'il appartient à une « race inférieure ». Je le décris comme stupide. Laid. Paresseux. Voleur. Égoïste. Pervers. Vicieux. Avec – horreurs aisément repérables ! – la peau noire (ou jaune, ou blanche, ou bronzée) et les cheveux crépus (ou frisés, ou raides, ou roux). Il sent mauvais. Il parle fort. Il est indiscipliné. Il ne songe qu'à forniquer. N'avez-vous pas entendu dire qu'il est l'allié du diable ? Et qu'il dévore les enfants ?

Lorsque je l'ai dévalorisé à mes yeux, et si possible aux siens, il me reste à lui voler ses biens et à le parquer dans un ghetto. Le jour où j'ai besoin d'un bouc émissaire, je déclenche le massacre : discours d'Hitler à Nuremberg ou « Radio Mille Collines » à Kigali. Zyklon B ou machette...

Pour parfaire l'opération, j'ai besoin d'un tour de passe-passe : me poser en victime. Je ne suis pour rien dans ces événements regrettables. Tout ce qui arrive est de sa faute. Le méchant au gros nez ou à la peau basanée me veut du mal. Il me dévalise, il séduit ma femme, il menace mes gosses. Il détient tous les pouvoirs. Il échappe à la police et à la justice grâce à ses réseaux secrets. Il a des acolytes haut placés. Il signe de mystérieux protocoles. Il noue des pactes et fomenté des complots. Si personne ne l'arrête, non seulement il deviendra le roi chez moi, mais le maître du monde. Sa présence perturbe le cours de l'Histoire et la marche de la société – laquelle deviendrait idéale si je réglais le problème une fois pour toutes.

Je passe à l'acte avec la satisfaction du citoyen responsable. Non seulement je suis en état de légitime défense, mais je protège les miens. En éliminant une erreur de l'évolution, je fais mon devoir. Le plaisir que j'éprouve à tuer récompense un travail bien fait. S'il avait la moindre idée de ce que signifie le mot « civilisation », celui que j'élimine devrait d'ailleurs me remercier – tant sa seule existence contrarie l'harmonie du monde !

Un raciste est un crétin qui se prend pour la race supérieure... J'ai inventé cette définition dans un bistrot du neuvième arrondissement de Paris, en entendant un poivrot éructer des insultes à l'adresse des « négros » et des « bougnoules ». Cet imprécateur imbibé de bière appartenait à la catégorie dominante du genre humain.

Entre le racisme et la guerre, il n'y a que l'épaisseur d'une grenade offensive. Nous avons le racisme :

nous aurons donc la guerre.

*

Un autre *Homo sapiens* pousse à l'absurde notre commun désir de domination : le terroriste.

Celui qui pose une bombe dans un train, dans un bus ou dans un cinéma ; celui qui précipite un avion de ligne sur une tour de New York ; celui qui réduit en bouillie la chair innocente en clamant qu'il agit dans un but politique ou pour son Dieu : celui-là mérite d'être appelé « le plus humain des hommes ». Il concentre tous les caractères distinctifs de notre espèce, dont certains disent que seul un « dessein intelligent » a pu la créer...

Le kamikaze endoctriné, dont on a reformaté la cervelle au point qu'il se fait lui-même exploser les boyaux (et la tête, alouette !), est le plus bel exemple de ce que nous incarnons. Aucun chimpanzé, aucun orang-outan, aucun gorille n'irait se suicider pour l'empereur du Japon des singes ou pour le Ben Laden des anthropoïdes !

Le grand frisson du terroriste naît de la perception aiguë du pouvoir qu'il exerce sur ses semblables au moment d'infliger la mort. Dix, cent, mille victimes d'un coup : un avant-goût de la puissance divine ! Le tueur en série éprouve la même excitation. Adrénaline et dopamine, pour un éclair de jouissance...

Concernant les « soixante-dix vierges » promises au martyr de l'islam dans le paradis d'Allah, j'ai mon idée. Il s'agit d'une interprétation erronée du Coran : la sourate parle de « soixante-dix asticots ».

Ceux-là, au moins, sont sûrs.

Amis musulmans, de grâce : encore une minute d'humour avant la fatwa !

*

L'humanité... Si bête et si méchante !

Comment voulez-vous qu'elle n'achève pas son destin par une tragi-comique autodestruction ?

Les rivalités s'exacerbent. Les guerres civiles font partie de nos meilleurs délires. Qui composera une ode à la cité antique dont tous les habitants ont été passés au fil de l'épée ? Qui restituera, avec les exactes nuances, la rougeur du sang mêlé des Serbes et des Croates ? Qui peindra, avec le génie d'Uccello ou de Géricault, la scène où les Tutsi et les Hutu se démembrèrent à la machette ? Et celle où les Tamoul et les Cinghalais se taillent en pièces dans la jungle du Sri Lanka, sous les yeux ahuris du serpent à lunettes ?

Dans toutes les guerres (qu'elles soient civiles, régionales ou mondiales ; de guérilla, de position ou de mouvement), la « volonté de puissance » et le besoin d'« espace vital » se traduisent en obus, en mines et en bombes ; en plaies, en agonies et en alignements de tombes. Telle est la glorieuse incertitude de la bataille ; « le bruit et la fureur » selon Shakespeare ; « le sang, la sueur et les larmes » d'après Churchill. Il m'arrive de sourire avec un air béat pour me persuader que tout ira mieux demain. La méthode Coué (dite aussi « zygomatique ») échoue. Je ne parviens pas à instiller le moindre optimisme dans mon propos. La situation n'est pas triste : elle est désespérée. Nous nous effacerons de la surface de la Terre.

D'abord, par la guerre...

Je ne m'étendrai pas sur les petits conflits sans importance, qui ne font que quelques millions de morts, de blessés ou de réfugiés voués à la famine et aux épidémies. L'espèce humaine s'en accommode. Notre natalité est vigoureuse, les classes creuses se combleront, la chair à canon se régénère...

Je n'évoquerai que les guerres les plus nobles et les mieux tuantes. Les mondiales... Du niveau de celles de Quatorze ou de Quarante. Notamment la plus belle, celle qui nous pend au nez : l'atomique...

Notre chef-d'œuvre.

*

« Un frisson d'eau sur de la mousse... »

Aujourd'hui, l'Afrique centrale récite Verlaine ! Au Burundi, à deux mille cinquante mètres d'altitude, une humble pyramide marque le lieu d'une auguste naissance : celle du Nil.

L'eau qui chante près de moi courra six mille sept cents kilomètres avant de s'unir à la Méditerranée. J'y trempe la main. *Quaerere fontes Nili* (« Chercher les sources du Nil ») : ce proverbe latin résume la curiosité humaine ; notre aptitude au rêve ; notre envie de savoir. Désormais, la quête humaine risque de se résumer en un verbe : survivre !

Ce ruisseau s'appelle Kasumo. Il alimente la Luvironza, qui grossit la Ruvuvu, qui file dans le Nyawarongo, qui se jette dans l'Akagera, qui va au lac Victoria. Le Nil Blanc s'échappe de cette mer intérieure, bouillonne en Ouganda et tombe de trente-six mètres aux chutes Kabalega : fracas liquide et fumée d'argent... Il paresse dans le lac Albert, puis se perd dans les marais du Sudd, au Soudan. À Khartoum, il fusionne avec son *alter ego*, le Nil Bleu, venu des montagnes d'Éthiopie. Les jumeaux réunis se lancent dans la traversée du plus vaste désert du monde : le Sahara. Désormais sans adjectif, le Nil entre dans l'Histoire. Voici l'eau de pharaon. Le miroir du Sphinx.

Je contemple le filet qui glougloute et scintille. J'enjambe le fleuve enfant. Un pied sur chaque rive, je me donne l'illusion d'être un géant debout sur l'Afrique.

Le Nil apporte la vie dans le quart nord-est de ce continent. Il y a abreuvé et arrosé les plus fascinantes civilisations. Aujourd'hui, il devient l'objet de sanglantes batailles. Cent cinquante millions d'habitants peuplent son bassin. À qui appartiennent ses eaux ? Aux Tutsi et aux Hutu des sources ? Aux Ougandais et aux Tanzaniens du lac Victoria ? Aux

Éthiopiens ? Aux fellahs du Soudan et d'Égypte ? Aux électriciens de Roseires et d'Assouan ? Aux citadins de Khartoum et du Caire ? Chacun revendique cette richesse. Mais le fleuve s'épuise. Barré, détourné, canalisé, pompé de toutes parts, il se vide. Il n'offre plus de substance à la Méditerranée. Damiette et Rosette – les deux branches de son delta – sont presque à sec.

L'eau liquide a permis la vie sur la Terre. Elle la conditionne et l'entretient. L'humanité est une fieffée buveuse, même si certains de ses représentants ne fonctionnent pas à l'*aqua simplex*. La molécule H₂O devient un motif de discorde. Jadis, c'était un don du ciel. De nos jours, on y voit une marchandise. Demain, ce sera un produit stratégique...

Les guerres de l'eau ont commencé. Elles seront de plus en plus forcenées. Les humains s'étriperont pour des rivières ou des aqueducs. Des pans entiers de notre planète vivront le syndrome de ces voyageurs perdus dans le désert et auxquels il reste un fond de gourde. Vont-ils partager ? Dans les romans et les films, le méchant meurt, piqué par un scorpion. Dans la réalité, la caravane n'est composée que d'égoïstes, dont le venin s'appelle « arme à feu » et n'a pas d'antidote.

L'eau est consubstantielle à la vie. Indispensable à l'homme, aux animaux et aux plantes. À l'industrie, à la production d'énergie et aux transports... L'eau des océans abonde, mais elle est salée. L'eau douce est rare (deux et demi pour cent de l'hydrosphère) et surtout solidifiée dans les calottes de l'Antarctique et du Grønland. L'eau douce liquide est rarissime (sept pour mille du total). L'homme en prélève environ cinq mille kilomètres cubes par an. Il en utilise (et en gaspille !) des quantités inégales selon qu'il est américain (sept cents litres par personne et par jour), européen (trois cents litres) ou africain (trente litres). Aujourd'hui, un milliard trois cents millions de nos congénères (un sur cinq) n'ont aucun accès à l'eau potable. Dans vingt ans, ils seront trois milliards (deux sur cinq). Avec des tragédies sanitaires – famines et épidémies : choléra, dysenterie, paludisme, bilharziose, onchocercose...

À la source du Nil, je songe au roman de science-fiction de Frank Herbert, *Dune*. Sur la planète Arrakis, l'eau est devenue si rare que les habitants doivent revêtir une combinaison spéciale, appelée « distille », qui transforme leur sueur en eau potable...

En sommes-nous déjà là ? Pas si loin...

D'un côté, je n'imagine pas que notre espèce deviendra plus altruiste. De l'autre, il est impossible d'alimenter les robinets du monde en dessalant l'eau de mer (avec quelle énergie ? le pétrole ? le nucléaire ?) ou en allant remorquer les icebergs de l'Antarctique (que, de toute façon, le réchauffement climatique fait fondre de plus en plus vite). Par conséquent, je proclame solennellement ouverte la guerre universelle de l'eau.

Nous en vivons les escarmouches. Israël n'occupe pas le plateau du Golan pour des raisons stratégiques, mais parce que ce massif alimente le Jourdain et la nappe aquifère de Judée-Samarie. L'eau de l'Euphrate appartient-elle à la Turquie, à la Syrie ou à l'Irak ? *Quid* de celle du Rhin, de l'Oder ou du Danube qui sillonnent l'Europe ? De celle du Sénégal, du Zambèze, du Colorado, du Paraguay, du Brahmapoutre ou du Mékong ? De l'énorme Congo et du géant Amazone ? Déjà, sur l'Oussouri, la Chine et la Russie (au temps de l'URSS) se sont déclaré la guerre de l'Amour !

Autrefois, vous mettiez un fleuve et vous aviez un problème de frontière. Désormais, vous faites couler une rivière et vous déclenchez une bataille de l'eau.

Sur les hauts plateaux d'Afrique, je ne rêve pas seulement à l'histoire de l'humanité, qui a débuté dans ces contrées avec l'australopithèque et l'*Homo erectus*. Je vois s'avancer le spectre menaçant des guerres de la soif.

Il nous faudrait un improbable sursaut de sagesse pour que, demain, le Nil Blanc et le Nil Bleu ne se changent pas en Nil Rouge.

L'Angleterre médiévale a connu la guerre des Deux-Roses. Le vingt et unième siècle aura celle des deux fluides.

Avec l'eau, un autre liquide provoquera des convulsions mortelles. Un mélange poisseux, non pas translucide et chantant comme la source où la nymphe frissonne, mais un fond de chaudron visqueux, noir et puant.

Le pétrole...

Comme l'eau, le pétrole fera couler le sang. Du point de vue de l'esthétique, le mélange sera réussi ; avec des transparences subtiles et des moirures dignes du drapeau nazi (pétrole noir, eau blanche, sang rouge : les trois couleurs hitlériennes ; le cauchemar continue).

Notre civilisation entière procède de l'emploi massif des combustibles fossiles – charbon, pétrole et gaz naturel. En quelque sorte, la population humaine doit sa formidable explosion au moteur du même nom. Au début de la révolution industrielle, nous étions un milliard de sujets ; aujourd'hui, six et demi. L'énergie que nous avons tirée du carbone entreposé dans le sol par la vie, durant des centaines de millions d'années, nous a permis de gonfler nos muscles, ou plutôt de substituer des pistons et des cylindres à nos biscotos débiles. Grâce à quelques inventions (la machine à vapeur, le moteur à explosion, le moteur à réaction...), nous avons conquis le globe et mis en coupe réglée tous les milieux. L'agriculture industrielle, avec ses engins (qui tournent au pétrole), ses engrais chimiques (tirés du pétrole) et son irrigation (les pompes marchent au pétrole), nous a donné de superbes récoltes ; question tonnage : pour la qualité, c'est moins bon... Grâce à nos usines, alimentées et animées par la machine à vapeur, le moteur à explosion et l'électricité (laquelle dérive, pour l'essentiel, de combustibles fossiles), nous avons créé cette société de consommation qui nous rend si vaniteux ; que nous appelons « progrès » ; et dont nous feignons de croire qu'elle est universellement partagée (en réalité, par un humain sur six) et qu'elle sera éternelle (en vérité, elle agonise).

Goinfrerie. Dépendance...

Nous sommes drogués. En état d'addiction. Cet esclavage nous rend fous. Nous en voulons sans cesse davantage. Peu nous importent les conséquences. Nous réclamons l'énergie la moins chère et la plus facile à utiliser : du pétrole, encore du pétrole, toujours du pétrole ! À pleins tuyaux ! À pleins tankers – et tant pis pour les marées noires ! Nous nous comportons, avec les hydrocarbures, comme des enfants qui mangent trop de hamburgers, boivent trop de boissons sucrées et grignotent à longueur de journée, vautrés devant la télé. Nous infligeons à la planète une pathologie de pléthore qui ressemble à une obésité morbide. Il faudra bientôt passer à la caisse. Pour l'individu, la note se paie en surpoids, en diabète, en hypertension et en maladie rénale ou circulatoire ; en infarctus du myocarde ou en accident vasculaire cérébral.

Pour l'espèce, la facture est un empoisonnement généralisé de l'air, de l'eau et de la nourriture ; des désastres climatiques ; et la guerre.

*

Rien ne dit que le patient s'en relèvera. En elle-même, la pollution de la planète par les combustibles fossiles pose de graves problèmes : j'y reviendrai. Mais le danger principal que nous courons avec les hydrocarbures, c'est notre propre violence.

Le vingtième siècle a été celui de l'énergie bon marché. Bradée, quasiment donnée. Il n'y avait qu'à se baisser pour la prendre – dans le sous-sol de l'Arabie, de l'Irak, de l'Iran ou du Venezuela. Nous vivons un changement majeur. Le vingt et unième siècle nous ramène à la case Moyen Âge. L'énergie redeviendra hors de prix. Réapprenons dès maintenant à atteler nos chevaux et nos bœufs ! Et retroussons nos manches !

Le nucléaire « classique » (la fission contrôlée de l'uranium ou du plutonium) ne compensera jamais l'effondrement de la

production pétrolière. Il n'y a pas assez de minerai d'uranium pour cela. L'énergie suprême et inépuisable – la fusion de l'hydrogène, celle qui allume le feu des étoiles – ne nous est que lointaine promesse ; voire utopie. « Avec le réacteur Iter et ses dérivés, nous la domestiquerons dans trente ans ! » assurent les « spécialistes ». Je me souviens qu'il y a trente ans leurs prédécesseurs nous promettaient la même chose pour... « dans trente ans » ! Juré, craché... Nous n'avons quasiment rien investi (ou si peu que c'en est ridicule) dans les énergies renouvelables – le Soleil, sa chaleur et sa lumière (le photovoltaïque) ; la biomasse ; la géothermie ; le vent ; la mer – les courants, les marées, les vagues, les gradients de salinité et de température...

Notre monde fonctionne au « tout-pétrole ». Il en dépend. La planète se shoote au gasoil, à l'essence, au kérosène, au gaz naturel. Ces produits ont été déposés comme un cadeau par la vie depuis l'ère secondaire. Ils datent du temps des ammonites, des dinosaures ou des mastodontes. Nous sommes en train de les épuiser. Quand ils manqueront, non seulement nous en reviendrons au Moyen Âge, au geste auguste du semeur, au fagot dans la cheminée et au cheval de labour, mais aussi à la guerre de Cent Ans.

Avec des armes de destruction massive au lieu de lances et d'arbalètes...

*

En cet incertain début de vingt et unième siècle, une chose est claire : les courbes de production et de consommation des hydrocarbures se croisent. L'une décline, l'autre grimpe. Plus les puits se tarissent, plus ils deviennent difficiles (et onéreux) à exploiter, et plus les humains sont nombreux à lorgner sur leurs trésors. Nous avons vécu cent cinquante ans de gabegie. Nous brûlons encore, chaque année, ce que la nature a mis autrefois un million d'années à fabriquer en recyclant des cadavres de végétaux et d'animaux.

Mais c'est fini... Nous pouvons compter les crans de notre ceinture !

Selon la Securities and Exchange Commission américaine (la SEC, l'Autorité des marchés financiers), depuis que nous consommons du pétrole, nous en avons extrait neuf cent quarante-quatre milliards de barils (un baril vaut cent cinquante-neuf litres). Il en resterait sept cent soixante-quatre milliards sous forme de réserves « prouvées » ou « probables ». Et, au mieux, cent quarante-deux milliards à découvrir. Si ces chiffres sont exacts, cela signifie que la production mondiale est déjà en déclin. Elle a basculé du mauvais côté de la colline... Elle diminuera peu à peu, avec des reprises ponctuelles, mais de façon tendancielle et inéluctable... Nous avons atteint, pour la planète, ce qu'on appelle le « pic de Hubbert » (du nom du géologue américain King Hubbert, qui l'a décrit dans les années cinquante). Ce point matérialise le moment où la courbe en cloche de l'exploitation d'un gisement commence à redescendre. Certaines estimations de spécialistes diffèrent un peu de celles de la SEC, mais aucune ne situe le « pic de Hubbert » au-delà des années 2010 à 2015. Les évaluations les plus pessimistes sont légitimées par le fait que nombre de compagnies pétrolières ont surestimé leurs réserves dans le seul but de faire grimper leur titre en bourse. La plupart des États producteurs ont agi de même pour affirmer leur puissance ; à commencer par le premier d'entre eux, l'Arabie Saoudite.

Il y aura de moins en moins d'hydrocarbures, et ils vaudront de plus en plus cher. Au moment où j'écris ces lignes, le baril de brut se négocie à un peu plus de soixante dollars. Je parie qu'il en coûtera cinq cents en 2020. Les bons gisements sont repérés et exploités depuis des décennies. Nous suçons comme des malades ce qu'ils recèlent encore. Parfois, nous tombons sur un petit champ jusque-là ignoré, mais il n'existe aucune chance qu'on découvre un nouvel eldorado de l'or noir ; qu'on invente un autre Moyen-Orient sur la terre ferme, au fond des mers ou sur la planète Mars.

Certains laissent croire qu'on pourrait récupérer bien davantage que ce qu'on aspire de chaque puits (environ un tiers) : en réalité, assez peu, et au prix fort, en énergie comme en argent. D'autres parient sur le gaz naturel : il en reste, certes, mais pas beaucoup plus que de pétrole. D'autres encore fondent leurs espoirs sur l'exploitation d'hydrocarbures très lourds et impurs. En particulier, les naphthes du Venezuela (mille deux cents milliards de barils) ; les sables asphaltiques du Canada (mille huit cents milliards de barils, dont trois cents récupérables) ; ou les schistes bitumineux du Colorado, du Wyoming et de l'Utah. Certains « spécialistes » nous assènent que les réserves de charbon pourraient satisfaire notre appétit d'énergie pendant des siècles.

Il faut savoir que tous ces produits de substitution du pétrole nécessitent des traitements destructeurs. En premier lieu, le creusement de gigantesques mines à ciel ouvert, qui saccagent la nature et tuent les rivières. Ensuite, de phénoménales quantités d'eau chaude, donc d'énergie ; ce qui amène leur emploi aux limites de l'absurde... Enfin, leur combustion lance dans l'atmosphère des masses colossales de particules toxiques et de gaz carbonique à effet de serre...

Une autre illusion, créée et entretenue par les gros agriculteurs, est celle des « carburants verts », ou « biocarburants ». Ces produits (éthanol, Diester...) suscitent un enthousiasme déconcertant chez tel ou tel écologiste au raisonnement un peu court. Ils n'ont rien de « vert ». Pour faire pousser les végétaux (maïs, betterave, etc.) nécessaires à leur confection, on mobilise des machines agricoles (qui fonctionnent... au pétrole), des quantités énormes d'engrais (tirés... du pétrole, et qui polluent l'eau), des pesticides (encore plus toxiques) et une irrigation intensive (alors que l'eau manque). Où est le bénéfice ? Un calcul simple montre que, pour alimenter en biocarburants les moteurs des automobiles qui roulent aujourd'hui sur la Terre, il faudrait y consacrer la totalité des surfaces agricoles de la planète !

En vérité, il n'existe aucune autre solution au problème mondial de l'énergie qu'une diminution rapide, volontaire et massive de notre consommation. C'est l'inverse qui se produit. La généralisation du modèle occidental de croissance et l'émergence de nouveaux pays avides de dépenser et de jouir, nous conduisent à de redoutables impasses. Le rêve des Chinois (comme le nôtre, comme celui des Indiens et des autres) consiste à consommer. Je le déplore, mais c'est ainsi. Où cela nous mène-t-il ? Le Earth Policy Institute (EPI), de Washington, s'est livré à quelques calculs amusants. Si la croissance de l'économie chinoise se poursuivait au rythme actuel (dix pour cent par an), les Chinois rattraperaient les Américains en 2030, avec un revenu *annuel per capita* de trente-huit mille dollars. La Chine serait alors peuplée d'un milliard quatre cent cinquante millions d'habitants et on y verrait pétarader un milliard cent millions d'automobiles – alors qu'il en existe huit cents millions aujourd'hui sur la Terre. D'où sortirait le carburant ? À quel prix les citoyens de Pékin ou de Canton feraient-ils le plein ?

Dans la même hypothèse de « rattrapage », la Chine émettrait, en 2030, deux fois plus de gaz à effet de serre que le reste du monde. Elle consommerait plus de papier que toutes les forêts de la Terre n'en pourraient offrir. Elle absorberait les quatre cinquièmes de la production actuelle de viande et les deux tiers de celle de céréales...

Supposons que l'Inde s'y mette avec la même hargne. Et tous les pays sous-développés...

Abracadabrantesques perspectives...

Mortelles illusions de l'économie de marché et de la sacro-sainte « politique de croissance » !

À mes yeux, une chose est sûre. Avant d'en arriver à de telles absurdités, nous nous serons entre-tués. Nous nous serons massacrés les uns les autres pour le pétrole, l'eau, les minerais, le bois, le dernier poisson, la dernière baleine, bref pour tout

ce que nous appelons nos « richesses naturelles » ou nos « ressources ».

Nous nous comportons comme des goinfres. Nous incarnons d'insatiables gloutons. Nous sommes les seuls vrais parasites de la planète... Nous dévorons le monde sans regarder au-delà de notre jardin, de notre rue, de notre compte en banque, de notre cours de bourse ou de la prochaine élection.

Le plus terrible est que nous sommes aussi de fieffés va-t-en-guerre. C'est ce qui nous rend à la fois si féroces et si drôles.

*

Nous fourbissons nos armes.

Qu'elles soient artisanales, conventionnelles ou de « destruction massive » (chimiques, biologiques ou nucléaires), nous les avons voulues : nous les avons. Nous consacrons des budgets faramineux à leur invention et à leur perfectionnement – des millions de fois plus qu'il n'en faudrait, chaque année, pour vaincre la famine ou soigner les victimes du paludisme et du sida. Nous les avons essayées. Nous les utiliserons encore : car il n'est jamais advenu, dans l'Histoire, que l'homme dispose d'un instrument de domination et ne s'en serve pas.

Nous nous ferons la guerre chimique. La guerre des gaz. Celle qui, selon la molécule, peut être joliment défoliante (l'agent orange), asphyxiante (le phosgène), irritante, vésicante (l'ypérite), neurotoxique (le tabun, le sarin, le soman, le VX), innervante ou incapacitante (les benzylates)... Les belligérants ont utilisé l'ypérite (le gaz moutarde) durant la guerre de Quatorze. Les Américains ont répandu des défoliants au Vietnam, notamment l'agent orange, le tristement fameux 2,4, 5-T, riche en dioxine et qui, trente ans plus tard, continue à provoquer cancers et naissances monstrueuses. Saddam Hussein s'en est servi contre les Iraniens, mais aussi contre les Kurdes du village d'Halabja, en 1988 : un cocktail d'ypérite,

de sarin, de tabun et de VX, digne de la férocité du dictateur, qui a tué cinq mille hommes, femmes et enfants, et laissé dix mille malades, aveugles et handicapés...

Nous nous ferons la guerre biologique.

Nous disposons de souches microbiennes (virus, bactéries, champignons...) que nous élevons avec amour dans les éprouvettes de nos laboratoires, et que nous nous proposons d'envoyer dans les narines de nos ennemis. Variole, poliomyélite, fièvre jaune, dengue ou grippe pour les virus. Charbon (anthrax), botulisme, peste noire, morve, tularémie ou fièvre de Malte pour les bactéries. Rouille, pourriture ou moisissure du côté des champignons...

Nos stratèges n'hésiteront pas à mobiliser ces vecteurs de mort, même s'ils savent que les agents pathogènes sont facétieux et reviennent volontiers infecter l'expéditeur. Le stratège croit toujours qu'il est protégé dans son blockhaus. C'est une amusante illusion.

Si le rire est le propre de l'homme, l'humanité me fait rire.

À d'autres occasions, il me prend l'envie de sucer mon pouce pour me rassurer, en me blottissant dans le giron de ma mère comme quand j'avais deux ans.

Maman !

*

Pour satisfaire son obsession de territoire et de domination, l'*Homo sapiens* est capable du pis.

Et le pis est atomique... Le cauchemar nucléaire a commencé en 1945, à Hiroshima et Nagasaki. Il a failli devenir définitif lors de la crise de Cuba, en 1962 : à cette époque, l'humanité est passée à un doigt de la folie finale. À cause d'un autre dictateur, Fidel Castro, dont les gesticulations avaient mis en rage les « Deux Grands » : États-Unis et Union soviétique...

Nous avons frôlé le désastre. Nous en sommes à peu près aussi proches.

On a détaillé les dangers du nucléaire « civil », les cuves fissurées, les explosions, la fusion du réacteur, les lubies du nuage radioactif, la nocivité multi-millénaire des déchets, etc. Le vrai cauchemar, la menace absolue à côté de laquelle les accidents de Three Mile Island et de Tchernobyl restent des contes pour enfants, c'est la prolifération de l'arme atomique.

Terrifiés par l'enfer qu'ils avaient allumé à Hiroshima et Nagasaki, les États-Unis ont d'abord cru que leur avance technique et scientifique durerait des décennies. Elle a tenu quatre ans : en 1949, l'Union soviétique a fait exploser sa bombe. En 1952, le Royaume-Uni est devenu puissance nucléaire ; puis la France (1960), la Chine (1964) et l'Inde (1974). Le monopole et même l'oligopole n'étaient déjà plus que souvenirs. Le Traité de non-prolifération de 1970 n'a pas eu les effets escomptés : aujourd'hui, le « club » des détenteurs de l'arme suprême s'est agrandi.

Les époux Rosenberg ont été électrocutés pour espionnage, aux États-Unis, en 1953 parce que la bombe atomique était censée reposer sur un terrible « secret », qu'ils auraient révélé à l'URSS. Il n'y a plus de secret. Les ingénieurs sont assez nombreux, et les publications scientifiques assez « ouvertes », pour que nombre de candidats à l'atome militaire puissent se l'offrir. Le prix n'est dissuasif ni pour un État, ni pour un groupe terroriste appuyé par un « État voyou », ni pour une organisation criminelle de l'envergure de la Mafia. La « qualité » de la bombe obtenue n'a pas grande importance. En matière nucléaire, seul le doute compte. Qui prendrait le risque d'essayer un feu nucléaire en pariant que l'arme de l'ennemi n'a qu'une chance sur deux de fonctionner ?

La seule difficulté consiste à obtenir le combustible. Le matériau fissile... Or, la multiplication des réacteurs nucléaires « civils » engendre des masses énormes de déchets susceptibles de servir à la confection de la bombe. Les deux matériaux qui « brûlent » dans les centrales électronucléaires sont aussi les explosifs de *Little Boy* (Hiroshima : l'uranium

235) et de *Fat Man* (Nagasaki : le plutonium)... Non seulement il en existe un marché mondial clandestin, mais encore il suffit, pour s'en procurer, de posséder un réacteur et de retraiter les combustibles irradiés. En chiffres ronds, une centrale de mille mégawatts fabrique cinq cents kilos de plutonium par an, c'est-à-dire de quoi bricoler une trentaine de bombes « rustiques ». La masse fissile cumulée depuis les années soixante-dix atteint (dit-on) quelque quatre mille tonnes. De quoi confectionner deux cent cinquante mille charges du type « Hiroshima »... Les contrôles de l'Agence internationale pour l'énergie atomique (AIEA), dont le siège est à Vienne, en Autriche, ne permettent pas de freiner l'inquiétante dissémination. Après l'Inde est venu le tour du Pakistan et d'Israël... Désormais, la bombe atomique est à la portée d'une trentaine d'États. Certains ne la fabriquent pas pour des raisons politiques, mais pourraient se l'offrir demain : le Japon, l'Allemagne, le Canada, l'Italie, l'Espagne, bref tous les pays industrialisés. Parmi les pays en voie de développement, les candidats sont légion. L'Irak a été sur les rangs, jusqu'à ce qu'Israël ne bombarde son réacteur de Tammouz. Le Brésil, l'Argentine, l'Indonésie, Taïwan, les Philippines, la Thaïlande, le Vietnam pourraient un jour s'y mettre, tout comme l'Arabie Saoudite, la Libye, l'Égypte et quelques autres. Les deux nations qui posent le plus épineux problème sont aujourd'hui la Corée du Nord et l'Iran. Surtout l'Iran, qui tient absolument à fabriquer sa « bombe islamique » ; qui anime de nombreux réseaux terroristes ; et dont le président en exercice vient de déclarer qu'il entendait « rayer Israël de la carte »...

L'arsenal nucléaire est devenu si monstrueux qu'à la fin de la guerre froide chaque citoyen de la planète avait « droit » à quatre tonnes d'équivalent TNT. Quatre tonnes de plastic *per capita*... Enfin une authentique promesse de richesse définitive ! La signature des accords de désarmement Start II, en 1993, a normalement supprimé pour l'an 2003 les deux tiers des charges stratégiques des États-Unis et de la Russie. Ce qui nous laisse encore, à chacun, deux petites tonnes d'équivalent TNT...

*

Je désire, pour achever cet hilarant chapitre, peindre des destructions sans exemple, des horreurs sans pareilles et des souffrances sans nom. Je veux évoquer le plus prodigieux saccage de l'Histoire, celui que nous n'avons pas encore perpétré, mais que nous préparons. Dans l'humble manière du graveur du dix-septième siècle Jacques Callot, je veux exposer *Les Désastres de la guerre*. Pas celle de Quarante, ni celle du Vietnam, ni celle du Golfe, ni celle du Liban, ni même celle de Quatorze-Dix-huit, que Brassens a justement chantée parce qu'elle fut « longue et massacrate ».

Non... J'entends décrire la prochaine.

La plus lumineuse et la plus efficace. La mondiale. La troisième. La nucléaire...

De loin, elle constitue la principale menace qui pèse sur la planète et les hommes. À côté d'elle, les pollutions, l'avancée des déserts, le réchauffement climatique, les virus émergents, la montée des mers et les trous dans la couche d'ozone peuvent passer pour des bagatelles. Des scientifiques ont étudié les scénarios de cette horreur absolue. Ils en ont élaboré des modèles, notamment le « TTAPS », ainsi nommé d'après les initiales de ses auteurs, les Américains Richard P. Turco, Owen B. Toon, Thomas P. Ackerman, James B. Pollack et Carl Sagan.

Toute cette simulation détaille l'élimination définitive de notre espèce et de la majorité des organismes qui l'accompagnent.

Frères humains, si ce conflit éclate, abandonnez toute espérance !

Prenons une guerre nucléaire de « magnitude » moyenne, dans laquelle la puissance explosive mobilisée (c'est le mot) atteint dix mille mégatonnes, soit la moitié de ce que recèlent nos silos. Cinq ou six cent mille Hiroshima. On compterait un

milliard et demi de morts sur-le-champ, sous l'effet du souffle, de la chaleur, de la radioactivité et des tsunamis.

Les premiers trépassés seraient les plus heureux. Les cinq milliards de rescapés regretteraient d'avoir conservé le privilège de respirer. Ils n'auraient sauvé leur peau que pour finir dans des supplices. Un enfer sur la Terre !... Irradiés, choqués, malades, ils erreraient sous un ciel que les rayons du Soleil ne parviendraient plus à percer. Des nuées opaques couvriraient la planète, dues à des millions de tonnes de poussières et de fumées soulevées jusque dans la stratosphère par les explosions et les incendies. Une chape de nuit s'abattrait pendant trois mois. La luminosité du ciel resterait faible durant un an. À la surface du globe, la température chuterait à moins quinze ou moins vingt degrés Celsius. Rivières, lacs et mers gèleraient. L'hiver nucléaire régnerait sans espoir ni merci. Durant un an, on ne pourrait cultiver aucun jardin ni aucun champ. Sans lumière, les plantes ne pourraient assurer la photosynthèse qui entretient les chaînes alimentaires. Les animaux mourraient. Les humains, grelottants, implorants, frappés de toutes les maladies, se traîneraient dans les ruines des cités qui faisaient leur orgueil. Imaginez ces misérables qui s'entre-tuent pour la dernière boîte de conserve d'un supermarché ! Si, après un an de disette et de souffrances, il se trouvait encore quelques survivants (mettons, aux Kerguelen ou à l'île de Pâques), ces miraculés reverraient un pâle Soleil qu'ils pourraient prendre pour celui du renouveau. Pas pour longtemps... La couche d'ozone aurait été détruite : des flux de rayonnements cosmiques et ultraviolets termineraient le boulot des bombes.

Une guerre nucléaire anéantirait-elle toute vie sur Terre ? Ce n'est pas sûr... Des cafards, des termites, des crustacés, des scorpions, des araignées pourraient en réchapper : ces invertébrés supportent d'énormes doses de radiations, et leur faible taux de métabolisme leur autorise de longs jeûnes. À tout le moins, des bactéries et des cyanophycées (ou algues bleues) se perpétueraient. La biosphère ressemblerait à nouveau à ce qu'elle fut pendant trois milliards d'années :

composée de microbes. Supposons qu'après quelques millions d'années certains de ces rescapés évoluent derechef en animaux complexes.

Verrait-on apparaître une nouvelle lignée intelligente et sociable ? Je me plais à penser que oui. J'aime croire que nos homologues retrouveront la trace du cataclysme que nous aurons déclenché contre nous-mêmes.

Et qu'ils riront jusqu'à l'extinction du Soleil de notre incommensurable stupidité.

Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature, qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent très bien, et c'est ce qui explique une bonne partie de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse.

Sigmund FREUD

Malaise dans la civilisation

TREIZE BONNES RAISONS DE MOURIR

Tsunami ! Tsunami...

La vague géante se forme au large. Elle se lève en se rapprochant du rivage. Elle grandit, écume et déferle. Elle va tout balayer.

Lorsque, le 26 décembre 2004, j'entends parler à la radio d'un séisme sous-marin d'une magnitude de plus de neuf, d'un raz de marée dans l'océan Indien et de « quelques dizaines » de victimes, je pense aussitôt qu'il y aura cent mille morts. En 1883, dans la même région, le tsunami causé par l'explosion du volcan Krakatoa en avait fait trente-six mille. Et la population des côtes a plus que triplé...

Bilan : deux cent quarante mille décès.

La nature est-elle méchante ?

Nous ne contrôlerons jamais la dérive des continents. Nous n'inventerons pas les amortisseurs de tremblements de terre. Mais la nature n'est ni bonne ni méchante : elle est indifférente. Elle se contrefiche de l'homme. Elle s'en tape, elle s'en moque, elle s'en bat l'œil... Elle ne nous considère en rien comme une espèce plus digne d'attention que le ver de terre ou la crevette, d'une essence supérieure à celle de la sardine ou du topinambour. Pour l'écologiste (en tant que scientifique), il n'existe aucun Dieu ou Être suprême qui fournisse une âme immatérielle et éternelle à une créature « élue ». Tous les êtres vivants appartiennent à un écosystème global (la Terre), divisé en écosystèmes locaux. Chaque individu s'inscrit dans un milieu qui lui permet de prospérer et de se reproduire, et qu'il influence en retour. Mais ni l'environnement ni l'espèce ne sont éternels. Au virage de mes soixante ans, j'incarne une sorte de Cassandra naturodépendante à barbe grise et au sourire désabusé. Je ne suis pas spécialement fier, depuis trois décennies, d'avoir vu se confirmer mes plus noires « prédictions ». Je n'ai, bien sûr, jamais été extralucide. Il m'a suffi d'activer mon lot de

matière grise en y introduisant un peu d'information et en tâchant d'en repérer la logique.

On reproche aux écologistes leur catastrophisme. Ils ne sont qu'objectifs. Les lois de la physique, de la chimie et de la biologie s'exercent dans un autre champ que celui de la foi, de la morale ou de la politique. La nature n'est ni gaie, ni triste ; ni remplie d'espérance, ni désespérée. Elle anéantira notre espèce en toute innocence.

L'humanité disparaîtra d'autant plus vite qu'elle cumule les conduites ineptes. Elle s' imagine au-dessus de la nature : elle est dedans. Elle y barbote et elle y gigote, au gré des pulsions essentielles qui l'animent...

Un calcul un peu pifométrique, mais qui donne un ordre de grandeur, suggère que l'espérance de vie d'un genre botanique ou zoologique avoisine les dix millions d'années, depuis le moment où il apparaît jusqu'à celui où il devient fossile.

L'*Homo sapiens* est né en Afrique orientale il y a moins de deux cent mille ans – fils d'*Homo erectus*. Le genre *Homo* est issu du genre *Australopithecus*. En chiffres ronds, il remonte à trois millions d'années.

Nous devrions disposer d'un peu de temps.

Mais nous gaspillons nos chances.

*

Même si elle s'en moque, je remercie la nature pour les joies qu'elle me procure. Je lui compose des haïkus. Je lui siffle des airs de pinson qui déraile. Je lui manifeste que je l'aime en bavant et grognant « Belle ! Belle ! » comme Quasimodo devant Esméralda. Je me délecte en courant les forêts et les déserts, les montagnes et les mers. J'y éprouve des émotions sans pareilles. Beaucoup de plaisirs. Parfois, des montées d'adrénaline (mais salir sa culotte relève aussi de l'écologie)... Je ne crains pas les bêtes sauvages : je préfère croiser le serpent à sonnette ou le requin blanc que l'animal à deux pieds

sans plumes et à kalachnikov ! Mais les petites folies que je m'autorise ne sont pas sans péril : le volcan brûle, la tempête noie, l'avalanche balaie.

La nature tue, mais elle n'a aucune cruauté ; pas même sous la forme du tsunami ou du glissement de terrain, du virus du sida ou de la bactérie du tétanos. Elle ne nous fera aucun cadeau. Elle ne nous accordera aucun délai. Pour elle, nous ne sommes que des édifices provisoires de molécules recyclables. Les atomes lui conviennent aussi bien (voyez *Cendrillon* : les contes de fées ne mentent jamais) dans le carrosse et les valets, que dans la citrouille et les rats. Dans le prince charmant que dans la grenouille...

L'*Homo sapiens* se croit tout : il n'est rien. Je n'ai pas peur de ma mort : je redoute celle de mon espèce. J'y tiens encore un peu. Pas tous les jours, je le confesse... Je n'irais pas non plus jusqu'à donner ma vie pour tous les sujets qui la composent... Je suis convaincu qu'elle s'éteindra en moins de temps qu'il ne lui en faudra pour apprendre à réagir de façon raisonnable. Je l'apostrophe dans ces pages : « Tu disparaîtras, bon débarras ! » Mais son suicide me consterne. Quand je songe à mes enfants, je forme des vœux pour que le processus ne s'accélère pas trop.

Je ne prédis aucun avenir radieux à l'humanité, mais je ne puis m'empêcher de lutter pour sa survie. On peut voir dans ce combat ce que l'éthologiste appelle un « effet de groupe » ou une « conduite grégaire ». J'agis comme le lemming en migration ou l'abeille en essaim. J'ai juste un peu plus de savoir que le rongeur ou l'insecte. Lorsque je dénonce le saccage des récifs et des mangroves, je ne défends pas uniquement la biodiversité des océans, mais la sécurité de mes congénères : les raz de marée provoquent davantage de morts et de blessés lorsque les remparts naturels des rivages sont détruits. Même démarche lorsque je m'élève contre la destruction des forêts : elle aggrave les inondations et l'avancée des déserts. Pourquoi déploré-je avec tant de vigueur nos pollutions agricoles, industrielles et domestiques ? Parce qu'elles nous reviennent tôt ou tard à la figure et dans la chair

(plus pernicieuses encore pour nos enfants), avec l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, les aliments que nous ingérons. Pourquoi suis-je inquiet du réchauffement climatique dû à notre boulimie de combustibles fossiles ? Parce que, chaque fois que nous injectons de l'énergie dans l'atmosphère, nous accroissons de façon mesurable, selon les lois de la thermodynamique, la puissance destructrice des inondations, des sécheresses, des typhons, des cyclones et des tornades.

Nous sommes de plus en plus nombreux sur la planète. Nous nous installons en masse dans les contrées à risque – zones sismiques, flancs de volcans, vallées inondables ou rivages marins... Nous nous préparons de merveilleux désastres. Voulez-vous que je vous décrive l'une des plus grandes catastrophes de ces prochaines années ? Elle se déroulera dans le golfe du Bengale. Elle fera peut-être cinq millions de morts et des dizaines de millions de réfugiés...

Imaginez une marée de vive-eau, causée par l'attraction de la Lune et du Soleil – lesquels ne sont ni bons ni méchants. Imaginez un typhon de magnitude cinq – un phénomène naturel, lui aussi, mais aggravé par le réchauffement climatique. Imaginez une crue majeure du Gange et du Brahmapoutre – un autre accident de la nature, mais rendu plus dévastateur par la déforestation au Népal et en Inde. Supposez que les trois phénomènes surviennent en même temps. Qu'ils se conjuguent... Le niveau de l'eau monte de trente ou quarante mètres dans le golfe du Bengale. Une vague phénoménale submerge une partie du Bangladesh. Elle provoque les dégâts du tsunami de 2004, multipliés par vingt.

Si j'écris que cette catastrophe a de sérieuses probabilités de se produire au vingt et unième siècle, je suis proche de la science.

Je deviens irrationnel, moral, humaniste ou religieux à partir du moment où j'ajoute : « J'espère que je me trompe. »

La nature ne se trompe jamais.

Elle n'est pas métaphysiquement infaillible : elle obéit à des lois organiques à propos desquelles la notion de vérité ou d'erreur n'a aucun sens. Elle fait et défait les espèces sans autre critère de pertinence que la vie même. La concurrence s'instaure : celui qui s'éteint (ordre, genre, espèce) a tort, celui qui reste a raison. Charles Darwin nommait ce processus « la survie du plus apte ». Au cours de ce combat, et contrairement à ce qu'affirme la caricature du darwinisme que vendent les idéologues du capitalisme brutal (les plus virulents carburent au pétrole du Texas), la force pure ne constitue pas le meilleur argument. Plus efficaces sont le commensalisme, le mutualisme et la symbiose. La stratégie associative. La coopération. La communauté de destins...

L'espèce humaine a incarné l'une des plus aptes, parce que l'une des plus sociables. Grâce à son gros cerveau et à son organisation, elle a crû, elle s'est multipliée, elle a dominé. Mais elle dérape. Elle n'est plus adaptée à son environnement. Elle jure, elle détone sur sa planète. Maints indices suggèrent qu'elle a fait son temps, au moins dans sa configuration actuelle. J'ignore si elle pourra en acquérir une autre.

Je vais, à présent, tenter d'écrire treize scénarios où se dessine l'inéluctable extinction d'*Homosapiens* ; à brève, moyenne ou un peu plus longue échéance ; dans tous les cas, sans la moindre importance. Pourquoi treize ?

Pour faire plaisir aux superstitieux. Parce que treize est un nombre premier. Par jeu... J'aurais pu en compter dix ou quinze ; regrouper ceux-ci ; subdiviser ceux-là... De toute façon, la mort n'est pas une science exacte – ni celle de l'individu, ni celle de l'espèce.

Selon certains de ces canevas fatidiques, nous finirons empoisonnés ou grignotés petit à petit, dans un style impressionniste ou pointilliste. D'autres enchaînements seront plus brutaux. Ils exprimeront une force classique ou une puissance romantique. Ils éclateront de couleurs à l'exemple du fauvisme. Ils nous tordront comme le cubisme. Ils nous

zapperont comme l'abstraction. Quelques-uns participeront du surréalisme ; copiés des *Montres molles* de Dali, qu'une guerre nucléaire aurait fondues ; d'un Magritte intitulé *Ceci n'est pas un cancer de l'amiante* ; ou d'un Max Ernst dont un pan de ciel béerait sur l'infini comme un trou dans la couche d'ozone.

Notre avenir sera une œuvre d'art ; mais plutôt *Le Radeau de la Méduse* de Géricault, *La Mort de Sardanapale* de Delacroix ou *Guernica* de Picasso, que *Le Baiser* de Rodin.

Que nous achevions notre tragi-comédie rongés par les pollutions ou ruinés par les maladies ; noyés, brûlés, broyés dans un cataclysme ; ou irradiés lors d'une apocalypse atomique : le résultat s'écrira en lettres de larmes. Ou, plutôt, nous serons tous morts et personne ne viendra pleurer sur nos tombes. Le genre *Homo* disparaîtra bien avant d'avoir atteint les dix millions d'années d'âge. Ce sera notre faute, notre très grande faute.

Il existe quelques hypothèses dans lesquelles nous ne portons pas la responsabilité de notre fin. Elles engagent l'astronomie et la géologie. Je ne résiste pas à la tentation de les évoquer aussi.

*

Scénario catastrophe numéro un : la météorite tueuse.

Un objet volant venu du ciel...

On l'aperçoit dans les télescopes, mais trop tard. De toute façon, ça n'aurait rien changé... La « chose » nous arrive de l'espace – du champ d'astéroïdes situé entre Mars et Jupiter, ou de l'un de ces « nids » de bolides et de comètes, aux confins du système solaire, qu'on appelle la « ceinture de Kuiper » et le « Grand Nuage d'Oort ».

La météorite mesure dix kilomètres de diamètre. Elle a l'air d'une patate ou d'une truffe. Sa masse est gigantesque, son

énergie cinétique colossale. Elle fonce à cent mille kilomètres par heure. Un événement identique s'est produit il y a soixante-cinq millions d'années : ce cataclysme a clos l'ère secondaire. Le bolide s'est écrasé près de la péninsule mexicaine du YucatLa planète continue, mais sans nous !

L'*Homo sapiens* n'existe plus que sous forme d'ossements, dont quelques-uns se fossilisent et seront peut-être mis au jour par des paléontologues. Mais de quelle espèce ? Et dans combien de millions d'années ? Les risques statistiques qu'une météorite de cette dimension nous percute sont réels. La Terre est sans cesse bombardée de roches et de poussières venues de l'espace. Elle en reçoit des milliards de tonnes chaque année. La probabilité de survenue d'un désastre analogue à celui qui a anéanti les dinosaures est difficile à évaluer. Disons : tous les cinquante à quatre-vingts millions d'années. Le prochain pourrait advenir avant que nous n'ayons posé le pied sur la planète Mars.

Il y a quelques années, les rédacteurs facétieux d'un journal scientifique ont « révélé » l'existence d'une météorite géante, composée d'or et d'autres métaux précieux, et dont la trajectoire allait croiser celle de la Terre en 2027. C'était pour un numéro du premier avril...

Un hasard prodigieux, mais non nul, peut faire que 2027 soit l'année fatidique !

La dernière date de l'Histoire...

*

Scénario catastrophe numéro deux :

le nuage interstellaire.

Un autre événement astronomique pourrait nous gommer comme un dessin mal crayonné sur une page de brouillon.

La Terre est une boule de matière insignifiante en orbite autour du Soleil. Ce dernier est, lui-même, une étoile de la série la plus banale : une « moyenne jaune ». Il est logé dans une région périphérique de la Voie lactée (notre galaxie ; « la » Galaxie avec un grand « G », qu'on baptise encore, en référence à Compostelle, le « Chemin de Saint-Jacques »). Il brille sur le quatrième bras (dit « d'Orion ») de cette spirale dont le diamètre excède cent mille années-lumière.

Le Soleil entraîne son diadème de planètes dans l'espace sidéral, à la vitesse faramineuse de huit cent mille kilomètres par heure. Ce voyage l'amène parfois à traverser un nuage de poussière interstellaire. Comme un oiseau dans une colonne de fumée, il est aveuglé. Une partie de son rayonnement est bloquée par les particules. La quantité de chaleur qu'il dispense à ses planètes diminue.

C'est ainsi qu'on explique les glaciations qui se sont succédé au long des ères géologiques, notamment au quaternaire, avec les refroidissements majeurs de Günz, Mindel, Riss et Würm. Supposons que ce soit à nouveau le cas. Sur la Terre, la température baisse. Mal approvisionnées en lumière pour leur photosynthèse, les plantes produisent de moins en moins de matière organique. Les récoltes s'effondrent, la disette s'installe, la famine touche les cinq continents. Des guerres s'ensuivent. L'atmosphère continue de se refroidir. Des calottes gelées épaisses de plusieurs kilomètres coiffent les pôles et les latitudes tempérées. Le niveau moyen des mers descend de cent cinquante mètres – comme ce fut le cas lors des glaciations du quaternaire.

Le processus prend des dizaines d'années, mais tout indique qu'il est beaucoup plus rapide qu'on ne l'imaginait naguère. Bien avant que le Soleil et son cortège ne ressortent du nuage interstellaire, les hommes se sont entre-tués pour le blé, le maïs, le riz ou le pétrole. Ceux qui se croyaient vainqueurs ont, à leur tour, crevé de froid, de faim ou de maladie. Un jour, un paléontologue (de quelle espèce ?) extirpera un cadavre humain congelé d'une crevasse, comme nous avons retrouvé Otzi, « l'homme des glaces », à plus de trois mille mètres

d'altitude, dans le Tyrol italien. Ou comme nous exhumons, en Sibérie, des mammouths statufiés dans le permafrost...

*Scénario catastrophe numéro trois :
les volcans en furie.*

La plupart des chercheurs pensent que les dinosaures ont disparu à cause d'une météorite géante : c'est l'hypothèse que j'ai évoquée ci-dessus, et qu'ont bâtie les Américains Luis et Walter Alvarez et Frank Asaro. D'autres, comme le Français Vincent Courtillot, voient les événements d'une autre manière.

Il y a soixante-cinq millions d'années, notent-ils, s'est produite la plus prodigieuse éruption volcanique de l'histoire de la Terre ; en Inde, dans la région du Dekkan... Extrudée en quantités énormes, la lave a composé des nappes en escalier, des *traps* d'un volume de dix mille kilomètres cubes et d'une épaisseur de plus de deux kilomètres.

Un paroxysme éruptif analogue s'était déjà produit à la fin du primaire – au permien, il y a deux cent cinquante millions d'années. Le phénomène avait affecté la Sibérie, et engendré des *traps* tout aussi colossaux. La catastrophe climatique avait provoqué une extinction au moins aussi sévère que celle du crétacé : quatre-vingts pour cent des espèces, entre autres les trilobites et les poissons cuirassés.

Les conséquences de ces éruptions titanesques s'apparentent à celles d'un impact de grosse météorite : nuées de cendres, vapeurs, ciel obscur, etc ; avec, dans la foulée, un effet de serre dévastateur dû à l'accumulation de gaz carbonique et à la libération massive du méthane contenu dans les sols gelés de l'Arctique et au fond des océans.

Une crise éruptive de cette ampleur est-elle possible demain ? Bien sûr ! Par exemple, le long d'une de ces fissures qu'on appelle les « dorsales médio-océaniques », qui zigzaguent tout

autour de la planète et dont les vomissures magmatiques mettent en mouvement les plaques tectoniques. Supposons que la zone affectée soit l'Islande, cette île plutonienne sise à la fois sur la dorsale médio-Atlantique et sur un point chaud du manteau interne de la Terre. Les volcans crachent durant des années. La lave se répand dans l'Atlantique. Le climat de la planète change. Les désastres imputables à la nature sont aggravés par les pollutions humaines. Je n'insiste pas sur le long cortège de famines, de guerres et de maladies...

Jusqu'au dernier souffle d'*Homo sapiens* !

*

Scénario catastrophe numéro quatre :

le destin de l'île de Pâques.

Lorsqu'elle déploie sa puissance, la nature est irrésistible. Elle peut, en un instant, noyer, griller, ratatiner, pulvériser quatre-vingts pour cent des espèces vivantes, comme elle l'a fait au permien et au crétacé. Cent pour cent si elle s'énerve vraiment !

Je n'ai pas développé le scénario (peu probable, à moyenne échéance) dans lequel l'explosion d'une étoile géante bleue en supernova, quelque part dans notre banlieue galactique, pourrait balayer le système solaire d'un flux de rayons cosmiques si intenses et si pénétrants que nul n'y résisterait.

J'évoque, sans m'attarder (j'en redirai un mot), l'inflation finale du Soleil : dans un milliard d'années, notre étoile se mettra à gonfler. Ceux qui vivront jusque-là deviendront saucisses de barbecue.

J'en viens aux causes proprement humaines de notre disparition annoncée. Aux raisons anthropiques de notre extinction programmée...

La première de toutes est la surpopulation. J'ai déjà abordé ce thème : je n'y insiste pas. Il faut savoir que nous avons déjà testé le suicide collectif à petite échelle ; comme pour une répétition générale ; à l'île de Pâques... Lorsque, le jour de Pâques 1722, le marin hollandais Jacob Roggeveen aborde ce volcan du Pacifique, sur lequel des centaines d'énormes statues de pierre (des moais) fixent l'horizon de leurs yeux vides, il trouve une terre de désolation. Un lieu pelé, sans arbres. Moins de cinq cents habitants en proie à la disette, nourris de rares légumes et incapables d'aller pêcher puisqu'ils n'ont aucun bois pour tailler des pirogues... Les onze clans, dirigés par autant de chefs, se font la guerre pour un territoire de vingt kilomètres sur quinze. Les Pascuans ne se souviennent même plus que leurs ancêtres avaient édifié une civilisation brillante. Ils ont oublié jusqu'au sens de leur écriture.

Trois siècles auparavant, l'île comptait trente fois plus d'habitants : quinze mille. Elle était crêpelée d'une riche forêt où prospérait une faune d'oiseaux terrestres et marins. Les cocotiers offraient leurs noix, leurs feuilles, leurs fibres, bref tout ce dont les Polynésiens ont besoin pour vivre, rire et danser, bâtir des maisons, fabriquer des outils et construire des bateaux qui voguent sur la mer.

Tout se dérègle avec l'explosion de la population, le partage du peuple en clans antagonistes et la prise de pouvoir par les chefs religieux. Une folie s'empare des insulaires : il faut tailler et ériger des statues de plus en plus nombreuses et de plus en plus colossales, afin d'obtenir la bienveillance des puissances divines. Pour faire rouler les géants de basalte depuis les carrières jusqu'aux autels, on a besoin de troncs d'arbres et de cordes de fibres. On rase la forêt. Les fleurs et les oiseaux meurent, les sources tarissent, l'érosion emporte l'humus vers la mer, les récoltes s'étiolent. Les conflits deviennent incessants et atroces. Les Pascuans s'entre-égorgent.

Aujourd'hui, la Terre entière est l'île de Pâques, et l'humanité un village polynésien en sursis.

Hier, les Pascuans ont enduré des désastres sur une miette de biosphère perdue dans l'océan Pacifique, à mille trois cents milles de la terre la plus proche. Demain, l'humanité subira des catastrophes sur une planète isolée dans l'immense univers, à cent cinquante millions de kilomètres du Soleil. Malade, affamé, hébété, l'*Homo sapiens* n'aura pas la moindre chance de grimper dans une fusée-pirogue à destination d'un nouveau Nouveau Monde.

*

Scénario catastrophe numéro cinq :
les armes de destruction massive.

Elle nous attend. Quoi ? La guerre totale...

NBC : nucléaire, biologique, chimique... Avec les fameuses « armes de destruction massive ». Nous en verrons les illuminations funestes, nous en humerons les effluves maudits, nous en subirons les atroces blessures.

Je rêve, après le philosophe Emmanuel Kant, d'un *Projet de paix perpétuelle*. C'est la plus inaccessible utopie...

Quiconque, parmi nous, se croit le plus fort et pense avoir une chance d'échapper aux représailles, finit par user de la force.

Un jour ou l'autre, il recourt aux armes de destruction massive... Bien entendu, il subit la contre-attaque de l'ennemi, car ses services d'espionnage lui ont donné de mauvais renseignements. Les barbouzes ne relatent pas ce qu'ils savent : ils racontent ce qu'on attend qu'ils disent...

L'humanité s'éteindra dans les conflagrations nucléaires, les tourments des gaz et les spasmes des épidémies à la suite d'un quiproquo diplomatique, d'une nouvelle dépêche d'Ems (ce faux qui déclencha la guerre franco-allemande de 1870) ou d'un coup de bluff à la James Bond, qu'on aurait pu croire génial et qui était foireux.

Les gaz, les virus et les bactéries font merveille. Les mégatonnes nucléaires écrasent, carbonisent et irradient avec une efficacité digne de notre civilisation de science et de progrès. Nous nous suiciderons donc en entraînant dans la mort nos enfants innocents. Nous serons transformés en pestiférés, en victimes du mal des ardents, en chaleur et en lumière ; ce qui nous rapprochera de Pasteur, de saint Antoine et d'Einstein ; et plus encore de l'Apocalypse selon saint Jean.

Si je devais dire ce que je ferais, en cas de conflit mondial avec bactéries du charbon, germes de la variole, toxines du botulisme, gaz incapacitants ou vésicants et explosions thermonucléaires, je suivrais le conseil du physicien américain Carl Sagan.

Je monterais sur le toit de la plus haute tour de la ville, afin d'être certain de périr à la première minute du conflit, écrabouillé par l'onde de choc et volatilisé par l'enfer de la bombe H, sans souffrir et sans même avoir le temps d'y penser...

J'opterais pour la mort instantanée, plutôt que pour l'atroce agonie dans le trou à rats d'un abri supposé « antiatomique », où je crèverais tôt ou tard, empoisonné par l'air et l'eau, asphyxié par les gaz, infecté par les microbes et irradié par les retombées atomiques, dans une flaque de sang, de sueur, d'urine et d'excréments qui me serait un suaire aux couleurs de l'ignominie humaine.

*

Scénario catastrophe numéro six :

Gaia défigurée.

Les hauteurs du Yunnan, en allant vers le Tibet ; aux confins sud-ouest de la Chine.

J'ai quitté la vallée supérieure du Yangzi (le Yang Tsé-kiang, ou fleuve Bleu). J'ai admiré les gorges du Saut du Tigre : de monstrueux rapides gris-jaune avec, au milieu, ce rocher sur lequel la légende prétend qu'un tigre, poursuivi par des chasseurs, bondit pour sauver sa vie... Je gravis les pâturages à yaks et les forêts de conifères illuminées de rhododendrons. Le col... Quatre mille mètres d'altitude.

Je continue dans la pente. Souffle court. Cinq mille cinq cents mètres... Je contemple, vers l'est, la montagne du Dragon de Jade et le Yangzi qui s'en va vers Shanghai, jusqu'à la mer de Chine orientale. Je tourne les yeux vers l'ouest. Un autre fleuve : le Lancang Jiang (le Mékong) descend vers l'Indochine et la mer de Chine méridionale, en léchant la parfaite pyramide blanche du mont Taizi. Six mille sept cents mètres, l'un des cinq sommets sacrés du bouddhisme tibétain... Je me sens quantité négligeable.

Négligeable ? *l'Homo sapiens* pioche et pelle depuis des siècles. Un chemin qu'on ouvre, une cité qu'on aménage, un canal qu'on évide... L'homme creuse, creuse : c'est dans ses gènes, autant que dans ceux de la taupe. Notre espèce est gratteuse. Les grands travaux sont la signature des souverains. On y a vu s'épuiser l'esclave, le serf et le prisonnier du stalag ou du goulag. De nos jours, les ouvriers pilotent des engins colossaux dont certains ôtent à chaque coup de godet un volume de roche équivalent à celui d'une maison.

Nonobstant cette puissance, je gardais l'idée que, par rapport à la masse de la planète, l'activité humaine ne se remarque pas plus qu'une griffure de fourmi sur une orange. J'entonnais ce précepte de la Bible et de la sagesse des nations : nul ne déplace les montagnes.

J'avais tort. Des géologues ont fait le calcul. Quel est le premier agent de la mutation des paysages ? J'aurais répondu : la tectonique des plaques, qui fait dériver les continents sur le manteau du globe, qui provoque les séismes, les éruptions volcaniques et la surrection des montagnes. J'aurais ajouté : la mer qui sape les falaises, la pluie et le vent qui sculptent les rochers, les glaciers qui rongent les sommets. Eh ! non...

Désormais, le premier sculpteur de la Terre, c'est nous. Chacun des six milliards et demi d'humains (nouveau-nés et vieillards inclus) remue, en moyenne, six tonnes de matériaux par an. Les plus riches sont aussi les plus excités : trente tonnes pour l'Américain... Durant les cinq mille ans qui viennent de s'écouler, notre espèce a déplacé un tel volume de terre et de pierres qu'on aurait pu s'en servir pour construire une montagne de cent kilomètres de longueur, quarante de largeur et quatre de hauteur. Le volume des Alpes françaises ! Pour la même besogne, les agents géologiques demandent cinq millions d'années. Ils sont mille fois moins rapides que nous !

L'homme est plus puissant que les volcans, les tremblements de terre et les tempêtes. Il en tire vanité. Nous bâtissons les pyramides, nous édifions la Grande Muraille, nous ouvrons le canal de Suez, nous faisons surgir des tours de Babel sur les cinq continents, nous tapissons la planète de villes, routes, canaux, ports, aéroports et supermarchés.

Nous déplaçons les montagnes.

Mais notre montagne d'orgueil nous retombera sur la figure. Nous défigurons la Terre – notre mère, Gaïa. Nous la griffons, nous la lardons de coups de poignard, nous la zébrons de plaies profondes et de cicatrices indélébiles. La biosphère n'y survivra pas.

Et c'est ainsi que l'humanité disparaîtra.

*

*Scénario catastrophe numéro sept :
mer d'Aral, le grand saccage.*

L'espèce humaine détruit.

Elle saccage. Elle abîme. Elle dynamite, elle éventre, elle défriche, elle bétonne, elle goudronne avec une ardeur naïve et

perverses. Elle met la planète à la torture. Elle la saigne.

Elle anéantit, par exemple, les magnificences de la forêt amazonienne pour creuser ces mines au fond desquelles elle espère récolter quelques paillettes du métal qui symbolise notre criminelle avidité : l'or. Je ne comprendrai jamais comment on peut préférer un lingot, une pièce ou un bijou aux fleurs mauves du jacaranda, aux corolles contournées du cattleya, au jaguar, au papillon morpho bleu ou à l'ara macau ! Mais c'est ainsi... Non seulement au Brésil ou en Guyane, mais partout sur la Terre, la taupe humaine creuse, creuse, en quête d'or, d'argent, de diamants, de titane, de nickel, de fer, de cuivre, de charbon, de pétrole ou de cent sortes de pierres précieuses, minerais, engrais, combustibles ou matériaux de construction. Partout, des montagnes sont rasées ou éventrées, des forêts ruinées, des vallées polluées par les « stériles » (résidus) et les adjuvants toxiques des exploitations.

Les destructions directes sont plus préjudiciables à l'environnement que les pollutions. Celles-ci sont des maladies. Les saccages correspondent à des accidents. Lorsque nous perdons une main ou un rein, c'est pour la vie : or, la vie ne supporte qu'un volume et un nombre limités d'amputations. Une forêt dévastée par les incendies et les coupes sauvages, une mer vidée de ses poissons par la surpêche, un marécage asséché pour planter du maïs ou bâtir un centre commercial, un récif de corail ravagé par un lotissement touristique, sont blessés. Souvent à mort... Leurs précieuses espèces, y compris celles qui ne vivaient que là (les endémiques), se trouvent rayées de la liste. De même qu'une peau arrachée ou brûlée en profondeur ne cicatrise pas, de même l'enveloppe de la Terre ne répare pas toutes nos injures.

Les forêts tropicales disparaissent à une vitesse terrifiante : l'équivalent de la superficie de l'Angleterre chaque année. Les vallées et les plaines sont colonisées par l'homme, ses champs, ses villes, ses lotissements, ses routes, ses chemins de fer, ses aéroports, ses camps militaires ou ses bases de loisir... Les rivages marins attirent les populations et cessent de jouer leur rôle écologique essentiel, qui consiste à unir l'eau et la terre.

Les océans subissent un pillage éhonté : des bateaux de plus en plus gros, équipés de filets de plus en plus monstrueux et de moyens de recherche de plus en plus précis (sonars, avions, satellites...), traquent les poissons, les crustacés ou les mollusques dans toutes les mers, désormais jusque dans les abysses... Même les contrées autrefois inaccessibles – les îles de corail, l'Himalaya, les Andes, l'Arctique et l'Antarctique – se changent en annexes touristiques de notre civilisation conquérante, jouisseuse et ravageuse.

Je ne vais pas recenser, ici, les blessures que nous infligeons à Gaïa : j'aurais de quoi en écrire un autre livre. Plutôt que de dresser la liste des désastres, je préfère en détailler un que je tiens pour symbolique : celui de la mer d'Aral, entre le Kazakhstan et l'Ouzbékistan, deux anciennes républiques soviétiques d'Asie centrale.

La mer d'Aral... Soixante-quatre mille cinq cents kilomètres carrés : un vaste lac rempli d'une eau de salinité moyenne, mais d'une richesse biologique merveilleuse... Elle faisait vivre des centaines de villages et des dizaines de milliers de riverains. Elle a été détruite par l'homme. Depuis un demi-siècle, elle a perdu plus de la moitié de sa surface et les deux tiers de son volume. Sa profondeur était de soixante mètres : aujourd'hui, moins de trente. Ses fonds exondés sont stériles. Le sel tue les végétaux et les animaux, avant d'être emporté en tourbillons mêlés de sable. Le bassin s'est changé en un chapelet d'étangs putrides, séparés par des langues de désert gravement polluées par les métaux lourds (le plomb, le mercure...), l'arsenic et les pesticides. Dans un rayon de huit cents kilomètres autour de la dépression, plus rien ne pousse. Les puits sont taris ou empoisonnés.

Les causes du désastre sont connues. À l'époque soviétique, Staline et ses successeurs ont voulu faire du Kazakhstan et de l'Ouzbékistan des producteurs de coton. Afin d'irriguer les champs, on a détourné les eaux des grands fleuves nés des neiges de l'Hindou Kouch et du Pamir, et qui se déversent dans la dépression : l'Amou Daria et le Syr Daria, dont Alexandre le Grand a contemplé les rives. Privé de son

approvisionnement liquide, le lac s'est évaporé. Vidé de sa substance, il ne nourrit plus les villageois. On rencontre désormais, à des dizaines de milles du rivage, des épaves de navires démembrés et rouillés, emblèmes pathétiques de l'imprévoyance et de la voracité irresponsables de notre espèce.

L'humanité peut tuer une mer.

Qui peut en tuer une peut les tuer toutes.

Qui assassine les mers anéantit la planète.

Et c'est ainsi que l'humanité disparaîtra.

*

Scénario catastrophe numéro huit :

le sida des dauphins.

Je fais des conférences aux enfants des écoles. Je raconte l'extinction des dinosaures pour expliquer les périls de la guerre nucléaire. Je parle de la « mort blanche » des coraux et de l'ours polaire affamé (parce que privé de banquise, donc de phoques) pour faire saisir les enjeux du réchauffement climatique. Les enfants se passionnent. Je déplore seulement que ceux à qui j'ai raconté ces histoires il y a vingt ans les aient toutes oubliées et se comportent en adultes aussi « beaufs » que leurs devanciers.

La pédagogie de l'environnement n'existe pas ou ne sert à rien : l'humanité est condamnée.

L'une des histoires qui captivent le plus les jeunes auditeurs est celle de la mort des dauphins. Les enfants de sept à soixante-dix-sept ans adorent les cétacés. Ils se sentent leurs « amis » et compatissent à leurs peines.

Or, les dauphins ne vont pas bien... On constate, en Europe, en Asie, en Amérique, en Océanie, que ces animaux s'échouent en nombre croissant. On cherche à comprendre pourquoi. Une partie de ceux qu'on examine sont morts de vieillesse ou se sont noyés dans les mailles de nos filets de pêche. D'autres ont succombé à la disette, parce que les humains récoltent de tels tonnages de mollusques, crustacés et poissons que les mammifères marins ne trouvent plus rien à se mettre sous la dent.

Les échouages les plus dramatiques ont d'autres causes. On a autopsié des cadavres de dauphins communs, de tursiops, de globicéphales, de sténelles... Ces créatures sont victimes de maladies infectieuses cutanées, pulmonaires, rénales, gastriques, hépatiques, intestinales, cérébrales, etc., comparables aux maladies opportunistes qu'endurent les victimes du virus HIV.

On a parlé d'un « sida » des dauphins.

Les virologues se sont penchés sur la question. Il ne faut pas utiliser le mot « sida », car il n'y a pas, chez les cétacés, de germe viral analogue au VIH des hommes ou au VIS des singes. En revanche, on observe un effondrement catastrophique de leurs défenses immunitaires. Dû à quoi ?

Ce phénomène s'accompagne de stérilités et de malformations fœtales. Il est imputable aux pollutions humaines – domestiques, industrielles et agricoles. À l'action pernicieuse d'un cocktail de métaux lourds (mercure, plomb, cadmium, chrome, cuivre, zinc...), de PCB (polychlorobiphényles), de dioxines, de furanes et de pesticides, que nous répandons dans les fleuves et dans la mer.

Les dauphins incarnent des superprédateurs. Ils se trouvent au sommet de l'édifice des mangés et des mangeurs, qui commence avec le plancton végétal, continue avec le plancton animal, puis avec les petits, les moyens et les grands carnivores. À cause de la reconcentration des toxines à chaque étage de la pyramide alimentaire, les cétacés ingèrent des doses énormes de substances néfastes. Ils cessent de faire des

bébés et tombent malades, défenses immunitaires en ruines, victimes du premier microbe qui passe... Lorsque je raconte cette histoire aux enfants, elle les touche. Ils comprennent que, comme nos « amis » les dauphins, nous trônons au sommet de la pyramide alimentaire.

Ce qui arrive dans la bouche des cétacés est à deux doigts de notre fourchette. Que dis-je : « à deux doigts » ? D'ores et déjà dans notre assiette !

Les dauphins s'échouent, empoisonnés, stériles et infectés. Nous mourrons avec eux, en présentant les mêmes symptômes et avec le même sourire aux lèvres.

Le même rictus d'agonie...

*

*Scénario catastrophe numéro neuf :
l'effondrement de la biodiversité.*

À la surface du globe, sur les terres comme dans les mers, les espèces végétales et animales s'éteignent à une vitesse effarante, affolante, désespérante... La diversité de la vie – la biodiversité – s'effondre. Les plantes et les animaux s'évanouissent en même temps que leurs biotopes. Chacun de nous peut concevoir qu'il s'agit d'un problème majeur, et pas seulement du destin de quelques fleurs sauvages, champignons, papillons, libellules, grenouilles et autres créatures plus ou moins improbables, décoratives ou désagréables.

La Terre nourrit (et dévore !) une dizaine de millions d'espèces différentes ; certains scientifiques disent « vingt » ou « cinquante ». Moins de deux millions ont été répertoriées, décrites et classées par les taxonomistes. Difficile de prétendre que nous sommes, dans tous les domaines, les meilleurs, les plus malins, les plus beaux et les plus dignes d'éloges !

La plupart des espèces actuelles sont en péril. À des degrés divers... Beaucoup expirent sous nos yeux – au moment où ces lignes sont écrites. Avant l'homme, d'une façon toute « naturelle », la Terre perdait en moyenne dix espèces par an (elle en créait le même nombre).

Notre genre a accru vertigineusement le rythme des extinctions : on en est à cent mille par an, soit une douzaine par heure. Une toutes les cinq minutes ! Encore s'agit-il là d'un ordre de grandeur. Nul n'est en mesure de proposer un calcul plus rigoureux. Nous surveillons la démographie des créatures que nous jugeons belles, utiles, légendaires, prestigieuses ou poétiques : chimpanzés, gorilles, dauphins, éléphants, rhinocéros, orchidées ou séquoias.

Nous ne voyons même pas partir la plupart de celles qui s'éclipsent. Comment suivre l'évolution démographique des crustacés, des insectes, des vers, des méduses, de la plupart des plantes et des micro-organismes, dont nous ignorons les effectifs d'origine et même souvent jusqu'à l'existence ? Songeons, par exemple, qu'on a recensé plus de cinquante mille espèces de ces insectes coléoptères qu'on appelle les « charançons » ; et qu'il en existe probablement quatre fois plus... Impossible de trouver, dans un muséum d'Histoire naturelle, un entomologiste qui incarne « le » spécialiste de cette famille d'animaux : elle est trop populeuse !

Qui pourra nous renseigner sur le nombre de charançons anéantis ?

La biodiversité s'effondre, mais impossible de préciser le rythme du collapsus... Le désastre atteint la même intensité, la même magnitude pourrait-on dire (par référence aux séismes), que lors des extinctions majeures qui ont ponctué les ères géologiques ; en particulier les trois plus ravageuses : à l'ordovicien, au permien et au crétacé.

L'Homo sapiens, ce grand singe nomade, intelligent mais sans cervelle, détruit davantage que n'importe quelle autre espèce depuis le Déluge ; et même avant !

Faut-il, pour un peu plus de croissance ou de puissance, exterminer les derniers loups, jaguars, aigles, cachalots ou requins blancs ?

Que sera notre existence, que seront notre morale, nos beaux-arts, nos légendes, notre littérature, notre philosophie le jour où nous n'aurons plus, pour voisins, que d'autres hommes et des myriades de rats, pigeons, cafards, mouches et moustiques, lesquels nous accompagnent en tant que commensaux ou parasites ? L'élimination des espèces végétales et animales, en particulier des mal-aimées et des sans-grade – le serpent, l'araignée, le vautour, le coyote ou la hyène, jusqu'au moindre scarabée, au ver de terre, à la méduse et à l'ortie du chemin – me remplit de tristesse.

Je n'imagine pas une Terre sans rhinocéros ni antilopes, sans condors ni requins, sans pieuvres ni chênes, ni fleurs des champs.

Or, c'est ce paysage « civilisé », empli de béton et de moteurs à explosion, que nous sommes en train de préparer – et d'offrir en cadeau de malvenue à nos enfants.

C'est bien ainsi que l'humanité disparaîtra.

*

*Scénario catastrophe numéro dix :
nouvelles épidémies.*

La forêt du Guatemala.

Odeur d'humus et d'orchidée. Je marche au hasard des temples de Tikal. Je foule une pierre plate qui (mon Dieu ! protégez-moi de mes doux rêves : mes cauchemars, je m'en charge...) fut un autel où les prêtres aztèques arrachaient le cœur battant des jeunes vierges. Une guêpe me vrombit autour du crâne, tel un prêtre aztèque armé de son poignard.

Le dieu Soleil rend fous ceux qu'il veut perdre.

Je contemple le fouillis d'arbres, de fleurs, de fougères, de mousses et de champignons qu'arpentent, croquent, lèchent ou sucent des légions d'insectes, d'araignées, de mollusques... Encore n'aperçois-je que les grandes créatures, mettons d'au moins un quart de millimètre. Mille milliards de fois plus nombreuses sont les petites : acariens, amibes, paramécies, bactéries, mycoplasmes... Jusqu'aux virus ! Voici un demi-siècle, peu de touristes visitaient les temples mayas. De nos jours, les avions atterrissent à deux pas. La population humaine vaque, brasse et se mêle. Les migrations s'accélèrent. Les guerres et les glorieux assassinats jettent sur les routes des cortèges de réfugiés. Dans le même temps, nous saccageons les milieux naturels.

Je ne suis pas le seul à craindre que nous n'ouvrions ainsi une boîte de Pandore bien plus dangereuse que celle de la mythologie. Nous avons appris à vivre avec une cohorte de parasites qui nous veulent du mal, mais que notre système immunitaire contrôle à peu près. Notre espèce pourrait devoir affronter, demain, d'impitoyables tueurs qu'elle s'ingénie à déterrer dans les recoins de la planète.

Nous nous retrouvons, aujourd'hui, dans la situation des Hurons, des Aztèques ou des Quechuas du dix-septième siècle. Les envahisseurs sont parmi nous et nous l'ignorons. Ils ne descendent pas d'une autre planète et n'ont pas le petit doigt en l'air. Ils sont invisibles. Là, au coin de la rue, dans l'autobus, au café, à l'hôpital, au ministère de la Santé... Nous en connaissons quelques-uns. Le VIH du sida nous a agrippés dès les années 1950, probablement à partir d'une souche de singes d'Afrique centrale. D'autres surgissent. Les virus du singe vert, de la fièvre de Marburg et de la maladie du légionnaire. Ceux de Junin, de Machupo et de Sabla, apparus en Amérique du Sud, et que les microbiologistes surveillent d'un œil nerveux. Le hantavirus, exalté par le collapsus de l'Union soviétique et la prolifération concomitante des souris. Les agents de la fièvre d'Ebola, de la fièvre West Nile ou de celle de Lassa... L'étrange « virus X », qui a tué des milliers

de personnes au sud du Soudan, avant de disparaître.
Totalemment ? N'en croyons rien... Je glisse sur les souches pathogènes du SRAS (le Syndrome respiratoire aigu sévère). Ou sur les sueurs froides que donne aux spécialistes la perspective d'une recombinaison des caractères épidémiques et morbides des virus de la grippe des oiseaux, des cochons et des hommes...

Je ne veux effrayer personne, mais je regarde les microbes avec de moins en moins d'humour. Je n'oublie pas les bactéries du choléra, de la tuberculose ou de la syphilis, ni les protozoaires comme ceux du paludisme : tous ces micro-organismes « classiques » semblent animés d'une énergie nouvelle. Ils résistent aux antibiotiques. Ils sont plus virulents et plus teigneux que leurs pères.

Je me demande si, au-delà des vieilles querelles écologiques, la première raison de lutter contre le saccage de la Terre ne va pas devenir un simple souci de santé publique. Les scientifiques ont, par exemple, établi qu'il existe, dans les profondeurs du sol, à plus de trois mille mètres, d'incroyables grouillements de bactéries. Certains de ces anaérobies, peut-être aussi vieux que la vie même, ont reçu le nom de *Bacillus infernus*. On en trouve dans des poches de pétrole très profondes.

Réveillerons-nous ces monstres endormis pour quelques barils de future marée noire ?

Au quinzième siècle, la population humaine atteignait cinq cents millions de sujets. En quelques années, de l'Extrême-Orient à l'Asie Mineure, à l'Afrique du Nord et à l'Europe, d'abominables pestes tuèrent plus de quatre-vingts millions d'individus. Une personne sur six ! Si une épidémie aussi fulgurante frappait l'humanité actuelle en y causant la même proportion de victimes, on dénombrerait plus d'un milliard de cadavres !

Je ne veux paniquer personne, mais ce pourrait être l'année prochaine.

*

*Scénario catastrophe numéro onze :
des moissons d'OGM.*

Je mâchouillais, l'autre jour, un steak de vache folle dans un restaurant dont on avait floqué le plafond à l'amiante. Quoique je trouvasse la viandasse fadasse, je méditais sur le génie humain qui crée, d'un même élan, la sauce bolognaise et la sauce Seveso, la salade russe et Tchernobyl. Je gobais ma mixture de prions et de fibres, quand un homme s'assit à la table voisine. Il regarda mon assiette et me demanda si j'étais conscient de devoir trépasser bientôt d'une encéphalite spongiforme doublée d'un mésothéliome. Je compris que j'avais affaire à un hypocondriaque. Je lui dis que cette histoire était une invention de la presse devenue folle. Il sourit.

« Amiante, vache folle, me dit-il : ce sont là des tragédies antiques ! Sophocle, Eschyle ou Euripide auraient pu les écrire... Chaque personnage obéit à sa loi : et le désastre advient par nécessité. Nul besoin de salauds, même si nous ne manquons guère de cette denrée. Sur l'Olympe, les dieux s'amuse... »

« La logique industrielle capitaliste consiste à inventer des produits qui se transforment en or. Le permis de tuer est accordé par une autorisation de mise sur le marché. Celle-ci dépend à la fois d'une administration démotivée, d'un corps politique obsédé par les prochaines élections et d'un bataillon de "savants" stipendiés, selon lesquels toutes les précautions ont été prises. Ni la santé publique, ni l'environnement n'ont rien à craindre : vous avez leur parole ! »

Mon hypocondriaque commanda une salade. Je lui fis observer qu'elle était aux nitrates et aux pesticides, et que nous allions donc mourir de concert en comparant nos symptômes. « Voyez l'amiante, poursuivit-il sans relever le sarcasme : il a pu passer pour un parfait antifeu. On a établi son pouvoir cancérigène

dès 1955. Mais la logique économique a balayé le savoir. Au lieu d'en prohiber l'emploi, on en a décuplé la production. Rien qu'en France, d'ici 2015, cent mille personnes en mourront... »

Je me mis à chercher de l'amiante autour de moi. J'en soupçonnai jusque dans les fausses fleurs du restaurant. Mon interlocuteur profita de mon désarroi. « L'amiante et la vache folle, reprit-il, enverront *ad patres* des bataillons de nos congénères. Vous imaginez que cela fera réfléchir les autres ? Vous êtes naïf... Je vais vous donner les titres de la une des journaux de l'an 2015 : “Hormones : tous frappés” Et : “Gènes baladeurs : la panique”.

« Sachez que les États-Unis autorisent à peu près toutes les hormones : mâles, femelles, de croissance, etc. ; ainsi, d'ailleurs, que les antibiotiques. Pour augmenter le rendement des élevages... Au nom de la liberté du commerce, ils font pression pour que toute la Terre les accepte. Nous céderons, bien sûr. Or, il est démontré qu'en Amérique les œstrogènes d'origine agricole stérilisent ou féminisent déjà des animaux aussi divers que les écrevisses, les alligators, les canards sauvages et les hérons. Ils font naître, dans notre espèce, de plus en plus de bébés sexuellement indécis – hermaphrodites ou dotés d'un appareil génital incomplet, ambigu ou non fonctionnel. Demain, au nom du commerce, nos garçons auront des seins et nos filles la poitrine velue.

« Le côté positif des choses est que nous devenons tous stériles. Nous cesserons donc, un jour, d'encombrer la planète. Le nombre de spermatozoïdes dans le liquide séminal des candidats à la paternité baisse continûment. On est encore plus inquiet pour la santé de ces petites choses délicates, dont la queue en flagelle doit onduler avec autant de vigueur que de grâce pour atteindre l'ovule dans la trompe. « Dans le même temps, on autorise les OGM. Les organismes génétiquement modifiés... On se permet toutes sortes de bidouillages génétiques sur les bactéries, les plantes et les animaux ; demain, sur l'homme. Il s'agit de produire des tomates et des melons qui ne pourrissent pas, du maïs ou du soja qui résistent

aux insectes, des moutons à très longue laine, des vaches au pis gigantesque ou des cochons au cul à trois jambons... Ne voit-on pas que ces gènes bricolés iront vivre leur vie dans la nature, et nous reviendront tôt ou tard sous forme de problèmes ?

« Les OGM ne sont pas mauvais par principe. Nous ne pouvons pas les vouer aux gémonies pour délit de bizarrerie... Nombre d'entre eux nous permettront de fabriquer des médicaments et toutes sortes de substances fort utiles.

« Foin de l'obscurantisme et vive la science ! Mais, à l'heure actuelle, on met n'importe quoi sur le marché. Pour le profit le plus rapide. En jurant que tous les tests ont été effectués. Vieille chanson ! Des gènes de résistance aux herbicides introduits dans un colza et censés ne jamais en sortir ont déjà franchi des kilomètres à l'intérieur de grains de pollens portés par le vent, et se sont introduits dans des crucifères sauvages.

« Le malheur est écrit, vous dis-je ! Comme au premier vers d'un drame antique... En autorisant la mise sur le marché de nos folies, nous préparons nos tragédies de demain. Zeus nous en fixera le prix ! »

*

*Scénario catastrophe numéro douze :
des trous dans l'ozone.*

L'ozone... Une forme particulière de l'oxygène, à trois atomes au lieu des deux ordinaires. On en trouve au ras du sol, où c'est un polluant qui irrite les yeux, le nez et les bronches. Mieux vaudrait que sa proportion baisse : mais nous en fabriquons toujours davantage. À l'inverse, l'ozone de la haute atmosphère disparaît. Or, il est vital...

Entre quinze et quarante kilomètres d'altitude, dans la stratosphère, la fameuse « couche d'ozone » ne date pas d'hier.

Elle a plus d'un milliard d'années. Nous la devons à des bactéries chlorophylliennes, les cyanobactéries (dites aussi « algues bleues »). Pendant trois milliards d'années, ces cellules de l'océan ont ôté le gaz carbonique de l'atmosphère originelle et l'ont remplacé par de l'oxygène. Elles ont permis la naissance des formes de vie supérieures – celles qui respirent ; et leur ont offert un bouclier. La couche d'ozone bloque les ultraviolets les plus pénétrants que le Soleil nous envoie. C'est notre égide. Sans elle, nous ne serions même pas apparus !

Or, nous la détruisons. Nous la mitons. Nous la trouons... Nous envoyons dans le fluide aérien des composés riches en chlore, notamment les CFC (ou chlorofluorocarbones), que nous utilisons pour la confection d'un grand nombre de produits industriels (matières plastiques, peintures, etc.), et qui servent aussi de fluides réfrigérants.

Le chlore monte lentement dans la stratosphère. Il s'allie aux photons et attaque les molécules d'ozone. Il les brise et les réduit en oxygène ordinaire. Au bout de la réaction, il se reconstitue et recommence.

Les chimistes disent qu'il joue le rôle d'un catalyseur. Traitons-le de « tueur en série ». Pour accomplir son forfait, il reçoit (pense-t-on) l'aide d'un complice : le brome, que nous répandons, lui aussi, avec nos résidus agricoles et industriels.

Le trou dans la couche d'ozone a d'abord été repéré au-dessus de l'Antarctique, où il s'élargit chaque année. Puis l'Arctique a été touché. La dimension du « creux » est maximale en hiver. La déchirure se comble en partie l'été. Mais, bon an, mal an, la Terre perd cinq pour cent de son ozone stratosphérique. En 2020, la couche aura été amputée de quarante pour cent de sa substance.

Les populations des contrées australes (Australie, Nouvelle-Zélande, Patagonie, Afrique du Sud...) sont d'ores et déjà frappées par des maladies dues aux excès d'ultraviolets : cataractes, cancers de la peau (dont le mélanome malin) et autres menus soucis mortels. Dans les océans, le plancton est

touché, et les coraux meurent de « blanchiment ». Nous avons pris conscience de la situation et signé un protocole international, dit « de Montréal », qui limite l'usage des CFC dans nos machines à froid. Ce n'est qu'une fraction du problème. Nous rejetons toujours davantage de chlore. Les matières plastiques nous submergent. Pour nous en débarrasser, nous les brûlons : leur combustion libère des bataillons entiers du tueur en série.

Là-haut, le bouclier se délite. Cela commence par un coup de soleil et finit en régression au stade de la cyanobactérie.

Nos ancêtres les Gaulois redoutaient que le ciel ne leur tombe sur la tête. Craignons qu'il ne se fende !

*

Scénario catastrophe numéro treize :

les climats en folie.

Un jour de 1987, les citoyens de Mexico, effarés, affolés, incrédules, voient pleuvoir des oiseaux... Les volatiles s'abattent dans les rues. Quelques battements d'ailes, un spasme et ils expirent sur l'asphalte. On les croit foudroyés, mais il n'y a pas d'orage !

Sorcellerie ? Vengeance du dieu Serpent à plumes ? Non !
Conséquence d'une pollution aiguë de l'air...

Un brouillard jaunâtre, toxique, méphitique, chargé de poussières, d'acides, d'hydrocarbures, de benzène, d'ammoniac et de métaux lourds asphyxie les oiseaux en plein vol. Ceux-ci n'ont plus de force et tombent...

Cette scène authentique donne une idée du traitement que l'humanité fait subir à notre pauvre sphère gazeuse. Je n'insiste pas sur les dangers des pollutions de l'air. Ils sont aussi nombreux que les cent mille molécules inventées par

l'industrie, et qui partent dans le vent avant de nous revenir aux poumons. Dans bien des endroits, c'est comme si toute la population, bébés compris, fumait dix cigarettes par jour ; sachant que certains y ajoutent leur paquet réglementaire !

Je veux parler du réchauffement climatique.

Il y a longtemps qu'il angoisse les écologistes et que les responsables économique-politiques s'en fichent. Pas tous autant que le président américain George Bush, mais parfois plus hypocritement ; quand les caméras ne tournent pas...

Le premier qui dit la vérité expérimente ce que j'appelle le « paradoxe de Cassandre ». La devineresse troyenne était haïe pour les malheurs qu'elle annonçait. Si je dois broser un tableau du futur, je promets des désagréments (au contraire de l'astrologue). Si ces désastres surviennent, on m'en rend responsable : un vieux fonds de croyance magique attribue la cause du malheur à celui qui en parle. Le paradoxe de Cassandre s'énonce ainsi : supposons que je lance une alerte sur un risque. Mes congénères m'écoutent et modifient leur conduite. Le danger est conjuré. Donc, j'ai eu tort ; la situation n'était pas si grave ; je ne suis qu'un poltron alarmiste ; la prochaine fois, on aura raison de ne pas me croire !

Jouons quand même les Cassandre !

À cause de nous, les climats de la planète sont patraques, déréglés, malades. Il se pourrait que la Terre nous fasse payer notre insouciance – ou notre volonté de ne rien voir.

Nous brûlons du charbon, du pétrole et du gaz naturel, c'est-à-dire des combustibles fossiles. Nos chaudières et nos moteurs relâchent du gaz carbonique, dont le taux augmente dans l'atmosphère. Le CO₂ retient, sous forme d'infrarouges (de rayons calorifiques), les rayons lumineux venus du Soleil et réfléchis par le sol. Il provoque ce qu'on appelle un « effet de serre », que renforcent d'autres composés dotés du même pouvoir : le méthane, l'ammoniac, l'ozone, la vapeur d'eau, etc.

À cause de ces pollutions, le réchauffement de la planète est en marche. Le nombre moyen de degrés supplémentaires que nous atteindrons dans dix, cinquante ou cent ans dépendra de nombreux facteurs, dont le plus décisif sera le comportement des hommes eux-mêmes.

Que feront-ils, une fois conscients du risque ?

Je prends le pari qu'ils chercheront, là comme ailleurs, l'accroissement de leur territoire et de leur puissance. Ils ne seront jamais sages, même si les pires ennuis se profilent. L'analyse des microbulles d'air contenues dans les glaces de l'Antarctique nous l'a révélé : depuis le début de l'ère industrielle, nous avons fait passer le taux de CO₂ atmosphérique de deux cent soixante-quinze à plus de trois cent cinquante parties par million. Une ascension brutale.

Et qui continue...

En extrapolant à partir des tendances actuelles, il semble probable que nous élèverons la température moyenne, à la surface de la Terre, de deux à quatre degrés Celsius d'ici 2050, et de quatre à huit d'ici 2100. Il se pourrait que ce soit un peu moins : rêvons d'une humanité prudente ! En réalité, je crois (avec la plupart des climatologues) que nous serons dans la tranche la plus haute du modèle. Jusqu'ici, les projections des spécialistes ne tenaient pas compte de l'envolée économique de la Chine, de l'Inde ou du Brésil. Non seulement nous brûlerons tout le pétrole et tout le gaz naturel disponibles – et en moins de temps que nous ne le pensions –, mais nous recourrons massivement au charbon, aux naphthes lourds, aux schistes bitumineux et aux sables asphaltiques, dont la combustion dégage beaucoup plus de CO₂ que les hydrocarbures légers.

L'atmosphère se réchauffe plus vite dans les contrées polaires que sous les tropiques. Le processus a déjà commencé. Les banquises rétrécissent et s'amincissent ; elles se forment chaque automne un peu plus tard et fondent chaque printemps un peu plus tôt. Le sol toujours gelé de l'Arctique (le permafrost) se met... à dégeler. Les maisons des Inuit

s'effondrent dans la boue. Les ours blancs ne peuvent plus migrer. De gigantesques icebergs, parfois grands comme la Corse, se détachent des plates-formes de l'Antarctique.

Le réchauffement climatique se traduira par des tempêtes d'une fréquence et d'une intensité dont nous n'avons guère idée. Par des successions d'ouragans ou de typhons d'une magnitude de quatre ou cinq, et qui pleureront de plus en plus d'eau. Nous avons eu un exemple de tels monstres avec Katrina, qui a submergé la Nouvelle-Orléans en août 2005. Les divagations climatiques se traduiront par une aridité toujours plus sévère dans les zones désertiques, et par des pluies diluviennes dans les contrées de moussons. Dans l'océan Pacifique, le phénomène El Nino gagnera en fréquence et en intensité : l'Australie, l'Indonésie et l'Asie du Sud-Est subiront sécheresses et incendies, tandis que l'Amérique centrale et l'ouest de l'Amérique du Sud seront frappées par des pluies torrentielles qui ravineront les pentes et engloutiront des villages sous la boue. Dans l'océan Atlantique, si les glaces du Groenland fondent, l'eau douce de surface bloquera le Gulf Stream : l'Europe occidentale connaîtra les rigueurs du Labrador.

Le niveau des mers s'exhaussera, d'abord d'une trentaine de centimètres, probablement d'un mètre cinquante à deux mètres avant la fin du siècle. Cette inexorable montée des eaux se fera au début par simple dilatation de la couche superficielle de l'océan. Une transgression de quelques décimètres peut sembler mineure : elle sera désastreuse. Des côtes basses, des estuaires, des deltas, des îles disparaîtront sous les vagues. La Camargue, Venise, les Pays-Bas, le delta du Nil, le Bengladesh, la Cochinchine, la Louisiane et quantité d'autres lieux seront affectés par de terribles raz de marée, en particulier lors des équinoxes ou en conjonction avec des tempêtes. Des archipels comme les Maldives, Tuvalu ou les Kiribati, dont l'altitude ne dépasse pas cinq mètres, et où les prélèvements de matériaux de construction déstabilisent le socle de corail, seront engloutis.

Le réchauffement stimule le réchauffement, la montée des eaux appelle la montée des eaux. Une fois enclenché, le processus a tendance à s'accélérer. Des actions en retour (des rétroactions) se produisent, pour la plupart positives, c'est-à-dire orientées dans le même sens que l'événement principal.

Les facteurs aggravants sont légion.

S'il fait plus chaud, les mers s'évaporent : or, la vapeur d'eau est elle-même un gaz à effet de serre. Le dégel du permafrost, dans les toundras du Grand Nord, libère de fantastiques quantités de méthane (un autre gaz à effet de serre, vingt-trois fois plus efficace dans ce rôle que le gaz carbonique).

Les fonds marins recèlent du méthane à basse température, solidifié en clathrate ; si les mers se réchauffent, ce composé rejoint l'atmosphère et la situation empire.

Les banquises blanches réfléchissent les rayons du Soleil vers l'espace ; si elles fondent, elles découvrent une eau bleu sombre qui absorbe davantage d'énergie, et l'effet de serre se renforce.

Le dérèglement climatique provoque des anomalies dans la floraison du plancton végétal marin, lequel recycle moins bien le gaz carbonique.

Lorsque nous puisons massivement l'eau des nappes phréatiques pour nos besoins agricoles, nous envoyons dans l'océan un surcroît de liquide jusque-là captif du sous-sol.

La destruction des forêts, qui jouent le rôle d'éponges, accélère la montée des eaux. Ces mêmes forêts, on s'en est aperçu en étudiant la canicule de 2003 en France, ne consomment pas davantage de gaz carbonique lorsque la température monte, comme on l'avait espéré : elles en relâchent parce qu'elles souffrent de stress hydrique...

Tout s'acharne à nous submerger.

Le scénario deviendra palpitant lorsque les formidables calottes glaciaires de l'Antarctique et du Groenland se mettront à fondre. Si ces inlandsis se changent intégralement en eau

liquide, le niveau moyen des mers montera de plus de soixante mètres.

À Paris, les vagues déferleront au premier étage de la tour Eiffel. On ne parlera plus qu'au passé de Londres, Alger, New York, Tokyo, Bombay ou Shanghai. Le tunnel sous la Manche sera rendu aux poissons. Les dauphins feront du surf dans les faubourgs de Sydney. Les baleines souffleront sur Hollywood.

Les hommes pourront réfléchir à ce qu'il en coûte d'outrager la planète. S'il reste des hommes. Si notre espèce entière n'a pas été définitivement rendue à la mer, ce liquide amniotique de la vie.

Ivre de vitesse et de mouvement, on dirait que la société tout entière s'est mise inconsciemment à tourner sur elle-même ; à la façon d'un avion qui serait entré en vrille au sein d'un banc de brume de plus en plus opaque. De cette ivresse-là, on ne s'évade qu'à la catastrophe, quand on s'est cloué, percutant le sol.

Le Corbusier

Manière de penser l'urbanisme

CONCLUSION : FIN DE PARTIE

L'humanité disparaîtra, bon débarras !

J'écris ce livre afin que ce que j'écris dans ce livre n'arrive pas.

Hélas ! Cela adviendra. Je n'ai aucune influence. Je ne suis que quelques molécules ornées de rares idées fugaces. Au reste, la littérature, la philosophie, la poésie, l'art ou les idéologies n'ont jamais transformé l'homme, ni le monde.

Paul Valéry disait : « Nous autres, civilisations, savons désormais que nous sommes mortelles. » Non seulement les civilisations, mais toute l'humanité est mortelle ! Elle n'en a plus pour longtemps. Elle agonise, même si elle continue à se persuader qu'elle est la plus belle (« miroir, mon beau miroir... ») ; que le progrès progresse à pas de géant ; et que l'avenir du futur conduit à des lendemains qui chantent.

Au terme de ce livre, je cherche ce qui pourrait encore nous sauver. Je ne vois pas grand-chose... En tant qu'espèce, nous ne saurions en revenir à Cro-Magnon : nous sommes beaucoup trop nombreux pour que la Terre nous supporte comme chasseurs-cueilleurs ; ou même comme petits paysans du Moyen Âge amoureux de la terre mère et de l'agriculture biologique. (Dieu sait si ça m'attriste ! Je n'aime rien tant que les légumes goûteux, les fruits informes mais délicieux, et le vin gouleyant du terroir !) Les peuples primitifs n'existent plus, pas même au secret de la forêt équatoriale d'Afrique ou d'Amazonie.

*

Notre espèce avance comme le crabe en se persuadant qu'elle a entamé sa marche en avant ; ou selon la trajectoire de l'ivrogne en proclamant qu'elle va droit au but ! Elle répète que tout sera mieux demain grâce aux sciences, aux

techniques, aux énergies, aux nouveaux matériaux, aux fusées, aux ordinateurs, aux robots, aux OGM ou au clonage...

On nous rebat les oreilles avec les vertus du développement. Pas un discours d'homme politique, pas un communiqué d'entreprise, pas un mot d'ordre syndical qui ne se réfère à la « croissance », sans laquelle nous serions voués à la régression et au malheur...

Le problème est que nous ne sommes pas plus heureux avec deux 4x4 qu'avec un ; avec trois téléviseurs qu'avec deux... Comme toutes les autres, la drogue de la consommation nous asservit et nous désole.

Imaginons qu'un miracle nous permette de disposer de toute l'énergie dont nous rêvons pour une « croissance » indéfinie (la fusion nucléaire contrôlée ou quelque invention abracadabrantesque – le mouvement perpétuel ou le moteur à eau)... Nous exploiterions à tel point le globe que nous en rendrions la surface aussi agréable, variée et attractive qu'un parking de supermarché. Nous n'aurions jamais assez de plantes, d'animaux, de métaux, de forêts, de mers, de déserts, de montagnes, ni même d'eau douce et d'air pur pour tout le monde. La croissance quantitative illimitée conduit inéluctablement au collapsus. Imagine-t-on notre planète avec trois milliards de voitures et leurs gaz d'échappement ? Avec des milliers de centrales nucléaires et leurs déchets ? Avec des millions d'avions dans un ciel devenu gris, et dont la voûte n'unirait plus que des pays caparaçonnés du même béton ?

Je ne crois pas que nous puissions nous désintoxiquer de l'utopie de la croissance... Elle nous est aujourd'hui resservie sous une forme gentiment pernicieuse : le « développement durable ».

Je me méfie de cette expression. Au pire, c'est un oxymoron – une contradiction dans les termes ; dans un système énergétique et écologique fermé comme la Terre, aucun développement ne peut durer longtemps. Au mieux, « développement durable » ne signifie rien de précis. Chacun y met ce qu'il veut, selon sa fantaisie et son intérêt...

Dans sa version écologiste, l'utopie de Mai Soixante-huit avait agité l'idée que la croissance indéfinie est impossible sur une planète aux ressources limitées ; qu'il s'agit d'un leurre ; qu'il vaudrait mieux chercher la solution dans une « croissance zéro », tempérée par une plus juste répartition des richesses. Je suis intimement persuadé que cette idée est bonne ; et même (si nous voulons nous donner une petite chance de survivre) qu'il faut la pousser plus loin. Nous ne nous en tirerons que par la vertu d'une décroissance raisonnable.

Sauf que c'est impossible, parce que personne n'en veut.

*

Lorsqu'on désire évaluer l'impact d'un individu ou d'un groupe sur son environnement, on se sert d'un indicateur appelé l'« empreinte écologique ».

Le principe en est simple. Pour boire, nous nourrir, nous vêtir, nous loger, nous déplacer, nous divertir, nous soigner ou recycler nos déchets, nous consommons des ressources – de l'eau, de l'énergie, des aliments, des matières premières, de l'espace... Nous laissons une trace (souvent bien visible) sur la planète. Aussi longtemps que, collectivement, nous ne prélevons pas davantage que le globe ne peut donner, tout va bien. Notre cohabitation, notre vie commune avec Gaïa restent équilibrées. Le système peut durer. Mais lorsqu'on fait la somme des empreintes écologiques des six milliards et demi d'*Homo sapiens* actuels, un colossal problème se pose. La répartition des surfaces entre les individus ou les peuples est scandaleusement inégalitaire. L'empreinte écologique de l'Américain atteint vingt hectares, celle de l'Européen dix, celle de l'Africain zéro virgule deux... Selon ce critère, l'Éthiopien ou le Nigérien valent cent fois moins que le Yankee. Bien entendu, aucun humain n'en vaut cent autres. C'est scientifiquement faux, philosophiquement injustifié, et moralement intenable.

En ce début de vingt et unième siècle, si tous les hommes consommaient comme les Européens, il ne nous faudrait pas moins de trois planètes pour satisfaire nos besoins. S'ils avaient le mode de vie américain, il nous en faudrait six.

Question : où tournent les cinq planètes qui nous manquent ?

*

Comme disait, au septième siècle, le poète chinois Hui Neng :
« Si tu ne trouves pas refuge dans ta propre nature, tu ne le trouveras nulle part. »

Pourquoi désirer toujours plus ? Pourquoi me donnerais-je un mal fou à me rendre plus malheureux ?

J'ai décidé de laisser s'enchaîner les événements selon leur nécessité ou leur fantaisie. Je ne veux pas contrarier davantage la nature-ma nature. Je m'en remets aux lois de la vie et de la mort, sans trop me demander si j'aurais pu faire autrement... Cela s'appelle peut-être la poésie ; ou le commencement de la sagesse.

La Terre est une maison peuplée et complexe, où les êtres paraissent et disparaissent sans que cela modifie le cours des planètes. *A fortiori*, le sort de l'univers !

Si l'humanité s'éteignait, la vie continuerait sans elle et sans aucun problème. Nulle morale, là-dedans. Nous ne sommes indispensables à personne, sauf à nous-mêmes. L'homme n'est pas l'unique valeur, contrairement à ce que pensent les religieux, les moralistes et les philosophes humanistes. Supposons qu'il me faille choisir entre sauver Hitler et sauver le dernier tigre... À qui porterai-je assistance ?

L'humanité n'est pas sacrée.

Je ne pleurerai pas sur elle...

Chacun de nous accomplit un destin négligeable au regard de la totalité des êtres. L'individu n'est qu'une particule

élémentaire entre les nébuleuses. Depuis que l'*Homo sapiens* arpente la planète (voici moins de deux cent mille ans), il y a eu quatre-vingt-six milliards d'hommes ; dont près de quatre-vingts ont cessé de vivre, tandis que six milliards et demi composent la population résiduelle en ce début de vingt et unième siècle.

Qui suis-je ? Un homme de plus ou de moins ? Du point de vue de la statistique, entre ma vie et ma mort, la différence est négligeable.

*

Telle quelle, notre espèce est condamnée.

Mais y aurait-il une possibilité qu'elle évolue ?

Les crises que constituent les catastrophes écologiques ou climatiques, les inversions du champ magnétique, les chutes de météorites géantes, demain la guerre nucléaire sont propices aux inventions ou aux recombinaisons des gènes. La plupart du temps, la tragédie se consomme et la lignée disparaît. De temps à autre, on assiste à une sublime naissance – ou à une renaissance. Ainsi s'expliquent les feux d'artifice de vie consécutifs aux grandes extinctions. Ainsi peut-on concevoir l'apparition rapide et simultanée des ailes et des plumes de l'oiseau, des nageoires et du sonar du dauphin, de la station debout et du gros cerveau de l'homme.

Notre évolution est inscrite dans certains de nos gènes, mais réprimée par d'autres. Elle s'emballe quelquefois, avant d'être à nouveau canalisée par les lois du milieu. Lamarck et Darwin enfin réconciliés ! Trouverons-nous de nouvelles ressources ? Réussirons-nous à rebondir ? Supposons...

Nous entrons dans un temps de crises majeures : saccages et pollutions, nouveaux virus, destruction de la couche d'ozone, climats en folie, armes de destruction massive... Imaginons qu'à cause de tout cela notre génome se remette à délirer. L'évolution humaine repartirait. Dans quel sens ?

Mystère.

On verrait peut-être barboter des hommes dauphins qui fuiraient dans l'eau les ultraviolets fatals du Soleil. Des hommes iguanes munis d'une crête pour éliminer la surchauffe due à l'effet de serre. Des hommes taupes qui fouiraient en quête de fraîcheur. Des hommes scorpions aptes à supporter les radiations atomiques. Des hommes tatous couverts d'une cuirasse contre les pluies acides. Des hommes lombrics capables de recycler tout ce qui serait recyclable au sein même de la terre. Des hommes coquillages qui filtreraient leur nourriture dans la mer. Et ainsi de suite.

Au plaisir de l'ADN.

Reste à savoir si ces enfants incongrus *d'Homo sapiens* essaieraient de se parler, de se comprendre, de se soutenir pour résister aux agressions ; ou s'ils profiteraient de leurs avantages respectifs pour tenter d'éliminer la concurrence.

Je rêve – mais comment y croire ? – qu'ils prôneraient la tolérance et l'amour ; et que, une fois terminée la grande crise, ils se réuniraient en une seule espèce intelligente et désormais vraiment humaine : *Homo universalis*.

*

Fini de rêver.

À l'époque où nous vivons, le Soleil grille son hydrogène depuis près de cinq milliards d'années. Il continuera de le faire pendant une durée équivalente. Dans un milliard d'années, il enflera. Sa couronne externe grillera toute vie sur Terre.

Le diamètre de notre étoile augmentera ensuite de vingt pour cent, sa luminosité de moitié. Lorsque le combustible hydrogène aura totalement « brûlé », le cœur de l'astre connaîtra un violent prolapsus, une contraction qui s'accompagnera d'une expulsion cataclysmique de matière en « pelures d'oignon ». L'astre explosera en géante rouge, dans

un flash de l'hélium qui lui donnera le diamètre de l'orbite de Mercure et calcinera jusqu'à la moelle les planètes les plus proches, c'est-à-dire Vénus, la Terre et Mars. L'hélium fusionnera en carbone pendant quelques centaines de millions d'années. Ce qui restera du Soleil se refroidira lentement et deviendra une naine blanche. La taille de l'étoile sera alors voisine de celle de la Terre, mais sa densité excédera une tonne par centimètre cube.

Ces événements faramineux se dérouleront dans cinq milliards d'années. Nous ne serons plus alors, depuis belle lurette, qu'atomes et molécules éparpillés et mille fois réorganisés dans l'espace.

Le souvenir même de l'humanité n'aura pas plus de réalité que celui du Grand Bang dans la mémoire d'un grand singe.

*

Envoi :

L'éternité des molécules.

Je vois venir ma mort avec délectation.

J'y songe en souriant. Je la savoure par avance, eût-elle la délicatesse d'attendre que je m'habitue pendant encore dix petites décennies. Il n'en alla pas toujours ainsi. Longtemps, je me suis désolé qu'un type aussi beau, bon, intelligent et sensible que moi, bref aussi essentiel à l'univers, doive gagner dans une caisse de sapin le sous-sol de la biosphère, où l'or des crépuscules est rare, où les amis rendent peu de visites, où les lèvres des femmes sont froides et où chaque automne revient sans que le patient puisse goûter le beaujolais nouveau.

Jules Renard allait répétant que la vie est courte, mais qu'elle a des longueurs. Je craignais d'expédier la mienne. Je me persuadais que cette gêne dans la poitrine était un infarctus ; cet élancement dans le ventre, une hépatite fulminante ; cette

tache de la peau, un mélanome ; et cette perte de... euh ? mémoire, le premier symptôme de mon Alzheimer. Je m'inquiétais. Je calculais que je n'aurais jamais le temps d'achever les cent livres, vingt films, deux cents tableaux et dix symphonies dont j'ai le plan dans la tête et que je me suis juré d'offrir au monde éberlué avant que de rejoindre cette cave de la biosphère où la lumière manque pour travailler, surtout entre zéro heure du matin et vingt-quatre heures du soir.

Désormais, ma mort me fait rire. Je me sens libéré d'un poids. Voici comment. J'ai suivi la formule secrète d'un philosophe stoïcien, que l'ombre *de* Marc-Aurèle a griffonnée en latin sur un olivier près d'un tombeau de la campagne romaine.

Quand je « mourirai », j'ignore s'il sortira de mon corps une âme immatérielle, et si cette subtile fraction de moi-même ira moduler son cantique dans l'azur du ciel ou hurler son tourment dans la rôtisserie inférieure. Mais je sais que mes plus humbles molécules me fourniront mille bonheurs. Quand j'aurai trépassé de mon infar-cancer-sidalz-heimer, mettons dans un siècle, je veux qu'on brûle mon corps et qu'on jette mes cendres par-dessus le pont du ruisseau de mon hameau natal, où j'ai connu les plaisirs goulus d'une enfance au parfum de primevère et de gentiane, avec à l'oreille le chant des cascades et le « fri-fri-friiii » du criquet arcyptère jaune et noir à pattes rouges.

Ma poudre s'éparpillera dans l'eau du torrent, et c'est ainsi que débutera l'extase. Une pincée de ma substance sera bue par un ver de vase, qui m'apprendra le plaisir du tortillement avant d'être dévoré par une larve de libellule qu'une truite gobera. J'éprouverai, par la peau du poisson, la sensation de l'eau née des névés de la montagne, près desquels viennent danser des crocus d'albâtre et des soldanelles en jupes mauves. La majeure partie de mes reliefs filera vers la rivière. Un peu de mes nitrates imprégnera des alluvions où j'alimenterai les racines du nénuphar, dont une abeille butinera la fleur. Je deviendrai miel dans le gésier de l'insecte. On m'étalera sur une tartine. Quelle langue me léchera ?

Le reste de mes cendres ira vers la mer. Je balancerai dans la houle. J'avancerai dans les courants. Je toucherai, savez-vous, d'incroyables Florides... Je longerai des îles de corail et des banquises immaculées. Je deviendrai diatomée, globigérine ou gonyaulax. (Qui sait les joies du gonyaulax à marée haute ?) J'irai me fixer sous forme de carbonate de calcium dans la carapace de la crevette. Je serai becqueté par le calmar : je contemplerai du dedans les feux d'artifice que ce mollusque tire avec sa peau. Un cachalot m'engloutira. Je deviendrai protéine de cétacé. Le géant m'emmènera aux abysses, puis me soufflera en surface. Je volerai avec les embruns. Le vent me portera jusqu'aux nues.

J'escaladerai les confins de la stratosphère, où l'attraction du Soleil me saisira pour m'expédier, à des vitesses relativistes, vers un de ces puits de matière hyperdense qu'on nomme « trou noir » ; où je réaliserai, pour le restant de mon immortalité, le bonheur d'avoir vécu quelques années sur la Terre, dans le parfum des fleurs, en caressant les miens, sous l'œil énigmatique des étoiles.